RECUEIL
DE ROMANS.

[illegible]

[illegible]

RECUEIL DE ROMANS *HISTORIQUES.*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. XLVII.

PRÉFACE.

L'ON nous accable tous les jours d'un si grand nombre de mauvais Romans, que j'ai cru faire plaisir au Public, de lui remettre devant les yeux les plus rares, les mieux écrits, & les plus curieux de ceux qui ont paru dans le temps que cette agréable Littérature étoit traitée avec autant d'esprit que de ménagement pour les mœurs. On sçait que l'amour étant également un bien & un mal nécessaire, on est obligé d'en donner des leçons de pratique. Il est utile de faire voir les avantages qu'il produit comme vertu, quand il est sagement conduit: & l'on doit faire appercevoir aussi les tristes & fâcheux inconvéniens où il jette, quand on s'y comporte d'une maniere peu convenable. Il y a long-temps qu'on a dit: Ce n'est pas l'amour qui nous perd; c'est la maniere de le faire. *C'est ce qu'on peut appliquer aux Livres qui en parlent: ce n'est pas*

la matiere qui en est odieuse, mais la maniere d'en écrire.

Le but que j'ai eu d'écarter ce desordre, aujourd'hui si commun, m'a porté à présenter ce Recueil, qui ne sera pas, comme je l'espere, moins bien reçu, à titre de collection; que l'ont été en particulier les petits Ouvrages qu'on y verra; autrement je n'aurois point hazardé de les publier de nouveau.

Je n'ai pas cru devoir donner de longs Romans, qui rebutent par l'étendue de leurs Volumes, & quelquefois même par leur fadeur. Comme dans la matiere qui en fait le sujet, la diversité est un des plus grands agrémens, j'ai pensé que cette aimable variété feroit aussi le mérite de ma collection.

Mais j'ai fait une remarque, c'est que dans la portion du siécle où nous vivons, on aime l'Histoire, ou du moins ce qui en approche, ou qui en a l'air; j'ai suivi ce goût, & je n'ai choisi pour amuser utilement le Public, que des Romans historiques. Rarement ai-je emprunté des Histoires étrangeres. On y verra briller le

plus souvent les Héros de notre Histoire. Leur nom déja connu & illustré par de grandes actions, doit aussi décorer ma collection.

Je vais donc dire un mot de chacun en particulier. Je ne les flaterai point sur leurs fautes; mais on se souviendra toujours que ce sont des Romans, & non pas des Histoires que je publie; & que s'il est deshonorant aux Historiens d'aller contre la vérité, il est permis aux Romanciers de négliger souvent le vrai pour donner dans le vraisemblable; c'est même par-là qu'on a coutume de distinguer le Roman de l'Histoire.

Je commence à rendre compte de ma collection par le morceau intéressant qui regarde le Connétable *Charles* de Bourbon, *dont le nom célebre dans l'Histoire du seizième siécle, est devenu odieux aux François par la fatale démarche que fit ce Prince, en abandonnant le parti du Roi François I. son légitime Souverain, pour se jeter en 1522. dans celui de l'Empereur Charles-Quint, aussi connu par sa mauvaise*

foi & son ingratitude que par ses grandes actions.

Quoique le motif de la désertion du Connétable fût une injustice & un amour méprisé, cependant on ne sçauroit excuser cette démarche criminelle. Un Prince est toujours condamnable d'abandonner la maison paternelle; c'est-à-dire le Royaume, pour se jeter entre les bras d'un étranger, & par conséquent d'un ennemi. Il doit souffrir avec dignité sans rien faire qui déroge à sa naissance. Aussi l'honneur du Connétable en souffrit doublement. Le Parlement le condamna comme criminel de lese-Majesté; & Charles-Quint y mit le comble, en ne lui tenant aucune des paroles qu'il lui avoit données. Et pour comble de malheur, le Connétable se vit mourir en attaquant la Ville de Rome, que Charles-Quint fit inhumainement assiéger & piller en 1527.

Ce petit Ouvrage, qui conserve la vérité des faits principaux de l'Histoire, ne tourne au Roman, que lorsqu'il parle d'amour. On sçait que Monsieur Baudot de Juilli*, connu par*

d'autres Ouvrages, le fit paroître en 1696. Sa rareté & son élegance m'a fait penser à lui donner ici la premiere place.

L'Histoire de la Comtesse de Montfort, *qui suit, vient d'une main peut-être moins délicate; mais elle ne doit pas faire moins de plaisir. On y remarque la preuve d'une maxime dont jamais on n'a douté, que le courage & la vertu héroïque ne connoissent point de sexe. On y voit une Princesse qui sçait soutenir par les armes & par les négociations les droits que le Comte Jean de Montfort son fils avoit au Duché de Bretagne. Loin d'implorer le secours des larmes, que l'on dit trop familieres à son sexe, elle met en usage tous les moyens qui sont du ressort de la valeur, de l'industrie, & de la prudence, afin de se procurer un succès favorable. Et enfin elle vient à bout, après bien des traverses soutenues d'un cœur digne du Trône, de pacifier les troubles de la Bretagne. Elle inspire même au jeune Comte de Montfort son fils, la vertu dont elle étoit animée; & le rend à la fin tranquille*

possesseur de son Duché. Mais ce qui doit encore fraper dans cette Princesse, est de lui voir abandonner noblement le Gouvernement, pour goûter une retraite douce & tranquille : modele qui n'a pas toujours été suivi par les Princesses qui dans les siécles postérieurs se sont trouvées à la tête du Gouvernement. Il n'y a peut-être à reprendre dans cet Ouvrage qu'un ton trop historique, qui l'écarte un peu du Roman. Mais si le cœur y perd quelque chose, l'esprit y pourra gagner. L'Auteur qui le fit paroître en 1697, a publié d'autres Ouvrages, dont quelques-uns, mais non pas tous, ont eu de la réussite.

La Princesse de Portien, *qui termine le premier Volume, se rapproche un peu plus de nos jours. Il semble en lisant cette petite Histoire, que notre siécle touche à la fin du seizième, tant nous sommes informés & curieux de tout ce qui s'y est passé. Les noms qui paroissent dans ce petit Roman, ne sont pas moins présens à notre mémoire, que si les événemens s'en étoient passés sous nos yeux. On voit avec*

plaisir Henri Duc d'Anjou, qui fut depuis Roi de France, & Henri Duc de Guise, qui manqua de l'être, porter leurs vues autant du côté de l'amour que du côté des actions militaires ou des coups d'Etat. Si le portrait qu'on y fait du Duc d'Anjou, n'est pas entierement conforme à ses tableaux & à ses médailles, on ne l'a vraisemblablement embelli qu'en faveur de l'amour. Et ce n'est pas un défaut dans un Roman, dont les Héros doivent avoir toutes les perfections qu'on peut leur accorder. S'il y a des portraits manqués, peut-être le sont-ils à dessein, pour faire mieux briller les Héros du Roman. Mais je ne pardonne point à l'Auteur d'avoir métamorphosé M. de Revol, Secrétaire d'Etat, en Valet de chambre (pag. 318); *c'est-là ce qui peut défigurer un Roman, où l'on ne doit jamais changer ses personnages que pour leur donner une fortune plus brillante que celle dont ils jouissent. Il en coûte si peu pour leur accorder des grades honorables, qu'on ne ne doit pas les leur épargner. D'ailleurs l'Histoire du temps y est assez agréablement mêlée avec l'amour.*

Voilà ce qui regarde le premier Volume de cette collection : chacun des autres aura son Avertissement particulier. Mais je dois avertir que si le commencement de ce Recueil est goûté, je le continuerai avec toute l'attention que mérite le Public.

LE



LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

LA Cour de Louis XII. Roi de France, s'étoit rendue la plus célebre de l'Europe, en suivant des maximes opposées à celles des autres Rois. La vertu & le mérite y étoient seuls en recommandation. Le luxe & la flaterie en étoient bannis. L'exemple du Roi attaché uniquement à procurer le bien de ses peuples, étoit passé par une contagion heureuse, à tous les Seigneurs qui la composoient; & il se faisoit un scrupule de ne distribuer les honneurs & les récompenses qu'à ceux qui entroient dans ses intérêts.

La Cour ne laissoit pas d'être pompeuse & magnifi-

que. La Reine Anne de Bretagne en foutenoit l'éclat dans toute fa majefté ; elle fçavoit parfaitement faire la Reine ; elle avoit une grandeur d'ame, qui paroiffoit dans la moindre de fes actions ; fon vifage étoit toujours ferein ; fon cœur n'étoit troublé que par le chagrin qu'elle avoit eu de ne pouvoir élever de fils ; elle donnoit fes foins à l'éducation de deux filles qui lui étoient reftées ; elle tâchoit de rendre Madame Claude, qui étoit l'aînée, digne de l'époux qu'elle lui deftinoit : c'étoit l'Archiduc Charles, Prince des Pays-Bas.

Une infinité de jeunes Princes & Seigneurs ne contribuoient pas peu à la fplendeur de la Cour de France. Charles de Bourbon, Comte de Montpenfier, étoit l'un des plus confidérables. Il étoit le troifiéme Prince du Sang Royal ; & l'on n'avoit encore jamais vu tant d'éminentes qualités réunies dans un même fujet : la majefté de fon vifage, la régularité de fes traits, l'agilité de fon corps, la grace de fon parler, & une taille proportionnée à de fi heureux talens, ne laiffoient rien à defirer en lui pour les perfections du corps. Les vertus de l'ame effaçoient, pour ainfi dire, ces avantages extérieurs, tant elles étoient brillantes & folides. Il étoit parfaitement honnête homme, & encore plus grand Prince ; fon efprit pénétrant & profond, fa générofité, fa franchife, fa magnificence, le diftinguoient de la maniere du monde la plus noble.

A..

Ce Prince si grand à la Cour, qu'il ne lui manquoit aucune des qualités d'un parfait Courtisan, si l'on en excepte la dissimulation & la flaterie, étoit encore plus estimé dans les Armées ; & quoiqu'il fût à la fleur de son âge, il avoit déja acquis la réputation d'un des plus grands Capitaines du monde. Il avoit joint une connoissance parfaite de toutes les regles de l'Art militaire à une expérience de huit années. Il avoit fait autant de campagnes ; aucune ne s'étoit passée sans qu'il s'y distinguât sur tous les autres Princes ; il avoit commandé en chef dans les deux dernieres un corps considérable. Enfin ce Prince alloit si vîte dans le chemin de la gloire, qu'il obscurcissoit les plus expérimentés Capitaines.

Monsieur de Montpensier étoit un Prince d'un si grand mérite, qu'il ne se pouvoit qu'il ne fût très-cher au Roi, qui lui avoit donné la charge de Grand Chambrier de France, & une pension très-considérable. Ces bienfaits le mettoient en état de paroître à la Cour avec avantage, mais non pas avec tout l'éclat dont sa naissance & son mérite pouvoient le flater. Il n'étoit descendu que d'une Branche puînée de la Maison de Bourbon, & il se voyoit réduit à un domaine très-succint, pendant que le Duc de Bourbon, aîné de sa Maison, possédoit les Provinces de Bourbonnois, Forêts, Beaujolois, Auvergne, & la Marche ; mais comme si la fortune de concert avec la nature, eût voulu épuiser ses faveurs pour Monsieur de

Montpensier, Monsieur de Bourbon mourut, & ne laissa qu'une fille unique que sa succession ne regardoit point, parce qu'il y avoit une substitution en faveur des mâles, contractée dans la Maison de Bourbon entre le pere de Monsieur de Bourbon & celui de Monsieur de Montpensier. Il est vrai que Madame de Bourbon, fille du Roi Louis XI. & toute puissante à la Cour, s'opposa ouvertement à cette convention. Elle prétendit qu'elle étoit injuste, comme opposée aux loix naturelles, qui rendent tous les enfans héritiers de leur pere au moment de leur naissance. On intenta donc un procès entre Monsieur de Montpensier & Mademoiselle de Bourbon, où il s'agissoit de la propriété de cinq Provinces, & dont le gain devoit rendre l'un des deux le plus riche héritier de France, & dont la perte eût réduit l'autre à une condition extrêmement bornée.

Il y avoit de part & d'autre de puissantes raisons, & les amis communs conseillerent à tous les deux de terminer ce différend par une alliance. Cette proposition étonna Monsieur de Montpensier : ce n'est pas que Mademoiselle de Bourbon ne fût un parti très-avantageux ; car outre qu'elle étoit fille du Roi Louis XI. elle avoit été élevée par la plus belle & la plus spirituelle Princesse de la terre ; elle possédoit elle-même ces deux qualités dans un souverain degré. Elle devoit avoir du côté de sa mere plus de cinquante mille livres de rente ; mais le nom seul de mariage

faiſoit peur au Comte de Montpenſier. Il aimoit ſa liberté ; il avoit vu les charmes de Mademoiſelle de Bourbon ; il les avoit admirés, mais il n'en avoit point été touché. Il étoit perſuadé que le mariage n'eſt jamais heureux, quand il eſt l'ouvrage de l'intérêt, & que la ſeule inclination en peut adoucir le joug.

Cependant les perſuaſions de ſes amis, la vue d'une ſucceſſion opulente qui alloit l'égaler aux Souverains, les ſollicitations du Roi, qui eut la bonté de l'en preſſer, le déterminerent à faire la recherche de Mademoiſelle de Bourbon. Il ſupplia le Roi de la demander pour lui à Madame de Bourbon. Cette Princeſſe en reſſentit une joie extrême ; elle s'étoit apperçue que ſa fille aimoit Monſieur de Montpenſier, & elle-même l'eſtimoit infiniment. Ce mariage fut conclu en trois jours. Dans le Contrat de mariage, où le Roi fut préſent, les Epoux ſe firent une donation réciproque de tous leurs biens, & même de leurs droits. Monſieur de Montpenſier épouſa Mademoiſelle de Bourbon. Les noces furent accompagnées d'une magnificence Royale. L'Epoux prit le nom de Duc de Bourbon.

Ce Prince goûta d'abord une joie aſſez pure. Il trouva une femme aimable, & qui l'aimoit paſſionnément : ſa vertu, ſa ſageſſe, & ſon eſprit lui donnerent de l'eſtime & de la conſidération pour elle ; mais il ſentoit bien qu'il n'avoit pas les ſentimens

qu'il trouvoit en elle à ſon égard. Madame de Bourbon le reconnoiſſoit auſſi ; elle eſpéroit du tems un changement favorable. Au reſte elle n'avoit pas à ſe plaindre du Prince ſon Epoux ; il lui avoit donné un train magnifique, & lui-même en avoit un d'autant plus ſuperbe, qu'il étoit toujours entretenu ſur le même pied.

La tranquillité de la Cour fut troublée par la mort de la Reine. Le Roi ſentit vivement cette perte : il l'avoit aimée dès le tems qu'il n'étoit que Duc d'Orleans, & les liens du mariage ſembloient avoir augmenté ſa tendreſſe. Elle pria le Roi en mourant, d'accomplir au plutôt le mariage de Madame avec l'Archiduc ; mais l'utilité publique l'emporta dans l'eſprit de ce Prince, ſur la paſſion qu'il avoit eue pour la Reine. Madame devoit ſuccéder à la Reine au Duché de Bretagne. La Loi Salique appelloit à la ſucceſſion du Royaume François d'Orleans, Duc de Valois, couſin germain du Roi : ainſi ce puiſſant fief du Duché de Bretagne, réuni ſi heureuſement à la Couronne par le mariage de Charles VIII. & enſuite par celui du Roi avec la Reine Anne, alloit encore en être ſéparé. Madame en le portant pour ſa dot à l'Archiduc, alloit enrichir ce Prince, déja trop puiſſant, & expoſer la Monarchie aux mêmes malheurs que le voiſinage des Maiſons de Bretagne & de Bourgogne lui avoit fait reſſentir.

Le Roi touché par ces raiſons, & preſſé par les in-

ſtances des bons François, qui avoient toujours auprès de lui un accès facile, réſolut de la marier à Monſieur de Valois, & il lui écrivit de ſe rendre à Paris. Ce Prince avoit toujours été élevé à Cognac par les ſoins de Louiſe de Savoye, Comteſſe d'Angoulême, ſa mere. Le Roi lui avoit donné pour Gouverneur Artus Gouffier, Seigneur de Boiſi, qui l'avoit rendu l'un des Princes de l'Europe les plus accomplis. Il n'étoit âgé que de dix-huit ans, mais il étoit formé à toutes les vertus qui font les grands Rois : il avoit l'air & la taille d'un Héros, les yeux à fleur de tête & pleins de feu, le front grand, la bouche admirable, le nez un peu gros, & les jambes un peu courtes ; mais il n'en étoit pas moins adroit à tous les exercices du corps, à la danſe & aux tournois. Il avoit l'eſprit relevé, prompt & entreprenant ; un fonds inépuiſable de bonté, de générosité, de ſincérité, de grandeur d'ame ; une valeur & une intrépidité ſurhumaine ; enfin la plus grande partie des diſpoſitions avec leſquelles on vit monter ſur le Trône le fameux Alexandre ; mais auſſi preſque tous ſes vices. Trop ſenſible aux plaiſirs de l'amour, y ſacrifiant ſes plus chers intérêts ; préſomptueux & téméraire.

Lorſqu'il parut à la Cour, ſes vertus qui ſeules éclatoient, & qui dans le fond l'occupoient bien plus ſouvent que ſes vices, enchanterent tellement les peuples, que leurs cœurs allerent pour lui juſqu'à l'a-

doration. La joie des François étoit universelle, lorsqu'ils pensoient qu'un tel Successeur étoit destiné au bon Roi Louis XII. & que leur félicité n'étoit pas prête de finir. Le Roi reçut Monsieur de Valois avec la bonté qui lui étoit naturelle, & comme un Prince à qui il destinoit sa fille : il admira les excellentes qualités dont il étoit orné; mais il démêla cet amour des plaisirs, qui étoit la passion dominante du jeune Prince. Il reconnut la pente qu'il avoit à dépenser; il soupira des maux qu'en auroit un jour à souffrir le peuple, le seul objet de tous ses soins.

La plus grande partie de la Cour voyant le Roi vieux & cassé, & Monsieur de Valois, son Successeur désigné, se tourna vers ce jeune Prince,& commença à s'insinuer dans ses affections. Monsieur de Bourbon eut une conduite différente; il en redoubla son assiduité auprès du Roi, mais il ne négligea pas l'amitié d'un Prince qui devoit être bientôt son Maître. Monsieur de Valois rechercha la sienne avec empressement : ils étoient de même âge, presque de même inclination. Monsieur de Valois étoit charmé de la haute réputation que Monsieur de Bourbon avoit acquise dans les armes, dans un âge où les Princes quittoient à peine leurs exercices. Le Roi serra lui-même leur union; il reconnoissoit le génie de Monsieur de Bourbon plus solide que celui de Monsieur de Valois; il desiroit qu'il le prît un jour pour l'appui de son Regne. Monsieur de Valois ne portoit pas ses pensées

si loin : Monsieur de Bourbon lui plaisoit, sa franchise appprochoit de la sienne ; & il y eut bientôt entr'eux l'amitié la plus étroite.

Madame d'Angoulême, mere de Monsieur de Valois, Mademoiselle de Valois sa sœur, & toute la Noblesse, qui avoit composé sa Cour à Cognac durant ses jeunes années, le suivirent à Paris. Monsieur de Boisi, son Gouverneur, Monsieur Bonnivet, frere de Monsieur Boisi, les jeunes Montmorenci, Chabot, Chenu, Brion, Monberon, tous de même âge que Monsieur de Valois, & qui avoient été nourris auprès de lui en qualité d'Enfans d'honneur, étoient de ce nombre, & ne laisserent pas de grossir & d'embellir la Cour de France. Madame d'Angoulême entroit dans sa trente-septiéme année, & pouvoit encore passer pour une belle personne : elle étoit restée veuve à vingt-un ans, & s'étoit toujours beaucoup conservée ; elle avoit infiniment d'esprit, mais elle étoit fiere, impérieuse & vindicative. Monsieur de Valois avoit toujours été élevé dans une grande crainte de cette Princesse : elle sçavoit tourner son esprit, & il n'y avoit rien au monde qu'il pût lui refuser.

Mais si Madame d'Angoulême vouloit que sa beauté fît du bruit à la Cour, elle ne devoit pas y produire Mademoiselle de Valois, sa fille. Cette jeune Princesse avoit les traits si vifs & si perçans, qu'il ne lui échapoit aucune conquête de celles qu'elle daignoit entreprendre. Elle étoit à la fleur de sa jeu-

neſſe, & avoit tout ce qu'il falloit pour inſpirer la paſſion la plus impétueuſe : ſa taille étoit grande & fine, ſes cheveux bruns, ſes yeux avoient une douceur & une vivacité incomparable, le reſte de ſes traits étoit dans la plus parfaite régularité; elle avoit je ne ſçais quoi de touchant dans la phyſionomie, la plus belle bouche du monde, une gorge naiſſante capable d'animer les plus inſenſibles, la peau unie & d'un blanc éblouiſſant. Enfin tous les agrémens s'étoient raſſemblés en elle, & les autres beautés étoient ternies auprès de la ſienne. Son eſprit avoit encore plus de charmes : elle parloit avec facilité, on l'écoutoit avec raviſſement; & quoiqu'elle ne poſſédât pas encore cette ſcience & cette éloquence qui la fit depuis appeller la dixiéme Muſe, dès ce tems-là elle ſçavoit perſuader les choſes les plus incroyables; elle étoit douce, généreuſe, modeſte, & faiſoit conſiſter tout ſon plaiſir à faire du bien. Elle aimoit la véritable gloire, protégeoit le mérite & la vertu; enfin elle étoit enjouée dans la converſation, heureuſe en bons mots, éloignée de la médiſance parmi la raillerie, attachée à la plus auſtere ſageſſe au milieu de ſon enjouement.

Il n'y avoit pas eu au monde un plus parfait couple que Monſieur & Mademoiſelle de Valois : auſſi étoient-ils bien moins unis par les biens de la nature, que par le rapport de leurs humeurs & de leurs excellentes qualités, & il regnoit entr'eux une amitié vive &

tendre qu'ils cultivoient avec soin, qu'ils trouvoient plus douce & plus charmante que les grandeurs ausquelles ils étoient destinés.

Ils arriverent à Paris au commencement de l'hiver, où les plaisirs abondent dans cette superbe Ville. Le mariage de Madame avec Monsieur de Valois, qui devoit se faire au carnaval, les devoit augmenter considérablement. Monsieur de Bourbon se hâta d'aller rendre ses devoirs à Madame d'Angoulême ; Monsieur de Valois voulut l'y conduire : presque tous les Seigneurs de la Cour y étoient. Après que Monsieur de Bourbon eut fait son compliment, Monsieur de Valois le conduisit à l'appartement de Mademoiselle de Valois : » Voilà Monsieur de Bourbon (lui dit-il) » que je vous amene moi-même ; il est mon ami, » je vous prie qu'il soit le vôtre, & qu'il fasse le tiers » dans nôtre amitié ». On peut à peine exprimer l'effet que produisit dans ces deux personnes cette premiere vue. Ils avoient tous les deux entendu parler l'un de l'autre d'une maniere à en sentir de l'admiration, même avant que de s'être vus ; mais en se voyant, ils se trouverent si fort au-dessus de ce qu'ils avoient appris, que leurs cœurs ressentirent je ne sçais quelle émotion, qui jusques-là leur avoit été inconnue. Leur trouble parut sur leur visage : on y voyoit la joie & la confusion peintes. Enfin cette sympathie, qui lie les cœurs si indissolublement, agit en même tems sur Monsieur de Bourbon & Mademoi-

selle de Valois ; & quoiqu'ils eussent peut-être vu quelques personnes aussi accomplies qu'eux (ce qui véritablement étoit assez rare) aucune ne les avoit touchés si sensiblement, & n'avoit laissé dans leurs cœurs une si forte impression.

Monsieur de Valois remarqua leur trouble, & devina une partie de leurs pensées. Il alloit leur en faire la guerre, lorsque Mademoiselle de Valois confuse de l'état où elle étoit, prit enfin la parole. Ce qu'elle dit, fut tout-à-fait obligeant pour Monsieur de Bourbon ; mais ce Prince ne lui répondit qu'avec un air embarrassé, qui ne déplut pas à Mademoiselle de Valois.

Madame d'Angoulême arriva dans la chambre de sa fille. La vue de Monsieur de Bourbon ne lui avoit pas été moins fatale qu'à Mademoiselle de Valois : charmée de son air, elle avoit été surprise de sa majesté; son cœur frapé vivement, ne s'étoit point défendu du penchant qu'elle avoit senti pour lui, ou plutôt elle ne s'en étoit point apperçue. Elle avoit remarqué que Monsieur de Valois l'avoit emmené ; elle avoit jugé qu'il le conduisoit chez sa fille ; & s'étant débarrassée de la foule de Seigneurs qui étoient avec elle, elle s'y étoit rendue. Il se commença entre ces quatre personnes une conversation assez agréable ; elles vouloient plaire les unes aux autres ; elles avoient toutes de l'esprit. Monsieur de Bourbon en fit voir de si solide & de si brillant, qu'il acheva ces

deux conquêtes si glorieuses. Lorsqu'il fut de retour à son hotel, il réfléchit sur les mouvemens de son cœur. Jusques-là l'amour lui avoit été inconnu ; mais les descriptions qu'on lui en avoit faites, lui découvrirent assez qu'il étoit vaincu. » Voilà (di- » soit-il en lui-même) les sentimens que je me de- » mandois pour Madame de Bourbon, avant que je » l'épousasse. Ah ! (disoit-il) devois-je m'engager » avec elle sans être sûr de l'aimer ? Mais (repre- » noit-il) il n'y avoit que Mademoiselle de Valois » qui pût m'inspirer de l'amour : qu'elle est belle ! » qu'elle a d'esprit ! qu'elle est touchante ! Je vais » l'aimer toute ma vie.

Il n'avoit pas été le premier à porter les chaînes de cette belle Princesse. Parmi les jeunes Seigneurs qui avoient été élevés auprès de Monsieurs de Valois, il n'y en avoit point eu qui eût plus de mérite que Monsieur de Bonnivet. Il étoit frere de Monsieur de Boisi, Gouverneur de Monsieur de Valois ; mais il étoit beaucoup plus jeune que lui, n'étant que de l'âge de ce Prince. On ne pouvoit être plus beau ni mieux fait que Monsieur de Bonnivet, & l'amour sous des traits humains ne pouvoit donner de plus belle idée que celle qu'inspiroit ce jeune Seigneur : son corps étoit formé comme son visage, c'est-à-dire, que c'étoit le modéle de la plus belle taille du monde ; il avoit de l'esprit & de la délicatesse infiniment. Il avoit mis son unique étude à plaire à Monsieur de

de ſa vertu. Elle trouvoit ce Prince aimable, elle ſe flatoit de ſe l'attacher pour ami ; elle ſe trouvoit digne de l'être, ne ſongeant pas que l'amour ſe déguiſe ſous ce vain nom d'amitié , & que toute amitié eſt amour entre deux perſonnes d'un ſexe différent, capables d'aimer & d'être aimées.

Monſieur de Bourbon faiſoit aſſidument ſa cour à Monſieur de Valois & à Madame d'Angoulême : il y trouvoit ſouvent Mademoiſelle de Valois ; ſes regards inquiets, ſa contenance troublée marquoient toujours ſon agitation , lorſqu'il la voyoit. La Princeſſe crut le remarquer : elle ne put s'empêcher de s'en applaudir. Il avoit auſſi de grands égards, pour Madame d'Angoulême : les bontés qu'elle lui prodiguoit, l'engageoient aſſez ; il ne croyoit pas qu'elle eût pour lui d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime ; ſes complaiſances étoient autrement expliquées par cette Princeſſe ; elles acheverent d'enflammer ſon cœur déja prévenu d'une forte paſſion.

Le tems s'approchoit du mariage de Monſieur de Valois avec Madame. Ce Prince en témoignoit peu d'empreſſement. Elle étoit petite, laide & boiteuſe. Monſieur de Valois en parloit un jour à Monſieur de Bourbon : il n'y avoit avec eux que Mademoiſelle de Valois. » Je ſens (diſoit ce Prince) une grande répu-» gnance à épouſer Madame : elle a le Duché de Bre-» tagne pour ſa dot ; le Roi & Madame d'Angoulê-» me le ſouhaitent ; je ne ſuis point prévenu d'au-

» cune

» cune passion : cependant je retarde autant que je » puis ce mariage. » Ah ! Monsieur (répondit Monsieur de Bourbon) ne l'épousez pas avec cette ré» pugnance. La cruelle chose qu'un mariage d'inté» rêt ! Votre cœur trouvera un jour la beauté qui » doit vous vaincre, vous serez alors le plus mal» heux de tous les hommes. D'ailleurs quel chagrin » ne causerez-vous point à Madame ? ce n'est point » à un Prince comme vous destiné au Trône, à ren» dre par intérêt une Princesse infortunée ». Sur ces entrefaites le Roi entra chez Mademoiselle de Valois ; Monsieur de Vendôme, Monsieur de Longueville, & Monsieur de Bonnivet étoient auprès de lui. La conversation devint générale ; Monsieur de Bourbon se trouva entre Mademoiselle de Valois & Monsieur de Bonnivet. Il ne sçavoit pas que ce dernier prît quelque intérêt à la Princesse ; il se tourna vers elle, & lui dit à demi-bas : » Détournez, Mademoiselle, Mon» sieur de Valois d'un mariage auquel il repugne : » c'est le dernier des malheurs de se trouver dans un » pareil engagement. J'en fais l'expérience ; j'ai vu » depuis quinze jours une personne qui eût fait tout » le bonheur de ma vie, si je l'eusse connue deux » mois plutôt ; & pour l'avoir vue si tard, elle en fera » toute l'infortune ». Ses yeux s'exprimoient tendrement à Mademoiselle de Valois, pendant qu'il prononçoit ces paroles. Monsieur de Bonnivet les avoit entendus ; il remarqua leur trouble ; ce fut un coup

de poignard pour ce malheureux. Il avoit démêlé une partie de leurs ſentimens depuis quelques jours; il ſe confirma dans tous ſes ſoupçons de la maniere du monde la plus cruelle.

Depuis ce jour-là il les obſerva plus particulierement; mais comme Monſieur de Bourbon ne trouvoit pas facilement les occaſions de parler à Mademoiſelle de Valois, Monſieur de Bonnivet ne put remarquer que leurs yeux & leurs contenances. Comme un Amant ſe trompe rarement ſur cette matiere, rien n'échapa à ſa curioſité; & il demeura perſuadé qu'ils s'aimoient, & même que Monſieur de Bourbon s'étoit expliqué.

Sa conjecture alloit trop loin; mais il étoit vrai que ce Prince entraîné rapidement par ſon inclination, brûloit du deſir de parler à cette Princeſſe. Un jour que l'on tenoit le cercle chez Madame, il ſe trouva fort heureuſement auprès d'elle. Le Roi & Monſieur de Valois, entre leſquels ils étoient, ſe trouverent occupés à parler, l'un avec Monſieur de Boiſi, l'autre avec Madame, Monſieur de Bourbon adreſſa la parole à Mademoiſelle de Valois. » Voilà (lui dit-il) » le premier cercle qu'on ait tenu depuis la mort de » la Reine; mais il ne me ſouvient pas d'en avoir » jamais vu aucun, même pendant ſa vie, ſi ſuperbe, ni ſi bien rempli. » J'ai oüi dire cependant » (répondit la Princeſſe) qu'elle avoit une majeſté » qui ſe communiquoit à tous les lieux où elle étoit

« Ah! Mademoiselle (reprit Monsieur de Bourbon)
» vous n'y étiez pas : son plus bel éclat y manquoit.
« En vérité, Monsieur, (interrompit Mademoiselle
» de Valois) vous m'avez attrapée bien grossiere-
» ment, & par ma réponse naïve je ne pensois pas
» m'attirer une galanterie si forte. » Ne la prenez
» point, s'il vous plaît, pour une simple honnêteté
» (reprit le Prince avec un air extrêmement sé-
» rieux) je vous jure que je le pense comme je vous
» le dis. Quand vous voudriez vous en défendre,
» vous ne m'en desabuserez pas. Rien encore ne s'est
» présenté à mes yeux de si beau, ni de si charmant
» que vous ; & la vie du plus grand Prince du mon-
» de ne pourroit être mieux employée, qu'à servir &
» à adorer une si grande & une si généreuse Prin-
» cesse. Je sçais que je n'ai plus à vous offrir (ajou-
» ta-t-il avec beaucoup de timidité) que des vœux
» indignes de vous, qu'un cœur que vous ne pouvez
» légitimement recevoir : cependant je proteste...... »
Dès le commencement de son discours, Mademoiselle
de Valois avoit prévu où il alloit venir. Son visage
s'étoit couvert d'une rougeur qui l'avoit encore ren-
due plus belle. Elle vouloit arrêter le cours du dis-
cours de Monsieur de Bourbon : cependant elle sou-
haitoit qu'il le continuât. » Qu'allez-vous dire (in-
» terrompit-elle) n'achevez pas, Monsieur, je vous
» supplie, un discours qui m'offense. » Ne craignez
» point (ajouta ce Prince) je ne dirai pas une parole

» qui vous rende coupable. Pour moi comment le
» pourrois-je être, en vous disant que je meurs d'a-
» mour pour vous ? Non, Mademoiselle (continua-
» t-il rapidement) je ne suis que malheureux. J'é-
» tois né ennemi du mariage, ou plutôt je ne pou-
» vois croire qu'il fût heureux, si l'inclination ne s'y
» joignoit. On n'a consulté que l'intérêt pour m'en
» faire contracter un. Plaignez-moi. Je vous ai vue
» depuis, je vous ai aimée. Pouvois-je avoir des yeux
» & de la raison, & ne le pas faire ? Je ne vous de-
» mande pas que vous répondiez à ma passion. Quand
» vous m'aimeriez, je sçais que votre vertu va me
» défendre de vous voir. Je n'ai pu cependant vous
» cacher plus long-tems ce que je sentois pour vous;
» mais avant de me dire toutes les duretés que votre
» devoir va vous inspirer, je vous conjure de son-
» ger que nous ne sommes point les maîtres & d'ai-
» mer & de haïr, & que ma tendresse est accompa-
» gnée d'une soumission si profonde, que je ferai
» tout ce que vous voudrez me prescrire, pourvu que
» vous ne me défendiez pas de vous aimer, parce que
» c'est une chose absolument impossible.

Mademoiselle de Valois s'étoit remise insensible-
ment de sa premiere surprise. » Je sçais (lui répon-
» dit-elle en souriant) que je suis ici obligée d'hon-
» neur à m'emporter bien fort contre vous, & à pa-
» roître fort irritée; mais je vous trouve si raison-
» nable & de si bonne foi, que je veux vous répon-

» dre de même. Vous êtes marié, Monſieur, & » vous aimez. Rendez-vous juſtice ſur la déclaration » que vous me faites. Vous deviez me la laiſſer igno- » rer toute ma vie. Vous étiez l'ami de mon frere, » & je vous eſtimois. Je ſerai obligée de vous éviter; » & j'en ſuis fâchée, parce que vous avez du mérite, » & que votre converſation ne me déplaiſoit pas: » au reſte ne me parlez jamais d'une paſſion qui » m'offenſe. Si cela vous arrive, voue me contrain- » drez à ne vous voir jamais. Je vous prie de ne me » pas gêner juſques-là ». Elle ſe tourna enſuite du côté de Monſieur de Valois, & ſe mêla à la converſa- tion avec Madame.

Pluſieurs perſonnes s'étoient apperçues que Mon- ſieur de Bourbon parloit avec attache à la Princeſſe; mais Monſieur de Bonnivet ſur-tout, il n'avoit ôté les yeux de deſſus eux. Il étoit auprès de Madame d'Angoulême, à qui il fit appercevoir leur converſa- tion. Madame d'Angoulême n'ignoroit pas la paſſion de Monſieur de Bonnivet pour ſa fille. Elle crut d'a- bord que le chagrin ou la jalouſie le faiſoit parler; mais s'étant attachée elle-même à les regarder, elle vit avec douleur leur embarras, les changemens de leur viſage, leurs yeux enfin remplis de feu & de ten- dreſſe: alors le cœur de cette Princeſſe ſe trouva poſ- ſédé d'une furieuſe jalouſie, & d'autant plus redouta- ble, qu'elle la couvrit d'abord de l'intérêt qu'elle de- voit prendre dans la conduite de ſa fille. Monſieur de

Bonnivet lui confirma toutes ses pensées. Il lui raconta ce qu'il avoit entendu, & il lui donna ses imaginations pour des vérités certaines. Elle le pria d'observer les démarches de Monsieur de Bourbon, & de l'en avertir.

Il s'établit une confidence entre ces deux personnes, d'autant plus fidéle, qu'elles étoient également intéressées ; & deslors Monsieur de Bonnivet s'apperçut bien du foible de Madame d'Angoulême pour Monsieur de Bourbon.

Le temps du Mariage de Madame approchoit. Monsieur de Valois ne pouvoit vaincre sa répugnance ; mais Monsieur de Boisi son Gouverneur, qui n'étoit pas prévenu des maximes de Monsieur de Bourbon, lui fit si bien remarquer les conséquences du refus qu'il vouloit faire, & l'outrage sensible qu'il feroit au Roi, qu'il engagea ce Prince d'aller lui-même trouver le Roi, afin que Sa Majesté avançât l'honneur qu'il vouloit bien lui faire, de le recevoir pour son Gendre. Ce bon Prince l'embrassa tendrement, & donna ordre que tout fût prêt pour cette auguste cérémonie. Enfin Monsieur de Valois épousa Madame, de laquelle il étoit passionnément aimé.

Il se fit à ce mariage toutes les réjouissances, qui étoient en usage dans ce temps-là, & qui étoient proportionnées à la naissance & à la dignité des deux Epoux. Il se fit un magnifique Tournoi, où toute la jeunesse de la Cour se distingua. Monsieur de Bourbon

s'y ſignala par-deſſus les autres, & la victoire qu'il remporta ſur le Comte de Saint-Pol, le plus robuſte Seigneur de la Cour, lui acquit une gloire, qui lui fut beaucoup enviée. Monſieur de Bonnivet, qui ne le regardoit qu'avec des yeux de jalouſie, entra dans la lice pour lui diſputer le prix, que Madame d'Angoulême devoit donner au Vainqueur. Il s'approcha de lui aſſez fiérement. » Voulez-vous bien, Monſieur (lui dit-il » à demi-bas) que je vous demande à rompre une » lance: auſſi-bien nous ſervons la même Maitreſſe ». Monſieur de Bourbon fut choqué de la hardieſſe de ce jeune homme, & de la familiarité de ſa comparaiſon; auſſi lui répondant ſur le même ton: » Vous » allez juger (lui dit-il) par le ſuccès de ce combat, de » la réuſſite de votre témérité». Ils coururent enſuite l'un contre l'autre, plutôt comme deux fiers rivaux, que comme deux Cavaliers animés par le ſeul plaiſir; mais la partie n'étoit pas égale. Bonnivet fut terraſſé par une main puiſſante, ſans ébranler ſon ennemi. Monſieur de Bourbon ſe tourna auſſi-tôt d'un autre côté, comme pour chercher un nouveau combatant. Monſieur de Bonnivet honteux & confus ſortit de la lice, & retourna chez lui. Monſieur de Valois eut quelque dépit de la victoire de Monſieur de Bourbon: car il étoit ſenſible à tout ce qui regardoit Bonnivet. Il demanda un équipage, & voulut courir contre le Vainqueur; mais Monſieur de Bourbon, quoiqu'il feignît de recevoir avec honneur la courſe de Monſieur

de Valois, baiſſa la lance, lorſqu'il fut joint par le Prince, & ſe laiſſa deſarçonner. Monſieur de Valois rougit de ſon honnêteté, & refuſa le prix que Monſieur de Bourbon lui déféroit. Ils revinrent joindre les Dames dans cette conteſtation, & enfin le Roi l'adjugea à Monſieur de Bourbon. Il alla le recevoir de Madame d'Angoulême. C'étoit un Ecu d'un acier très-fin, ſur lequel étoit gravée la mort de Gaſton de Foix, neveu du Roi, accablé ſous la victoire de Ravenne. Madame d'Angoulême le lui préſenta avec un air riant : » Tenez (lui dit-elle) Monſieur, c'eſt le » moindre des préſens qu'on voudroit faire à un Che» valier auſſi accompli que vous ». Le Prince ſe baiſſa profondément ; mais le ſens caché de ces dernieres paroles l'étonna. Il avoit cru voir dans les yeux de cette Princeſſe une partie de ce qu'elles ſignifioient.

La diſgrace de Monſieur de Bonnivet ſervit quelque temps d'entretien à la Cour. On l'avoit vu attaquer Monſieur de Bourbon avec animoſité. On publia que Monſieur de Bonnivet étoit au déſeſpoir, que Monſieur de Bourbon partageât avec lui la faveur de Monſieur de Valois. Mademoiſelle de Valois avoit démêlé leurs mouvemens : elle n'avoit pu être inſenſible à la victoire du Prince ; auſſi la converſation s'étant tournée ſur ce ſujet dans la chambre de Madame de Valois, elle n'avoit pu s'empêcher de railler un peu Monſieur de Bonnivet. Cet Amant déſeſpéré s'oublia : » J'aurois été auſſi heureux que lui (lui dit-il, » en

» en la regardant avec un air outré, mais cependant » d'un ton assez bas) si vous eussiez partagé vos sou- » haits ; mais je ne sçais que trop qu'il les occupoit » lui seul ». Il la quitta après ces paroles, & la laissa dans une véritable colere. Monsieur de Bourbon arriva sur ces entrefaites. Elle ne put s'empêcher, en le comparant à son rival, de le regarder assez favorablement ; & le Prince animé par cet heureux accueil, fit voir tant d'esprit & d'enjouement, que tout le monde crut lui devoir tout l'agrément de la conversation.

Madame d'Angoulême étoit sœur de Monsieur de Savoye. Lorsqu'elle étoit venue en France pour épouser le Comte d'Angoulême, elle avoit amené avec elle une Damoiselle Piémontoise, pour laquelle elle n'avoit point de secret : elle s'appelloit Dona Léonora. Mademoiselle de Valois jusques-là l'avoit assez négligée : elle commença à lui faire quelques honnêtetés. Dona Léonora s'apperçut avec joie de ces avances : elle y répondit mieux que la Princesse ne l'espéroit. Elle lui découvrit les plus secrettes pensées de Madame d'Angoulême ; qu'elle avoit une forte inclination pour Monsieur de Bourbon ; que d'abord elle l'avoit prise pour de l'amitié, mais qu'elle commençoit à connoître que c'étoit de l'amour, par la jalousie qu'elle avoit prise de sa propre fille.

Ce Prince malheureux pour être trop aimé, avoit cru reconnoître les sentimens de Madame d'Angou-

lême. Ils lui avoient causé une peine mortelle, non seulement parce qu'il étoit bien éloigné de l'aimer, mais encore parce qu'il prévit que ce seroit un puissant obstacle à l'amour dont il étoit dévoré pour Mademoiselle de Valois. Il lui sembloit que cette aimable Princesse n'avoit pas été trop fâchée de la déclaration qu'il lui avoit faite; & encore que sa vertu ne lui fît rien espérer, il lui paroissoit bien doux de n'être pas haï d'une Princesse si accomplie.

Cependant Mademoiselle de Valois évitoit Monsieur de Bonnivet, depuis la liberté qu'il s'étoit donnée avec elle. Ce malheureux Amant fut encore obligé de demander pardon à cette Princesse; mais elle ne refusa pas moins de le voir. Monsieur de Bonnivet en tomba dans une mélancolie, qui dégénéra en une fiévre violente. Monsieur de Valois, qui l'aimoit d'une tendresse infinie, devina la cause de son mal. Il alla trouver sa sœur, qu'il conjura de lui rendre son favori. La Princesse avoit un grand foible pour son frere: elle suivit Madame d'Angoulême chez Monsieur de Bonnivet: c'en fut assez pour lui rendre la santé. Monsieur de Bourbon en témoigna adroitement sa jalousie à Mademoiselle de Valois; & elle avec la même adresse lui fit entendre qu'elle y avoit été comme forcée par Madame d'Angoulême.

Monsieur de Bourbon en haït davantage cette Princesse, qui de jour en jour sentoit croître l'ardeur qui l'embrasoit. Un jour qu'elle étoit indisposée, Mon-

ſieur de Bourbon l'alla voir, & la trouva ſeule : ce Prince lui fit la guerre ſur ſon embonpoint & ſa bonne mine, qui ne laiſſoient pas juger que ſa maladie fût bien conſidérable. Elle prit occaſion de l'honnêteté de ce Prince, pour lui dire mille douceurs, qui euſſent donné lieu à tout autre qu'à Monſieur de Bourbon de s'enhardir auprès d'une Princeſſe, dont la beauté n'étoit pas médiocre ; mais ſoit que ce Prince ſe piquât d'une chaſteté, aſſez extraordinaire à la Cour, ou que l'idée de Mademoiſelle de Valois le ſoutînt dans cette occaſion, il demeura dans le plus profond reſpect. Madame d'Angoulême admira ſa retenue, & en rougit de honte : elle alloit pourtant faire un dernier effort pour ſonder le cœur du Prince, lorſque Mademoiſelle de Valois arriva. La joie que ces deux Amans eurent de ſe voir, & qu'ils voulurent cacher en vain, augmenta le dépit de Madame d'Angoulême : elle vit ſa fille ſi belle, & Monſieur de Bourbon lui en ſembla ſi amoureux, qu'elle ne put réſiſter davantage à la fureur dont elle ſe trouva ſaiſie. Elle pria qu'on la laiſſât repoſer, & ordonna cependant à ſa fille de reſter dans ſa chambre, pour empêcher que Monſieur de Bourbon ne la ſuivît à ſon appartement.

Elle ne parla pas le reſte du jour à Mademoiſelle de Valois ; mais lorſqu'elle fut ſeule, elle s'abandonna aux tranſports de la plus furieuſe jalouſie. « Ils s'ai-» ment (s'écrioit-elle) j'en ſuis trop convaincue :

» peut-être ont-ils vu ma foibleſſe ; ils en raillent & » me mépriſent. Je m'en vengerai : ils acheteront » ce foible plaiſir de tout le bonheur de leur vie.

Le lendemain elle manda Monſieur de Valois, & lui dit qu'elle s'étoit apperçue avec douleur que ſa fille avoit conçu de l'inclination pour Monſieur de Bourbon ; qu'elle en appréhendoit les ſuites funeſtes ; qu'elle les vouloit prévenir en la mariant ; que ſon époux ſeroit obligé de veiller ſur ſa conduite ; & qu'elle en ſeroit déchargée. Elle avoit d'abord ſongé à lui donner pour mari Monſieur de Bonnivet : par là ſa vengeance eût été remplie ; mais elle jugea aiſément que ce choix indigne du Sang Royal, dont ſa fille étoit deſcendue, autoriſeroit ſon refus, & que le Roi lui-même ne l'approuveroit pas : ainſi elle propoſa à Monſieur de Valois le Duc d'Alençon, qui étoit le ſecond Prince du Sang, & le plus riche de France après Monſieur de Bourbon.

Madame d'Angoulême ne pouvoit pouſſer plus loin ſa vengeance. Monſieur d'Alençon étoit également laid, mal-fait, jaloux, de mauvaiſe humeur, avare, lâche, & peu ſpirituel. Il n'étoit redevable uniquement qu'à ſa naiſſance de la conſidération qu'on avoit pour lui ; & c'étoit peut-être le ſeul Prince qui fît honte au Sang Royal dont il étoit ſorti : cependant le Roi avoit montré par ſon exemple à faire reſpecter en lui l'honneur de la Maiſon de France. Il lui avoit donné un Gouvernement, le Collier de ſon Ordre, & une

place au Conseil, ne voulant pas rendre méprisable un Prince, qui pouvoit un jour porter la Couronne.

Monsieur de Valois fut un peu surpris du choix de sa mere : il lui dit avec assez de modération, que ce n'étoit pas le moyen de faire oublier à sa sœur le Prince le mieux fait & le plus spirituel de l'Europe, que de lui faire épouser Monsieur d'Alençon ; mais Madame d'Angoulême prenant le ton d'autorité qu'elle exerçoit sur sa famille, lui répliqua que les mariages des Princes du Sang Royal ne se faisoient pas par amourettes; qu'on n'avoit pas consulté son inclination pour lui faire épouser Madame, & qu'elle ne croyoit pas sa fille encore assez perdue pour résister à ses volontés ; qu'elle espéroit de lui qu'il la porteroit à cette alliance, mais qu'elle n'avoit besoin que de sa volonté pour la conclure.

Monsieur de Valois n'osa porter à sa sœur cette funeste nouvelle. Madame d'Angoulême fit dire à Monsieur d'Alençon, que s'il vouloit penser à Mademoiselle de Valois, il trouveroit sa mere favorable à sa recherche, & qu'il commençât par s'assurer du Roi. La Maison d'Alençon fut agréablement surprise : Madame d'Alençon la douairiere alla trouver le Roi avec son fils ; ils lui apprirent l'alliance qui se présentoit, & supplierent Sa Majesté de vouloir faire la demande de Mademoiselle de Valois pour Monsieur d'Alençon. Ce bon Prince ne regardant que l'extérieur de ce mariage, & qu'il alloit unir les deux premieres Branches

de la Maison Royale, en approuva extrêmement la résolution : il alla trouver Madame d'Angoulême, & lui demanda sa fille pour Monsieur d'Alençon. Elle lui fut sur le champ accordée. A peine le Roi fut-il sorti, qu'elle fit appeller sa fille : elle lui apprit que Sa Majesté venoit de lui faire l'honneur de la demander en mariage pour Monsieur d'Alençon ; qu'il l'avoit fait avec une bonté surprenante ; qu'elle lui en avoit donné sa parole, & que ce mariage se feroit incessamment ; qu'elle se disposât donc à recevoir Monsieur d'Alençon, comme un Prince destiné à être son époux.

Elle la quitta après ces paroles, & la laissa immobile, & sans avoir la force de lui répondre. Lorsqu'elle fut seule, & qu'elle envisagea le malheur d'être unie pour jamais au Duc d'Alençon, elle s'abandonna au désespoir : elle reconnut que ce mariage partoit de la haine & de la jalousie de sa mere ; le souvenir de Monsieur de Bourbon lui faisoit encore trouver cette alliance plus cruelle, par la comparaison qu'elle faisoit de ces deux Princes : cependant elle chercha les moyens d'empêcher un mariage, qui lui étoit si odieux. Elle envoya prier Monsieur de Valois de la venir voir : elle se promettoit tout de la bonté de son frere. Madame d'Angoulême l'avoit prévu : elle l'avoit fait éloigner, sous le prétexte de recevoir quatre mille Grisons, qui venoient au Roi, & ausquels on donnoit des quartiers d'hiver en Bourgogne ; il ne de-

voit revenir que la veille de ce funeste mariage.

Mademoiselle de Valois soupira de douleur, lorsqu'elle apprit les cruelles précautions que sa mere avoit prises pour lui ôter toute espérance : dans cette extrémité, s'étant rencontrée avec Monsieur de Bonnivet, elle s'abaissa jusqu'à le prier de ramener l'esprit de Madame d'Angoulême, & de tâcher de la détourner de cette alliance précipitée. Monsieur de Bonnivet étoit amoureux & hardi ; il crut qu'il devoit profiter de l'occasion qui se présentoit : « Oui, » Mademoiselle (lui dit-il) ce mariage odieux vous » doit déplaire, & il faut vous en affranchir ; mais » pour qui vais-je travailler ? sera-ce pour un rival » que je déteste ? il y auroit de l'injustice. Vous » sçavez que je meurs d'amour pour vous : permet» tez-moi de croire que je pourrai aspirer à l'honneur » dont je vais priver un Prince qui en est indigne ». La Princesse rougit de colere, en entendant l'insolence de Monsieur de Bonnivet : » Je vous avois » fait injure (lui dit-elle) de vous croire capable » d'une action généreuse. Retirez-vous ; je n'hésite » pas dans le choix que j'ai à faire de Monsieur d'A» lençon ou de vous ». Elle entra dans son cabinet, & laissa Monsieur de Bonnivet si outré & si confus, qu'il ne se connoissoit pas. La colere l'emporta sur sa douleur : il alla presser Madame d'Angoulême de hâter le malheur de Mademoiselle de Valois.

Cette Princesse infortunée ne vit plus d'autre ref-

ſource que dans Monſieur d'Alençon lui-même. Ce Prince lui avoit rendu pluſieurs viſites, & elle l'avoit reçu avec aſſez de froideur : un jour qu'il étoit auprès d'elle, & qu'il ſe plaignoit de ſa triſteſſe : « Les liens » du Mariage m'étonnent (lui dit-elle) ſur-tout » d'un mariage précipité, où ſans conſulter les in- » clinations des deux époux, on ſe hâte de les enga- » ger. « On n'a pas beſoin, Mademoiſelle (lui dit » le Prince) d'examiner l'humeur d'une Princeſſe » comme vous : toute la France connoît votre méri- » rite. « Mais croyez-vous, Monſieur (répondit » Mademoiſelle de Valois) que cet examen ne doive » pas être réciproque ? « Ah ! (reprit le Prince » avec empreſſement) je ne prétens avoir d'autre » humeur ni d'autres ſentimens que les vôtres. « Je » le veux croire (répliqua la Princeſſe) mais au moins » doit-on avoir le temps de ſe connoître & de s'ai- » mer. La précipitation de notre mariage me fait » de la peine : moderez-la, je vous en conjure ; fai- » tes que ma mere le differe pour quelque temps : » cela dépend de vous. Je vous en aurai une parfai- » te obligation, & je commencerai par-là à connoî- » tre votre complaiſance pour moi. « Vous me de- » mandez, Mademoiſelle (répondit Monſieur d'A- » lençon) que je retarde mon bonheur ? A Dieu ne » plaiſe ! je ferai plutôt tout au monde pour l'avan- » cer. « Mais (reprit la Princeſſe) ne faut-il pas que » je trouve mon bonheur où vous eſpérez trouver le

» vôtre ? Je ne puis être heureuse, si vous ne m'ac-» cordez le temps que je vous demande. « Vous se-» rez heureuse, Mademoiselle (lui dit-il.) vous le se-» rez : ne vous en embarrassez point, il faut com-» mencer par achever un mariage pour lequel je » meurs d'impatience. « Hé bien (lui dit-elle avec » un air de dépit) puisque vous ne faites aucun cas » de mon amour, ni de mon estime, à la bonne » heure : épousez-moi, ma main est prête, mais » songez que mon cœur ne l'est pas ». Monsieur d'A-lençon ne réfléchit point sur ces dernieres paroles ; il courut avec précipitation faire donner les derniers ordres pour son mariage. Mademoiselle de Valois demeura pénétrée de la plus vive douleur. Elle alloit être unie pour jamais à Monsieur d'Alençon. Cette idée triomphoit de toute sa constance ; le souvenir de Monsieur de Bourbon ne la soutenoit point contre cet affreux malheur. Elle se reprochoit l'inclination qu'elle sentoit pour lui : c'étoit cette inclination qui lui avoit rendu sa propre mere pour ennemie ; c'étoit elle qui lui faisoit donner pour époux le plus indigne de tous les Princes.

Monsieur de Bourbon étoit bien éloigné de la croire prévenue de ces facheux sentimens contre lui : il avoit appris avec douleur la nouvelle de son mariage, non pas que la personne de Monsieur d'Alençon lui pût donner de la jalousie, mais parce qu'il plaignoit le sort de Mademoiselle de Valois. Il avoit cherché

les occasions de lui en témoigner son chagrin : il la trouva seule un peu après que Monsieur d'Alençon l'eut quittée. Il l'aborda avec ce respect & cette soumission qu'elle inspiroit à tous les hommes. « Oseroit-» on, Mademoiselle (lui dit-il) s'intéresser au cha-» grin qui vous occupe ; & serois-je assez heureux » pour pouvoir y apporter quelque soulagement » ? La Princesse parut revenir tout d'un coup d'une profonde rêverie ; & se levant avec quelque marque d'étonnement : « Ah ! Monsieur (lui dit-elle) laissez-moi : » vous êtes cause de tous les malheurs de ma vie ». Elle sortit de sa chambre après ces funestes paroles, & y laissa Monsieur de Bourbon. Jusque-là ce Prince n'avoit connu que les douceurs de l'amour : il en ressentit dans ce moment toutes les amertumes. La dureté des paroles de la Princesse, qu'il ne s'étoit attirée que par l'amour la plus tendre & la plus respectueuse ; l'injustice de ce reproche où il ne voyoit aucun fondement ; tout cela le pénétra jusqu'au vif, & accabla son ame de la plus sensible douleur. « C'est vous, » cruelle (s'écria-t-il, sans penser au lieu où il étoit) » qui de la vie la plus heureuse en avez fait la plus in-» fortunée ; & la haine que vous avez ponr moi, » vous fait rejetter vos malheurs sur un Prince qui » en est totalement innocent. Hé-bien (poursuivit-» il avec empressement) je vais vous priver d'une » présence odieuse. Si vous m'imputez votre infor-» tune, il faut vous en ôter la cause ». Il sortit de

l'Hotel de Valois dans cette résolution, & donna des ordres chez lui, pour partir le lendemain matin pour Chantelle. Chantelle est une Maison superbe de plaisance à deux lieues de Moulins, où les Ducs de Bourbon faisoient ordinairement leur séjour. La régularité de l'Architecture, la richesse des ameublemens, la pureté de l'air, & la beauté des jardins, la rendoient la plus délicieuse de l'Europe, & lui faisoient disputer de la magnificence avec le Louvre même. Les Ducs de Bourbon y avoient une Cour presque aussi grosse que celle du Roi; & Chantelle n'étoit pas seulement agréable, c'étoit aussi une Forteresse capable de faire beaucoup de résistance.

Monsieur de Bourbon communiqua son dessein à Madame de Bourbon, & il lui causa une joie sensible: elle aimoit passionnément ce séjour, l'héritage de ses ancêtres; & elle alloit y posséder seule le Prince son époux. Elle s'étoit apperçue du penchant de Monsieur de Bourbon pour Mademoiselle de Valois; mais ce Prince n'ayant jamais manqué ni de complaisance, ni d'honnêteté pour elle, elle avoit cru ne devoir pas imiter ces femmes emportées, qui éloignent plus leurs maris qu'elles ne les ramenent; & elle ne faisoit parler en sa faveur que sa beauté, sa douceur & sa sagesse.

Monsieur de Bourbon partit dès le matin: son équipage eut ordre de le suivre quelques jours après, & le Prince laissa une Lettre à Pompéran, pour don-

ner en secret à Mademoiselle de Valois.

Pompéran étoit le premier Gentilhomme d'honneur de Monsieur de Bourbon : il avoit de la naissance, de l'esprit & de l'adresse. Lorsque son Maître fut parti, il songea à exécuter sa commission. Le départ de Monsieur & de Madame de Bourbon surprit extrêmement la Cour, mais il affligea Madame d'Angoulême : elle ne marioit sa fille que pour n'avoir plus de rivale auprès de ce Prince ; toute son espérance étoit de le revoir bientôt. Pomperan avoit ordre de semer le bruit, que le voyage de Monsieur de Bourbon ne seroit que de six semaines.

Mademoiselle de Valois se reprocha l'absence du Prince, lorsque le moment de son injustice fut passé : d'autres fois elle s'en applaudissoit, parce qu'elle croyoit perdre insensiblement ce qu'elle sentoit pour ce Prince ; mais ce n'étoit que le langage de sa vertu : son cœur n'y avoit point de part. Elle y révoit un jour profondément, lorsque Pompéran l'aborda, & lui remit la Lettre que le Prince lui avoit laissée. Elle ne put se dispenser de la recevoir : elle étoit conçue en ces termes.

Puis-je me plaindre assez de mon étoile, Mademoiselle, qui après m'avoir fait naître avec un desir violent de ne contribuer qu'à votre bonheur, m'a fait parvenir au funeste sort d'être accusé par vous même, de toutes vos infortunes? C'est un crime que je ne pourrai jamais expier, quoique je me propose de m'en punir le reste de ma vie.

Mon amour est parvenu à un point, qu'il ne peut pas être encore bien long, puisque je me prive du plaisir de votre vue, qui seule me le rendoit supportable; mais ce n'est pas la mort, qui me paroît le plus grand des malheurs: c'est l'horreur de vous déplaire, d'être haï de vous, & d'en recevoir des duretés que je ne croyois pas avoir méritées.

Mademoiselle de Valois fut touchée de cette Lettre, & se repentit d'avoir si fort maltraité Monsieur de Bourbon; mais outre que son devoir ne lui permettoit pas de le rappeller, elle étoit trop attentive de ses propres malheurs, pour être entierement occupée de ceux de ce Prince. Monsieur d'Alençon pressoit son mariage, Madame d'Angoulême & Monsieur de Bonnivet sembloient agités de la même fureur, & ne croyoient pas en voir assez-tôt le jour déplorable. Il vint enfin ce jour destiné à rendre malheureuse la plus aimable Princesse de la terre. Monsieur de Valois revint de Dijon: Madame d'Angoulême devint son ombre, pour l'empêcher de parler à sa sœur. Le Roi voulut lui-même faire la dépense de ce mariage, bien éloigné de croire qu'il fût en horreur à la Princesse. La cérémonie des noces se fit dans la Chapelle du Roi. Madame d'Angoulême y traîna sa fille comme une victime qu'elle sacrifioit à sa jalousie. Elle paroissoit insensible à son malheur. Ses regards étoient mourans, son visage pâle & abatu; mais quoiqu'elle eût pu inspirer de la pitié aux cœurs les plus barba-

res, elle n'ébranla point une mere furieuſe & emportée. Monſieur de Valois voyoit ſa douleur, ſans y pouvoir remédier. Enfin Mademoiſelle de Valois épouſa Monſieur d'Alençon. Monſieur de Bonnivet fut préſent à ce ſpectacle, & gouta une vengeance d'autant plus épouvantable, qu'elle ne retomboit guere moins ſur lui que ſur cette Princeſſe infortunée.

Madame d'Angoulême reſſentit durant quelques jours la joie d'avoir donné à ſa fille un époux, qui lui fût, pour ainſi dire, un ſurveillant à l'égard de Monſieur de Bourbon, & qui l'empêchât d'avoir aucune liaiſon avec ce Prince; mais lorſque le temps fut paſſé auquel il avoit fixé ſon retour, & qu'elle apprit qu'il ne ſe diſpoſoit point à revenir, elle reconnut bientôt que le malheur de Madame d'Alençon ne faiſoit pas ſa félicité; elle eut encore l'injuſtice de lui imputer ſon chagrin, elle s'imagina même qu'elle avoit défendu à ce Prince de reſter à la Cour. L'abſence qui guérit toutes les paſſions, aigrit & accrut la ſienne. Elle en fit tomber toute la mauvaiſe humeur ſur la Princeſſe infortunée. Il n'y eut point de ſujet de querelle qu'elle n'inventât: elle mit dans ſon parti le mari de la Ducheſſe, homme bizarre, & pour lequel véritablement elle n'avoit pas de grandes complaiſances. Ces deux perſonnes perſécuterent horriblement cette Princeſſe, déja ſi malheureuſe.

Madame d'Alençon ne pouvoit deviner le fondement de ces perſécutions: elle reconnut pourtant

bien que les plus violentes venoient de sa mere. Elle s'adressa à Dona Léonora, qu'elle n'avoit point vue depuis son mariage. Cette confidente lui découvrit tous les secrets de Madame d'Angoulême. Madame d'Alençon fut étonnée de la violence de la passion de sa mere : elle avoit résolu de domter la sienne ; & quoiqu'elle plaignît le sort de Monsieur de Bourbon, elle profitoit de son absence pour bannir de son cœur des sentimens devenus encore plus criminels ; mais se trouvant tourmentée d'une maniere qui lui ôtoit le repos & la tranquillité, elle aima mieux faire revenir ce Prince, dont la présence & l'absence lui étoient également fatales. Peut-être que son amour fut ravi de devoir ce prétexte à la nécessité de son repos : cependant elle se fortifia dans la résolution de ne le voir que très-rarement à son retour, & seulement dans les occasions où elle ne pourroit s'en dispenser.

Monsieur de Bourbon menoit à Chantelle la vie la plus languissante ; & ne pouvant la traîner dans l'inaction, il avoit depuis quelques jours formé le dessein de quitter la France, & d'aller acquérir de la gloire en Hongrie. Il se flatoit d'oublier l'aimable Princesse, que la solitude de Chantelle lui ramenoit plus vivement dans l'esprit. Véritablement la gloire étoit la passion de ce Prince ; & il faisoit de sérieuses réfléxions sur ce voyage, lorsqu'un jour il reçut une Lettre d'un courier inconnu. Il l'ouvrit avec précipitation, & il y lut ces mots.

Vous avez pris dans un étrange sens, Monsieur, les paroles qu'on vous a dites, la derniere fois qu'on vous a vu. Peut-être en avoient-elles un plus avantageux. On pourra vous l'expliquer, si le vœu, que vous avez fait de quitter la Cour, n'est pas inviolable. Revenez donc, il y va de mon repos : ne croyez pas cependant, qu'il y ait rien dans cette Lettre qui flate une passion que je n'ai jamais éprouvée. Les apparences vous en pourront donner l'idée ; mais on vous débrouillera cette énigme : d'ailleurs, je vous crois persuadé de ma vertu ; car si vous osiez concevoir de téméraires espérances, je n'abregerois jamais l'exil que vous vous êtes imposé, quelques suites qu'il puisse avoir pour moi.

La Duchesse D'ALENÇON.

L'étonnement de Monsieur de Bourbon est aisé à comprendre. Il relut plusieurs fois cette Lettre, sans y rien comprendre : enfin il la trouva assez honnête pour lui ; & comme Madame d'Alençon lui marquoit que son retour étoit important pour son repos, il le hâta autant qu'il put. Dès le lendemain il prit la poste, & laissa Madame de Bourbon maitresse de revenir, quand elle le souhaiteroit. Il prit pour prétexte de son voyage l'approche de la Campagne, où il espéroit d'avoir de l'emploi : le Roi soutenant une guerre effroyable contre l'Empereur, les Pays-Bas, l'Angleterre, les Suisses, & les Princes d'Italie.

Madame

Madame d'Angoulême apprit avec toute la joie possible l'arrivée de Monsieur de Bourbon : son amour n'eut pourtant pas lieu d'en être satisfait. Après qu'il eut salué le Roi & Monsieur de Valois, il lui rendit une visite de civilité, où elle reconnut que la froideur de ce Prince n'étoit pas diminuée. Il alla aussi voir Monsieur & Madame d'Alençon ; il les trouva ensemble, & il les complimenta sur leur mariage : il avoit intérêt de ménager ce Duc.

Depuis que Madame d'Alençon étoit mariée, elle n'avoit point trouvé d'autre consolation dans son chagrin que l'amitié de Madame de Vendôme. Cette Princesse étoit sœur de Monsieur d'Alençon, & avoit été mariée au Comte de Vendôme, puîné de la Maison de Bourbon, & entierement attaché aux intérêts de Monsieur de Bourbon. Madame de Vendôme avoit l'esprit si bien fait, & étoit d'une beauté si réguliere, qu'on ne pouvoit comprendre qu'elle fût sœur du Duc d'Alençon : aussi n'approuvoit-elle pas la conduite de ce Prince. Elle en marquoit quelquefois son chagrin à Madame d'Alençon en la plaignant. Comme elles se voyoient souvent, qu'elles avoient beaucoup de mérite & une estime réciproque l'une pour l'autre, il se forma bientôt entr'elles une amitié solide. Elles n'eurent plus de secret l'une pour l'autre; & Madame d'Alençon fit confidence à Madame de Vendôme de tout ce qui s'étoit passé, tant entr'elle, Monsieur de Bourbon & Monsieur de Bonnivet, qu'entre Monsieur de

Bourbon & Madame d'Angoulême. Il lui étoit absolument néceſſaire de parler à ce Prince ; & Madame de Vendôme offrit à Madame d'Alençon de le faire venir chez elle. Le lendemain que Monſieur de Vendôme avoit fait une partie de chaſſe avec Monſieur d'Alençon & Monſieur de la Roche-ſur-Yon, Monſieur de Bourbon reçut un billet de Madame de Vendôme. Il ne manqua pas de ſe rendre chez cette Princeſſe. Il fut agréablement ſurpris de ne trouver avec elle que Madame d'Alençon ; il devina en partie ce qu'elle avoit avoué à Madame deVendôme ; il la connoiſſoit particulierement : la qualité de ſœur de Monſieur d'Alençon ne la lui rendit pas plus ſuſpecte.
« La préſence de Madame de Vendôme (lui dit Ma-
» dame d'Alençon après les premiers complimens)
» juſtifie un peu ma conduite. Elle doit vous faire
» connoître que ce rendez-vous que je vous ai fait
» donner, n'eſt rien moins que criminel, & qu'il
» ne s'y paſſera rien dont Monſieur d'Alençon ne pût
» être témoin, s'il ne s'y agiſſoit de l'intérêt de quel-
» ques autres perſonnes. « Ah ! Madame (répondit
» Monſieur de Bourbon) ne vous efforcez point de
» me prouver que vous n'êtes point favorable à ma
» tendreſſe : j'en ſuis trop perſuadé ; & ſi perſonne
» au monde ne peut inſpirer tant d'amour que vous,
» perſonne peut-être ne peut plus cruellement dé-
» ſeſpérer un Amant. « Je ne vous rappellerai point
» ici ce que je vous ai déja dit (répliqua Madame

» d'Alençon) j'ai de la vertu & de la fierté. Nous » sommes vous & moi engagés ; je mourrois plutôt » que de vous entretenir dans une passion criminelle » de part & d'autre. « Hé quoi, Madame (repliqua » le Prince) ne mettez vous point de milieu entre » répondre à une passion, & accabler de mépris un » Prince malheureux ? Comment, dites le-moi, » comment ai-je pu mériter le cruel reproche que » vous m'aviez fait de causer votre infortune ? « Le » reproche que je vous ai fait (répondit Madame » d'Alençon) n'étoit que trop bien fondé ; mais il » est vrai que vous n'en êtes pas plus coupable. Je ne » vous ai prié de revenir de Chantelle, ni je n'ai en- » gagé Madame de Vendôme à vous mander chez » elle, que pour vous en éclaircir. Il faut pour cela » que je vous découvre des choses dont le récit ré- » pugne à mon honneur ; mais j'ai tant souffert de- » puis deux mois, que je serai peut-être excusable, » si je sors des bornes que la plus sévere vertu m'a- » voit prescrites. Elle fit ensuite asseoir le Prince, & reprenant la parole : » Vous avez plu (lui dit-elle) » à une Princesse de qui mon sort a dépendu, & j'ai » eu le malheur de plaire à un homme assez puissant » sur son esprit : ils se sont apperçus des sentimens » que vous aviez pour moi. Ils leur ont donné une » furieuse jalousie, j'en ai été la victime ; ils m'ont » forcée d'épouser Monsieur d'Alençon ; ils conti- » nuent à me tourmenter de la plus horrible maniere

» du monde : Madame de Vendôme en a souvent été
» témoin. Ils croient que vous m'aimez encore : tant
» qu'ils le croiront, je ferai malheureuse. Je ne veux
» point descendre dans le détail de mes chagrins : ils
» vous feroient pitié. Vous pouvez aujourd'hui m'en
» éviter une partie. « Je ne vois pas, Madame (ré-
» pondit Monsieur de Bourbon) ce que je dois faire
» pour cela. S'il ne tient qu'à punir Monsieur de
» Bonnivet, je vous répons de mon bras ; mais que
» puis-je contre Madame d'Angoulême ? « Il faut ju-
» stement le contraire (reprit Madame d'Alençon)
» il faut que vous ne vous apperceviez pas des senti-
» mens de Monsieur de Bonnivet ; que vous ne me
» voyiez plus, & que voyiez souvent Madame d'An-
» goulême. « Ah Dieu ! (s'écria le Prince) est-ce
» pour celà que vous m'avez rappellé de Chantelle ?
» Je ne verrai point tout ce que j'adore ; je feindrai
» d'aimer une Princesse que je hais, & qui vous a
» rendue malheureuse ? Je l'accablerai plutôt des plus
» outrageans mépris. « Je me suis trompée (ajouta
» Madame d'Alençon) lorsque je vous ai cru assez
» généreux pour me rendre le repos & la tranquilli-
» té que j'ai perdue. Qu'espérez-vous, Monsieur, de
» l'amour que vous avez pour moi ? Croyez-vous
» me vaincre par vos assiduités ? soupçonnez-vous
» ma foiblesse ? « Ah ! Madame, je vous crois (in-
» terrompit Monsieur de Bourbon) infiniment aima-
» ble & vertueuse. Je suis prêt de sacrifier ma vie

» pour vous obéir ; mais ce que vous me demandez » est plus difficile à faire que de mourir. Y songez-» vous bien ? ne vous plus aimer ; aimer Madame » d'Angoulême : cela n'arrivera jamais. Mes yeux, » mes actions me trahiroient. Il faut donc (dit Ma-» dame d'Alençon en se levant) que je me fasse une » habitude du malheur & de l'affliction. Adieu, » Monsieur, du moins n'ajoutez pas vos persécu-» tions aux chagrins que je vais essuyer ». Ces paroles accablerent l'infortuné Prince. Il sentit toutes ses forces l'abandonner, & Madame de Vendôme s'apperçut qu'il tomboit à demi évanoui. Alors le cœur de Madame d'Alençon fut touché de la plus vive pitié. Madame de Vendôme lui dit qu'elle portoit la sévérité trop loin, & qu'elle désespéroit un Prince dont la passion n'avoit rien de criminel.

Monsieur de Bourbon étoit heureusement retombé sur sa chaise ; Madame de Vendôme fut-elle-même chercher de l'eau. Elles en jeterent sur le visage de ce Prince, qui peu après revint à lui. Madame de Vendôme songea à lui donner un peu d'espérance. « Jusqu'où vous laissez-vous abatre ? Monsieur (lui „ dit-elle) prenez-vous à la rigueur les paroles de „ Madame d'Alençon ? Ce Prince jeta les yeux sur Madame d'Alençon, il les vit couverts de quelques larmes. « Commandez-moi tout ce qu'il vous plaira „ (lui dit-il) ma belle Princesse ; mais permettez-„ moi de vous voir quelquefois. Rien à ce prix ne

„ me fera difficile. Hélas! je ne vous demande rien
„ qui ne convienne à votre vertu. « Pourquoi me
„ voir (reprit la Princeſſe) puiſqu'il m'eſt défendu
„ de vous aimer ? quelle eſpérance avez-vous ?
" Point d'autre (interrompit Monſieur de Bourbon)
„ que de vous voir, de vous aimer, de mourir.
" Oui, généreux Prince (dit Madame de Vendôme)
„ vous la verrez, je vous en aſſure ; vous avez tous
„ deux trop de vertu, pour que vos viſites ſoient à
„ craindre ; & je vous promets de l'amener ici quand
„ vous le ſouhaiterez. » Vous êtes une bonne ſœur
„ (répondit Madame d'Alençon en ſouriant) & je
„ ferai bien ſous votre conduite.

Enfin Madama de Vendôme fit conſentir Madame d'Alençon de voir quelquefois Monſieur de Bourbon chez elle ; mais Madame d'Alençon lui défendit de lui parler de ſa paſſion. Le Prince s'engagea à adoucir Madame d'Angoulême. Ils ſe ſéparerent fort contens l'un de l'autre. Il ſembloit à Madame d'Alençon que la préſence de Madame de Vendôme levoit une partie de ſon ſcrupule. La contrainte que Monſieur de Bourbon alloit ſe faire pour l'amour d'elle, ne contribuoit pas peu à lui rendre ce Prince cher & aimable.

Dès le ſoir même Monſieur de Bourbon alla voir Madame d'Angoulême, & il lui témoigna plus d'empreſſement qu'il n'avoit accoutumé. Cette Princeſſe n'avoit garde de s'imaginer qu'elle dût à ſa fille les

honnêtetés de ce Prince ; elle s'en applaudit, comme de la ſeule conquête qu'elle avoit ſouhaitée. Les jours ſuivans il continua à la chercher. Il n'évita plus ſa converſation. A la vérité il ne put ſe forcer juſqu'à lui dire qu'il l'aimoit ; mais il voulut bien lui laiſſer le préſumer. Cette ſeule penſée calma tous les tranſports de Madame d'Angoulême ; elle lui rendit ſa belle humeur. Elle traita Madame d'Alençon avec plus de douceur : elle pria même Monſieur d'Alençon d'avoir pour elle plus de conſidération ; elle prit ſouvent ſon parti contre cet époux bizarre. Enfin, Madame d'Alençon commença à reſpirer, & ne ſentit plus toute la peſanteur du joug dont on l'avoit accablée.

Il parut même que la générosité de Monſieur de Bourbon reçut une récompenſe proportionnée ; il étoit avec Madame d'Angoulême, lorſque Monſieur de Valois lui vint apprendre que Monſieur de Montpezat, Gouverneur du Languedoc, venoit de mourir. Ce Prince les ayant quittés un moment après : « A qui „ jugez-vous que ce Gouvernement convienne ? dit Madame d'Angoulême à Monſieur de Bourbon ; & ce Prince lui ayant marqué n'y prendre aucun intérêt : « C'eſt vous ſeul (pourſuivit-elle) qui pouvez le „ remplir ». Elle ſortit en même tems, & le fut demander au Roi. Ce Prince le lui accorda avec joie. Le lendemain Monſieur de Bourbon s'habilloit encore, lorſqu'il reçut ce billet de cette Princeſſe.

Je trouve l'amitié bien foible, Monsieur, quand elle attend pour agir que l'on ait recours à elle. Le Roi m'a permis de disposer du Gouvernement du Languedoc, je vous le donne; mais ne bornez pas mon crédit: Quatre Armées agiront cette campagne; l'une en Guienne, l'autre en Italie, la troisième en Bourgogne, la quatrième en Picardie. Choisissez le Généralat de celle que vous voulez commander; & soyez persuadé qu'il n'y a rien que votre mérite ne puisse obtenir auprès de moi.

LOUISE DE SAVOYE.

Monsieur de Bourbon fut troublé de la lecture de ce billet: il se trouvoit accablé d'un si grand nombre de bienfaits; & il appréhendoit qu'on exigeât de lui une trop forte reconnoissance: cependant, comme il étoit sensible à tout ce qui pouvoit procurer de la gloire, il fut ravi de trouver des occasions d'en acquérir. Il alla sur le champ remercier Madame d'Angoulême, & il tâcha de paroître extrêmement touché de sa libéralité. Il la pria d'y mettre des bornes, & se contenta de lui demander le commandement de l'Armée de Guienne; mais elle le força de recevoir les provisions de l'un & de l'autre. Monsieur de Bourbon alla remercier le Roi du choix qu'il avoit voulu faire de lui; & il fit faire son équipage. L'Armée commençoit à s'assembler proche Bourdeaux.

Avant que de partir, il pria Madame de Vendôme de

le lui faire voir Madame d'Alençon. Cette Princesse se sentoit trop obligée à Monsieur de Bourbon pour lui refuser cette grace. Leur conversation fut tendre & animée. Madame d'Alençon lui avoua qu'elle lui étoit redevable du repos dont elle jouissoit. Le Prince lui raconta tout ce qui s'étoit passé entre lui & Madame d'Angoulême : il lui expliqua la peine que les bienfaits de cette Princesse lui faisoient. Madame d'Alençon trouva ce sentiment d'un parfait honnête homme. « Ne les refusez point, Monsieur (lui dit-„ elle) Madame d'Angoulême ne fait que prévenir „ le Roi : ils vous sont dûs. Il faut bien que la for-„ tune répare d'un côté le mal qu'elle a fait de „ l'autre.

Cependant les Armées se mirent en campagne ; & cette fatale année pensa voir la fin de la Monarchie : Monsieur de la Trimouille, qui conduisoit l'Armée d'Italie, y perdit une bataille qui coûta aux François le Duché de Milan ; le Maréchal de la Palice fuit en Bourgogne devant les Suisses. Ils assiégerent Dijon, & l'eussent emporté sans la prudence de Monsieur de la Trimouille qui s'étoit jeté dedans, & qui sauva la France, en sacrifiant la réputation de la Monarchie à son salut. Le Duc de Longueville, qui étoit à la tête de l'Armée de Picardie, fut encore plus malheureux. L'Empereur & le Roi d'Angleterre s'étant joints ensemble, gagnerent sur lui la bataille de Guinegate, où ils le prirent prisonnier, emporterent Terouane,

& ne manquerent Paris que par leur mesintelligence.

Tant de funestes revers de fortune ne servirent qu'à relever la gloire de Monsieur de Bourbon. La victoire suivit l'Armée qu'il commandoit. Il chassa de Guienne le Roi d'Espagne qui avoit compté sur la conquête de cette Province : il le fatigua, ruina son Armée sans hazarder la sienne, entra même dans son pays, qu'il ravagea, & où il fit un butin inestimable.

Toute la France célébra le triomphe de Monsieur de Bourbon. Son Armée victorieuse rassura le Roi. Ce Prince fut reçu à Paris comme le libérateur de l'Etat. Quelle joie pour Madame d'Angoulême & Madame d'Alençon ! La premiere s'attribuoit l'honneur que Monsieur de Bourbon avoit acquis, parce que c'étoit elle qui l'avoit mis en état d'en acquérir ; la seconde sçavoit bien que tous les lauriers de ce Prince ne faisoient que grossir le sacrifice qu'il lui offroit sans cesse. Un scrupule de vertu combattoit sa joie secrette. Durant la campagne elle avoit souvent vu Madame de Bourbon. Elle se flatoit qu'en s'attachant à la femme de son Amant & à la sœur de son mari, elle résisteroit mieux au penchant qui la dominoit. M. de Bourbon vit à son retour Madame d'Angoulême & Madame d'Alençon : l'une comme une Princesse qu'il honoroit & qu'il respectoit ; l'autre comme une Maitresse aimable qui étoit l'ame de tous ses plaisirs.

Quelque confiance que le Roi prît en Monsieur de Bourbon, le repos de son peuple lui paroissoit bien

plus précieux que l'éspérance des conquêtes qu'il se promettoit : ainsi Monsieur de Longueville, qui étoit prisonnier du Roi d'Angleterre, ne lui eut pas plutôt fait sçavoir que ce Prince avoit de la disposition à la paix, qu'il lui envoya un pouvoir de traiter : elle fut conclue peu de jours après. La Princesse d'Angleterre fut le sceau de cette alliance. Le Roi la fit demander en mariage, & l'obtint. Ce bon Prince se flatoit d'avoir des fils : il ne faisoit pas réflexion qu'il étoit extrêmement cassé, & qu'il ne pourroit les élever, quand même il seroit assez heureux pour en avoir ; tellement que leur minorité rejetteroit la France dans les troubles dont le Regne de Charles VIII. son prédécesseur, lui fournissoit l'exemple.

Monsieur de Valois regarda ce mariage avec des yeux assez tranquilles, quoique les fils qui en pouvoient naître, le dussent priver du premier Royaume du monde. Le Roi le chargea d'aller recevoir la nouvelle Reine à Boulogne. Il s'y transporta avec la plus grande partie de la Cour. Cette Princesse éblouit les yeux du jeune Prince par son incomparable beauté. L'art & la nature s'étoient épuisés en sa faveur ; & il lui parut qu'il n'avoit rien vu de si beau dans la Cour de France, fertile en beautés éclatantes. Elle étoit accompagnée du Milord Brandon, Ambassadeur du Roi d'Angleterre : c'étoit le Favori de ce Prince ; & l'on pouvoit dire qu'il étoit parmi les Anglois, ce que la Reine étoit à l'égard des autres femmes. Une

grande triſteſſe le pénétroit : il aimoit la Reine dès ſes plus jeunes années. Il en étoit aimé, il l'alloit perdre. Monſieur de Valois n'héſita pas à ſuivre ſes premiers transports. Il devint amoureux de la Reine. Toute occupée qu'elle étoit du Milord Brandon, elle trouva ce Prince infiniment aimable. Elle étoit un peu coquette ; elle écouta volontiers l'un & l'autre. Dans cette diſpoſition elle arriva à Paris. Le Roi ſon époux devint lui-même ſon Amant. Le Carnaval ſe paſſa dans toutes les fêtes qu'on a coutume de célébrer au mariage des Rois.

Monſieur de Boiſi, Gouverneur de Monſieur de Valois s'apperçut de la nouvelle paſſion de ce Prince pour la Reine. Il lui parut qu'il la menoit trop loin : il alla le trouver. « Songez-vous bien à ce que vous » faites (lui dit-il) en aimant la Reine, & en cher- » chant avec empreſſement ſes faveurs ? Vous jouez à » vous donner un Roi. Sa Majeſté eſt ſur le bord du » tombeau, & bien éloignée d'avoir un fils ; je le » ſçais de ſes Médecins. Voulez-vous lui en donner » un à qui la Couronne appartiendra ? c'eſt acheter » bien cher un plaiſir frivole. Soyez ſage, Monſieur, » & prenez garde que la Reine ſoit ſage. On m'a dit » qu'elle aime Milord Brandon : cet Anglois eſt re- » ſté à la Cour ; qu'y fait-il ? faites veiller ſur ſes ac- » tions ». Monſieur de Valois profita de cet avis. Il alla trouver Monſieur de Bourbon : il lui raconta tout ce qui ſe paſſoit. Ils firent venir de concert le

Milord. « Vous aimez la Reine (lui dit Monsieur de
» Valois) je l'ai reconnu, mais je n'en abuserai pas.
» N'espérez rien d'elle pendant la vie du Roi : je dois
» succéder à ce Prince ; je vous engage ma parole de
» vous la faire épouser, aussi-tôt que j'aurai la Cou-
» ronne sur la tête : Monsieur de Bourbon sera mon
» garant ». Le Milord promit au Prince tout ce qu'il voulut. On ne se fia point tant à sa parole, qu'on ne mît des Dames auprès de la Reine, qui étoient autant de surveillantes. Madame de Valois trouva elle-même le moyen de coucher avec la Reine, presque toutes les nuits que le Roi n'y couchoit pas.

La paix avec l'Angleterre mit le Roi en état de penser à la conquête du Milanez : quarante mille hommes y étoient destinés, & Monsieur de Bourbon devoit les commander. Tant de gloire ne pouvoit le rendre heureux, parce que son cœur ne l'étoit pas. Il étoit obligé de se contraindre sans cesse avec Madame d'Angoulême ; & quoiqu'il ne lui témoignât rien qu'elle pût prendre pour de l'amour, il se reprochoit d'entretenir le sien.

Madame d'Alençon, depuis que ce Prince tenoit cette conduite, jouissoit d'un entier repos du côté de M. d'Alençon & de Madame d'Angoulême ; comme l'on est ingénieux à se faire des chagrins, elle reconnut bientôt que son cœur n'étoit pas tranquille. Les bienfaits de Madame d'Angoulême avoient agi un peu sur lui: ils avoient inspiré de la reconnoissance à M. de Bour-

bon ; elle craignit qu'ils ne lui donnassent de l'amour.
« Que sçais-je (disoit-elle) s'il feint véritablement ?
» peut-être il aime Madame d'Angoulême : elle est
» encore belle ; il en est aimé ; il lui doit la grandeur
» où il est élevé ». Un moment après elle faisoit réflexion sur la cause de ces mouvemens. « Que me
» fait (disoit-elle) l'amour qu'il peut avoir pour cette Princesse ? est-ce la jalousie qui me tourmente ?
» Ah Dieu ! serois-je assez malheureuse pour aimer
» jusques-là Monsieur de Bourbon » ? Il est vrai que la conduite de ce Prince, ses belles & glorieuses qualités, la passion de sa mere, & le peu de mérite de Monsieur d'Alençon, avoient accru sa flamme, sans même qu'elle y eût pensé. Elle voulut combattre envain des sentimens honteux pour elle, & avantageux pour le Prince; ils se trouverent assez forts pour troubler son repos. Elle ne put s'empêcher de les faire paroître à Monsieur de Bourbon la premiere fois qu'elle le vit chez Madame de Vendôme. « Qu'entre-
» vois-je, Madame ? (s'écria le Prince) vous paroissez condamner la complaisance que j'ai pour Ma-
» dame d'Angoulême. Oubliez-vous que c'est vous-
» même qui me l'avez ordonné ? « Vous vous êtes
» facilement résolu à m'obéir (répondit Madame
» d'Alençon) & vous avez dû en être assez content.
« Moi satisfait, Madame ! (reprit Monsieur de Bour-
» bon) Ah ! ç'a été seulement de suivre vos ordres ;
» mais pourquoi apporté-je des raisons où les actions

» peuvent parler ? Je ne la verrai de mes jours : » qu'il me sera aisé de le faire ! Voulez-vous que je » je lui remette les bienfaits, dont elle m'a comblé » moi, & qui me sont odieux ? « Non (lui dit Madame d'Alençon) voyez-la ; mais voyez-la comme » une amie. Elle espére que vous l'aimerez : détrom» pez-la ; dites-lui que vous ne la pouvez aimer. « Ah, Madame (interrompit Monsieur de Bourbon) » ne vaut-il pas bien mieux ne point avoir avec elle » une explication qui me convient si peu, & qui.... « Vous ne l'aimez pas, Monsieur (lui répondit la » Princesse) mais, à ce que je vois, vous la ména» gez. Vous êtes le maître de faire ce dont je vous » prie ; mais ne venez plus me vanter ni votre fein» te ni votre amour : je sçaurai bien ce que vous en » aurez fait. « J'obéirai, Madame (s'écria le Prin» ce) j'obéirai ; mais songez que je vais sortir du » caractere d'un honnête homme, & que ma sincé» rité sera peut-être retomber sur vous...... « Ne » vous en mettez point en peine (interrompit Ma» dame d'Alençon) je ne vous l'imputerai pas ». Ils parlerent quelque tems, & la Princesse crut s'appercevoir qu'elle étoit seule aimée de Monsieur de Bourbon ; ce Prince se flata de n'être point haï. Un enjouement agréable succéda à cette douce pensée : ces deux personnes oublierent pour un moment la dureté de leur destin, qui les avoit séparés pour jamais l'un de l'autre. Elles songerent seulement qu'el-

les s'aimoient, & qu'elles méritoient d'être aimées.

Dès le ſoir même on joua chez Madame d'Angoulême : Monſieur de Bourbon étoit auprès d'elle, & ils étoient aſſez loin du reſte de la compagnie pour pouvoir parler ſans être entendus. Madame d'Alençon regardoit jouer Monſieur de Valois ; mais ayant vu commencer la converſation entre Monſieur de Bourbon & Madame d'Angoulême, elle les regardoit de tems en tems, ſe doutant bien de ce qui en faiſoit le ſujet. « Je me ſçais bon gré (dit Madame d'An-
» goulême à ce Prince) de vous avoir procuré les
» occaſions de vous faire connoître ; ſans cela la
» France eût ignoré qu'elle avoit en vous un Héros
» & un Libérateur. « Je n'ai rien fait, Madame
» (répondit Monſieur de Bourbon) que tout le mon-
» de n'eût fait en ma place. Je dois ces événemens
» au bonheur ; mais c'eſt à vous que je ſuis redeva-
» ble de la confiance que le Roi m'a témoignée, &
» de l'honneur qu'il m'a procuré. Tout mon cha-
» grin, Madame, c'eſt de n'avoir qu'une foible &
» imparfaite reconnoiſſance. « Et pourquoi (reprit
» Madame d'Angoulême) eſt-elle foible cette recon-
» noiſſance que vous pouvez avoir & vive & empreſ-
» ſée ? « Je l'appelle foible, Madame (répondit le
» Prince) parce qu'elle ne peut égaler vos bienfaits;
» mais du côté de mon cœur elle a une étendue pro-
» portionnée aux graces que vous m'avez faites. « Si
» cela étoit, Monſieur (reprit Madame d'Angoulê-

» me) nous ferions quittes, & je ne fçais fi je ne » vous en devrois point de refte; mais expliquez-» moi, je vous prie, les bornes de votre reconnoif-» fance. « Elle n'en a point, Madame (reprit-il) » elle a ajouté au refpect, à la foumiffion, & à l'e-» ftime que j'avois pour vous, une amitié, fi j'ofe » me fervir de ce mot avec vous, qui a toute la vi-» vacité, le zele, & l'empreffement que vous pou-» vez defirer. « Quoi! (interrompit la Princeffe à » demi irritée) votre cœur ne connoit-il pour moi » qu'une amitié languiffante & inanimée? n'a-t-il » rien fenti auprès de moi, que des fentimens qu'il » auroit pris pour un Prince fon bienfaicteur? « Ah, » Madame! (répondit Monfieur de Bourbon) il n'y » a point de Prince que j'honore & que j'aime au-» tant que vous. Mon amitié. . . . . « Défaites-vous » (lui dit-elle, toute tranfportée, & achevant de » perdre toute modération) d'un mot qui m'offen-» fe. J'ai voulu de vous des fentimens plus vifs: j'en » ai peut-être reffenti moi-même, & votre feule in-» gratitude a pu vous aveugler jufques-là que vous » ayez feint de n'en rien connoître? « Non, Mada-» me (lui dit le Prince) je ne me fuis jamais flaté » d'une penfée fi téméraire; mais quand j'en aurois » été convaincu, fuis-je le maître de mon cœur? Si » la raifon infpiroit l'amour, je vous aurois adorée, » puifqu'il n'y a perfonne que j'aye plus de raifon » d'aimer que vous; mais cette malheureufe liberté

» qui naît avec nous, ne nous quitte pas à notre
» gré : elle eſt aveugle & ſourde ; elle ſe roidit con-
» tre la raiſon ; elle eſt invincible, lorſque ce n'eſt
» pas elle-même qui travaille à ſe vaincre. Je ſuis né
» avec une eſpece de férocité ennemie de l'amour ; &
» ſoit que je le mépriſe, ou que je ne le connoiſſe
» pas, j'y ſuis inſenſible ; mais tout ce que le bon
» ſens, la beauté, le mérite, l'élévation, peuvent
» donner de ſentimens outre l'amour, je le reſſens
» pour vous, Madame, & je ferai conſiſter ma gloi-
» re à ſignaler ma reconnoiſſance. « Et que pouvez-
» vous faire (interrompit Madame d'Angoulême) ſi
» je ne veux que de l'amour ? mais (reprit-elle avec
» douceur) je vaincrai cette fierté naturelle. Vous
» aimerez ſans doute. . . . . « Je vous en flaterois
» envain (reprit durement le Prince) je dois mon
» cœur à Madame de Bourbon : ma vertu m'a fait
» faire de grands efforts pour le lui donner ; cepen-
» dant je ſens bien qu'elle ne l'a pas. Jugez, Mada-
» me, ſi je puis vous le promettre. «Ah ! c'eſt pouſſer
» trop loin la fierté & l'inſolence (dit la Princeſſe)
» & je les mériterai ſi je les laiſſe ſans vengeance.

Après ces mots elle ſe leva, rouge de honte & de colere, & paſſa dans un cabinet où Dona Léonora la ſuivit. Madame d'Alençon n'avoit pas perdu un ſeul de ſes mouvemens. Quel triomphe pour elle ! Elle pouvoit à peine ſe contenir. Monſieur de Bourbon s'approcha d'elle : il remarqua ſa joie ; ſon cœur en

treſſaillit. « Que je ſerai heureux (lui dit-il tout bas) » ſi ſa colere retombe ſur moi ſeul » ! Madame d'Alençon feignit de ne le pas entendre ; mais en ſe levant, lorſque le jeu fut fini : « Elle ne retombera ni » ſur l'un ni ſur l'autre , » lui répondit-elle. Ces deux Amans paſſerent une heureuſe nuit, Monſieur de Bourbon convaincu qu'il étoit aimé, Madame d'Alençon délivrée des tourmens de la jalouſie.

Madame d'Angoulême ne parut point le reſte du ſoir. Des mouvemens de fureur & de haine l'agiterent avec une violence horrible : elle méditoit une furieuſe vengeance ; elle ſe repentit de ſes faveurs : l'amour ſuccédoit à toutes ſes réſolutions ; il les anéantiſſoit. Elle ſe flatoit de toucher un jour Monſieur de Bourbon. « L'amitié (diſoit-elle) eſt l'avant-coureur de » l'amour ; contentons-nous de la ſienne, aimons-» le. Pourra-t-il réſiſter à ma tendreſſe ? Malheureu-» ſe (reprenoit-elle) aimerois-je un ingrat, qui m'a » traitée ſi indignement ? Ne me ſouvient-il plus de » ma dignité, de ma vertu, ni de ma naiſſance » ? Souvent la paſſion qu'elle avoit cru voir à Monſieur de Bourbon pour ſa fille, faiſoit croître ſa colere. « Peut-» être ces deux Amans me trompent-ils (diſoit-elle) » Ah, ſi j'en pouvois être inſtruite » ! Elle envoya chercher Monſieur de Bonnivet pour s'en informer. Ce Seigneur avoit été occupé depuis quelques mois de ſon mariage. Il avoit épouſé Mademoiſelle de Crevecœur, l'une des plus riches héritieres de Picardie ;

mais ce qu'il devoit à son épouse, ne put dégager son cœur d'une passion violente. Il aima Madame d'Alençon encore après son mariage. « Je ne sçais » que vous répondre ? (dit-il à Madame d'Angoulê» me) Madame d'Alençon me fuit & me méprise ; » mais Monsieur de Bourbon ne la voit point. Je les » examinerai de plus près : ils ne peuvent long» tems tromper un Amant jaloux & malheureux.

Cependant le Roi tomba malade. On disoit que son amour pour la Reine lui en avoit fait donner des preuves, qui s'accommodoient mal avec sa foiblesse & son âge. Son mal s'irrita par les remédes : au huitiéme jour on desespéra de sa vie. Il envoya chercher Monsieur & Madame de Valois. Il leur recommanda la Reine, & les pria de ménager les peuples sur lesquels ils alloient regner ; il les embrassa l'un & l'autre, & les fit retirer. Le lendemain il mourut dans la réputation du meilleur & du plus grand de tous les Rois.

Monsieur de Bonnivet alla saluer le premier Monsieur de Valois comme Roi, & toute la Cour suivit son exemple. Le nouveau Roi fut sacré peu de jours après à Reims avec la Reine, sous le nom de François I. Les peuples accompagnerent son élévation d'acclamations & de souhaits heureux. Il ne s'occupa d'abord qu'à élever ses amis. Il érigea le Comté d'Angoulême en Duché en faveur de Madame d'Angoulême ; & déclara qu'il souhaitoit qu'on l'appellât seu-

ment Madame comme les Filles de France ; il donna à Monsieur de Boisi la Charge de Grand-Maître de France, celle d'Amiral à Monsieur de Bonnivet, celle de Chancelier à Monsieur du Prat. Il ne pouvoit aggrandir Monsieur de Bourbon, élevé par lui-même à tant de dignités ; mais il créa son frere Duc de Châtelleraut ; & Monsieur de Vendôme son cousin eut aussi sa Terre de Vendôme érigée en Duché & Pairie.

La faveur de Monsieur de Bonnivet surprit toute la France. On n'avoit jamais vu la Charge d'Amiral de France, la seconde Charge du Royaume, conférée à un jeune homme de vingt-deux ans ; mais son bonheur n'en resta pas-là. Le Roi l'honora de sa plus étroite confiance : il suivoit aveuglément ses conseils. Le nouvel Amiral alla prendre possession de sa Charge à l'Amirauté. Le Roi & toute la Cour y assisterent : Poyet, célebre Avocat, fit le panégyrique de l'Amiral ; il l'éleva au-dessus de tous les Héros de l'Antiquité. Monsieur de Bourbon vit avec douleur le crédit de son Rival & de son ennemi. Madame d'Alençon n'en fut gueres moins affligée. Le reste de la Cour plia sous sa nouvelle puissance, & Madame elle-même, qui véritablement recevoit de lui plusieurs marques de respect & de confiance. La Cour étoit chez la Reine un soir que le Roi étoit enfermé avec l'Amiral. La conversation tomba sur ce dernier. « Il » ne peut plus rien attendre de la libéralité du Roi » (dit Madame de Vendôme) il lui a donné tout

» d'un coup la plus belle Charge qu'il y ait dans l'é-
» pée. « Vous oubliez (répondit Madame d'Alençon)
» que celle de Connétable est au-dessus. « Il est vrai
» (dit Madame) mais elle ne subsiste plus, & c'est
» avec bien de la justice : les Rois, pour ainsi dire,
» se donnent des Compagnons en faisant un Conné-
» table. Louis XI. en pensa ressentir une funeste ex-
» périence. Il avoit donné l'épée au Comte de Saint-
» Pol. Ce Comte devint si puissant, qu'il fit la guer-
» re à son Maître. Il se défendit contre le Roi d'An-
» gleterre, & contre le Duc de Bourgogne ; & ce ne
» fut que par le concours de ces trois Puissances qu'il
» fut livré au Roi, qui lui fit trancher la tête. Cet
» exemple a fait peur aux Rois ses successeurs, &
» depuis nous n'avons point vu de Connétable. « Je
» ne pense pas que le Roi rétablisse cette Charge
» (dit Monsieur de Chatelleraut, en se mêlant en
» la conversation) ou il faudroit pour cela qu'il se
» trouvât une personne d'un mérite assez grand, &
» d'une fidélité si inviolable, que le Roi en fût plei-
» nement convaincu. « Quand même cela se trou-
» veroit (reprit Madame) il ne s'y exposeroit pas.

La Reine aimoit assez le jeu : elle proposa d'en faire un. Madame l'accepta, & s'associa avec Monsieur de Bourbon. Chacun chercha aussi un associé, afin que tout le monde fût intéressé au jeu qui étoit fort gros. Madame d'Alençon s'associa avec Monsieur le Grand-Maître ; mais je ne sçais sous quel prétexte elle s'é-

loigna de la table, & s'assit seule dans un fauteuil. Le Roi peu de tems après sortit avec l'Amiral. Ce Prince étoit devenu amoureux de Madame de Châteaubriant en voyant son portrait. C'étoit une Comtesse Bretonne, belle en perfection, mais possédée par le plus jaloux de tous les hommes. On l'avoit prié de faire venir sa femme à la Cour : il l'avoit refusé opiniâtrement. L'Amiral avoit trouvé un secret de la faire venir ; il quitta le Roi pour l'aller mettre en usage. Le Roi joignit toute l'assemblée, & se plaignit en riant qu'on eût fait la partie sans lui ; & voyant Madame d'Alençon seule, il alla la joindre. « Nous » sommes donc les deux seuls qui ne jouons point » (lui dit-il en badinant) « Si vous vouliez (lui » répondit-elle à demi bas) nous jouerions ensem» ble ; mais j'ai peur que je ne voulusse jouer trop » gros jeu. « Il semble que vous parliez sérieusement » (lui dit le Roi sur le même ton) je vous promets » de jouer ce que vous voudrez. « Voudriez-vous » bien (lui dit-elle à l'oreille) jouer la Charge de » Connétable » ? Le Roi resta surpris, & ne dit mot quelque tems. Tout d'un coup il reprit la parole en riant, & lui dit : « Mais que jouerez-vous contre ? « Un redoublement d'amitié (répondit la Princesse) » qui me fera regarder dans mon Roi le meilleur de » tous les freres. « Si je gagnois (reprit le Roi) » vous n'y trouveriez pas votre compte : c'est pour» quoi il vaut mieux que nous perdions tous deux,

» Donnez-moi un baiser pour gage de cette augmen-
» tation d'amitié, & je vous donne la Charge de
» Connétable ». En même tems il embrassa sa sœur.
« Je sçais pour qui c'est (poursuivit-il) envoyez-le
» moi demain matin ; mais gardez le secret l'un &
» l'autre, & soyez sages (ajouta-t-il en riant) « Ah,
» Monsieur ! (répondit Madame d'Alençon) n'al-
» lez rien imaginer contre ce que vous me devez : je
» vous jure que c'est la premiere faveur qu'il ait re-
» çue de moi. « Il aura un assez beau destin (reprit
» le Roi) si vous lui en accordez encore une ou deux
» de cette nature.

Le Roi & Madame d'Alençon rejoignirent la compagnie. Cette Princesse la quitta peu de tems après, pour ne pas laisser voir la joie qui l'occupoit. Madame de Vendôme ne jouoit pas : elle s'en alla avec elle, & lui fit part de son secret : elle en partagea la joie. Elles allerent chez Madame de Vendôme, où Madame d'Alençon écrivit ce billet à Monsieur de Bourbon.

Vous ne manquerez pas, Monsieur, de vous trouver demain au lever du Roi : j'en ai donné ma parole. J'ai honte quelquefois de songer que vous devez toute votre grandeur à une main ennemie.

Le lendemain le Roi manda dans sa chambre tout son Conseil, composé des Princes du Sang & des grands Officiers de la Couronne. A peine étoit-il assemblé,

ſemblé, que Monſieur de Bourbon arriva, & ſe plaça à ſon rang. Peu de tems après le Roi entra dans ſon cabinet, & en ſortit, tenant en ſa main une épée enrichie de pierreries. « Quelques-uns des Rois mes » Prédéceſſeurs (dit ce Prince avec une majeſté di- » gne de ſon rang) n'ont pas rempli la dignité » de Connétable. Je n'oſe l'imputer à une politique » baſſe & foible; je m'imagine plus facilement qu'ils » n'ont pas rencontré un mérite aſſez élevé, ou une » expérience aſſez conſommée. Je crois avoir trouvé » l'un & l'autre dans la perſonne de Monſieur de » Bourbon : c'eſt à lui que j'ai confié l'épée de Con- » nétable.

Le Roi finit ſon diſcours, & laiſſa tout ſon Conſeil également ſurpris & confus; car il ne l'avoit pas convoqué pour écouter ſes avis, mais pour lui déclarer ſes volontés : l'Amiral ſur-tout frémiſſoit de rage. Le Roi préſenta ſon épée à Monſieur de Bourbon : il n'étoit guere moins étonné que les autres. Il la reçut à genoux, & témoigna ſa reconnoiſſance au Roi en des termes également forts & nobles. Un Heraut publia à haute voix, que Charles de Bourbon étoit Connétable : tout le monde le félicita. L'Amiral lui-même ſe vit forcé de lui faire une honnêteté : Madame apprit le choix du Roi de la bouche de l'Amiral, & en ſentit un violent dépit. Ils coururent tous les deux trouver le Roi. Madame oſa lui en faire des reproches, & l'Amiral des plaintes; mais il leur répon-

dit d'une maniere qui leur imposa silence. « Je prendrai vos conseils, Madame (dit-il à sa Mere) lorsqu'il s'agira de régler ma Maison, ou de pourvoir ma famille ; mais pour gouverner mon Etat, je n'ai besoin de personne ». Il les quitta assez durement. Madame reconnut alors qu'il ne s'agissoit plus d'user d'autorité avec lui; qu'il n'étoit plus ce Duc de Valois, soumis à sa conduite ; & qu'il ne falloit employer auprès de lui que l'adresse & la douceur : cependant elle se ligua avec l'Amiral, pour nuire au Connétable : car elle croyoit que la haine avoit succédé à l'Amour ; & elle se trompoit d'autant plus, que cette haine étoit la marque infaillible de sa tendresse.

Le Connétable alla le jour même chez Madame de Vendôme, & y trouva Madame d'Alençon. Il se jetta à ses piés touché de tendresse & de reconnoissance : « N'étois-je pas assez attaché à vous, Madame, (lui dit-il) par les liens les plus forts ? vous voulez que je devienne ingrat par un bienfait au-dessus de la reconnoissance. Hé bien, Madame, je le reçois ; je me plaindrois si j'étois redevable en ce point à tout autre qu'à vous ; mais il est juste que celui qui ne vit que pour vous, ne tienne rien que de vous : car ne croyez point que je tienne de Madame les honneurs qu'elle m'a procurés : c'est encore à vous que je les impute. C'est mon amour soumis & tendre, qui m'a fait suivre vos ordres, en les ac-

» ceptant.. « Généreux Prince (répondit Madame
» d'Alençon) je vous dois quelque chose de plus pré-
» cieux que les honneurs & les dignités : cette der-
» niere étoit peut-être la seule digne de vous. Je ne
» craindrai plus les bienfaits de Madame : je vous
» l'avouerai , j'ai eu la foiblesse d'appréhender qu'ils
» ne vous gagnassent. Nous combattrons désormais
» à armes égales. Voyez Madame , je vous l'ordon-
» ne , regagnez ses bonnes graces , il ne vous sera
» pas difficile , & je vous en tiendrai compte ».
Monsieur de Bourbon fut transporté des bontés de cette Princesse , & il prit sa main pour la baiser , mais elle la retira avec vitesse. « Si mes bontés (lui dit-
» elle) vous font oublier que je suis femme du Duc
» d'Alençon , sçachez , Monsieur , que je sçaurai
» vous en priver pour jamais ». Le Connétable fut obligé de lui en demander pardon : elle promit de le voir le plus souvent qu'elle pourroit.

Madame d'Angoulême fut surprise des soins du Connétable. Comme il est naturel de se flater , elle crut que ce Prince lui rendroit un jour justice. Elle lui parla donc malgré tout son dépit ; mais elle lui trouva encore ces termes réservés , qui ne sortoient jamais du respect & de la reconnoissance : cependant son penchant l'emporta. Elle ne put s'empêcher d'aimer ce Prince , & de lui laisser voir qu'elle avoit oublié l'espece d'affront qu'il lui avoit fait.

Le Roi tint exactement parole au Milord Brandon.

Lorſque les trois premiers mois du deuil de la Reine douairiere furent paſſés, il conſentit qu'il l'épouſât, & riſqua par cette conduite à ſe brouiller avec le Roi d'Angleterre; mais le Milord fut plus heureux qu'il ne l'eſpéroit. Le Roi d'Angleterre approuva ce mariage après qu'il fut fait; il rappella en Angleterre ſa ſœur & ſon mari, qu'il avoit créé Duc de Suffolc. La Princeſſe ſon épouſe ne perdit point le titre qu'elle avoit porté: on l'appella la Ducheſſe Reine.

Preſque auſſi-tôt le Roi ſe mit à la tête de ſon Armée, & marcha avec le Connétable à la conquête de Milan. Qui eût pu réſiſter à un Prince paſſionné pour la gloire, ſuivi des plus braves ſoldats de l'Europe, & accompagné d'un Général expérimenté? Les François paſſerent par les Alpes dans une ſaiſon & par des chemins impraticables. Le Connétable par une intrigue heureuſement conduite conquit Genes. Les Suiſſes éprouverent la valeur du Roi à Marignan: le Connétable y commandoit l'Avant-garde: ce qui eſt la principale & la plus honorable fonction de ſa Charge. Qu'il parut grand dans cette bataille! Les François croyoient marcher à la victoire, en ſuivant ſes ordres. Les Suiſſes furent battus ſans reſſource. Le Milanez fut le prix de cet heureux ſuccès. Le Roi ne crut pas pouvoir le confier en de meilleures mains qu'en celles du Connétable: il l'en établit Vice-Roi, & revint à Paris goûter les fruits de ſa conquête entre les bras de la belle Comteſſe de Châteaubriant.

Cette nouvelle élévation chagrina le Connétable : elle l'éloignoit de Madame d'Alençon. Au milieu de tant de lauriers, il soupiroit pour elle. Son bonheur étoit de la voir : il en étoit privé. Cette Princesse n'étoit guere plus tranquille que lui. L'Amiral avoit fait des efforts incroyables pour se vaincre sur la passion qu'elle lui avoit inspirée. L'inégalité de leur naissance, sa vertu, ses mépris, au lieu de l'abatre, l'avoient irrité. Depuis l'absence du Connétable, il ne la quittoit presque jamais : il avoit même fait en quelque maniere le Roi son confident. Ce Prince avoit témoigné à sa sœur, qu'elle ne lui feroit pas plaisir de le brusquer à tous propos, comme elle faisoit auparavant.

Monsieur le Grand-Maître pour qui le Roi conservoit de grands égards, étoit mort depuis peu : l'Amiral étoit resté le seul favori. Sa puissance ne connoissoit point de bornes, d'autant plus qu'il s'étoit joint étroitement avec Madame & Madame de Châteaubriant. Il étoit un jour à la chasse, éloigné de son équipage, suivi seulement de deux Gentilshommes, lorsqu'il apperçut un courier. Il le reconnut aussi-tôt pour être au Connétable : c'étoit heureusement un des espions qu'il avoit mis auprès de ce Prince. Il sçut de lui qu'il étoit chargé de trois paquets. L'Amiral ouvrit sa valise : il en trouva un pour le Roi ; le second pour Madame la Connétable ; le troisiéme s'adressoit à Madame de Vendôme. Il crut que ce troi-

fiéme pouvoit l'éclaircir de ce qu'il souhaitoit avec tant de passion de sçavoir. Il retourna à Paris à toutes brides. Lorsqu'il fut arrivé chez lui avec le courier, il décacheta ce troisiéme paquet : il trouva dedans deux Lettres ; une sans adresse, & une pour Madame de Vendôme. Il commença par cette derniere.

Oui, Madame, les momens que j'ai passés avec vous, m'ont plu davantage que la dignité où l'on m'a élevé : je les regréte tous les jours, & ma douleur est de ne sçavoir quand je pourrai les retrouver. Je ne sçais si l'on me rend cette justice : on le doit. Vous aurez la bonté de rendre à cette aimable personne la Lettre que j'ai jointe à la vôtre. Ah ! Madame, si vous pouviez l'engager à me faire réponse, que je vous aurois d'obligations : cela seroit capable de charmer la dureté de mon exil. C'est, Madame, &c.......

L'Amiral extrêmement ému, ouvrit l'autre Lettre avec une promptitude extraordinaire ; il y trouva ces mots :

Ne craignez-vous point, Madame, d'outrer la vertu ? voilà la troisiéme Lettre que je vous écris, & vous persévérez dans un cruel silence. Ne désespérez pas, Madame, un malheureux, qui ne peut plus vivre, sans avoir quelque liaison avec vous ; lorsque j'étois à la Cour, il falloit que je vécusse dans une contrainte éternelle ; mes yeux, mes paroles étoient composées, j'affectois jusqu'à mes démarches ; mais enfin je vous voyois : c'en étoit

ssez, Madame, ce plaisir seul me faisoit oublier mes malheurs. Je ne songeois en vous voyant, à rien autre chose sinon que je vous aimois : quelquefois vous témoigniez être sensible à ma douleur; mais à présent je me trouve dans un autre Royaume, sans amis, sans consolation. Hé quoi, trouvez-vous qu'il soit plus criminel d'écrire que de parler ? je ne vous demande pas des paroles flateuses & tendres, ne m'écrivez que ce que vous me diriez. Que je voye que vous songez à moi; mais hélas! il n'en est peut-être rien. M'auriez-vous oublié? Je n'estimerai plus ni la vie ni les grandeurs, si je suis tombé dans cette effroyable disgrace.

L'Amiral ne se trouva guere plus sçavant par la lecture de ces deux Lettres : ce n'est pas qu'il ne soupçonnât la vérité, mais il n'en étoit pas convaincu : cependant comme tout convenoit assez à Madame d'Alençon, il alla trouver Madame, & lui communiqua ces deux Lettres. Cette Princesse fut de son sentiment; mais pour s'en assurer davantage, ils recacheterent ces Lettres avec beaucoup d'adresse, & les rendirent au courier, qui avoit charge d'en rapporter la réponse au Connétable. Ils le chargerent de la leur montrer auparavant. En effet, deux jours après il leur remit une Lettre de Madame de Vendôme, qui en contenoit une autre. Quel fut l'étonnement de Madame & de l'Amiral, lorsque l'écriture de Madame d'Alençon frapa leurs yeux! ce fut un coup de foudre pour tous les deux; enfin l'Amiral y trouva ce peu de mots :

Je ne sçais, Monsieur, pourquoi vous me pressez tant de vous écrire. Votre vertu est bien relâchée, si vous trouvez la mienne rigide. Vous m'avez, ce me semble, assez fait faire de choses contre la sévérité que je m'étois imposée : sçachez que je me les reproche tous les jours. Ne vous attendez point de recevoir de moi régulièrement des Lettres ; cela est inutile, & je ne sçaurois m'y résoudre. Ne croyez pas que je vous oublie jamais ; je serois peut-être plus heureuse, si je le pouvois faire : je vous en dis trop ; que seroit-ce, si j'allois vous mander que je crains moi-même que vous ne m'oubliez ?

Ils recacheterent ces Lettres avec la même adresse que les autres, & renvoyerent le Courier, à qui ils donnerent une grosse somme d'argent pour récompenser sa trahison, & pour l'exciter à de nouvelles. Ils resterent tous les deux dans l'état du monde le plus terrible. La jalousie, la colere, le dépit, la fierté, les tourmenterent de la plus horrible maniere du monde. Toutes ces passions aboutirent à une résolution de se venger du Connétable, qu'ils jurerent l'un & l'autre avec des sermens proportionnés à leur fureur.

Madame d'Alençon en essuya les premiers transports. Madame la traita avec la derniere dureté : elle inspira à Monsieur d'Alençon des sentimens injustes. Il renouvella ses premieres brutalités ; mais la Princesse s'en étant plainte au Roi en des termes extrêmement forts, il en fit une aigre réprimande à Monsieur d'Alençon, esprit timide & irrésolu, qui lui obéit aveuglément,

glément. Ainsi Madame & l'Amiral tournerent toute leur vengeance contre le Connétable. Ils projetterent sa disgrace avec Madame de Châteaubriant, en lui promettant la Viceroyauté de Milan pour le Vicomte de Lautrec son frere: le Chancelier agit aussi de concert avec eux. Tous ensemble détournerent les fonds & les munitions destinés pour le Milanez. Le Duché avoit été menacé par l'Empereur Maximilien: il avoit mis soixante mille hommes sur pié pour le conquérir. Le Connétable crioit au secours: on le traitoit auprès du Roi de Prince timide. « L'Empereur (disoit » l'Amiral) est bien éloigné de penser à des » conquêtes, lui qui n'a jamais sçu conserver ses » Etats ».

Cependant l'Empereur descendit comme un foudre dans le Milanez. Les ennemis du Connétable l'apprirent avec joie, croyant qu'il alloit succomber. Il les trompa glorieusement: ce grand Prince mit en usage toute sa valeur & toute son adresse; il maintint les soldats dans le devoir sans argent; il résolut de périr sous les ruines de Milan. Sa résolution étonna l'Empereur, qui ne vouloit que des conquêtes aisées. Le Connétable lui débaucha une partie de ses troupes: il remplit son esprit de soupçon & de défiance; enfin il le réduisit à prendre honteusement la fuite. Son armée se débanda presque aussi-tôt. Le Connétable demeura vainqueur, sans avoir perdu un seul de ses soldats.

Ces nouvelles jeterent toute l'Europe dans un

étonnement prodigieux. Le Connétable en devint l'admiration. La Cour de France fut celle qui lui en donna le moins. Madame, l'Amiral, Madame de Châteaubriant, employerent tout leur esprit à diminuer sa gloire. Le Roi qui ne pénétroit pas leur malice, entroit dans leurs sentimens.

Le Connétable ne fut point si aveuglé de son bonheur, qu'il ne reconnût la grandeur du péril qu'il avoit évité : il ne se flata point d'un pareil succès. Le refus qu'on avoit fait de le secourir, lui fit connoître qu'on avoit formé le dessein de le laisser périr : ainsi en donnant avis au Roi du bonheur de ses armes, il lui demanda pour récompense qu'il lui envoyât un successeur. Madame de Châteaubriant embrassa avidement cette occasion : elle demanda le Gouvernement de Milan pour Monsieur de Lautrec. Le Roi sans faire de réflexion sur l'injustice qu'il alloit faire, le lui accorda ; & envoya ordre au Connétable de revenir à la Cour.

Il eut plus de joie de se rendre dans un lieu où il espéroit de voir Madame d'Alençon, que de chagrin d'être privé du premier Gouvernement de l'Europe. Il ne vit plus cette Princesse chez Madame de Vendôme. Madame d'Alençon avoit sçu de Dona Léonora, que Madame étoit informée de l'intelligence que le Connétable entretenoit avec elle par le moyen de cette Princesse. Ils ne pouvoient pénétrer comment elle l'avoit apprise ; mais pour prévenir les suites de

ce soupçon, ils convinrent qu'ils se verroient chez Madame de la Roche-sur-Yon. Madame de Vendôme répondit de sa fidélité & de son affection : elle étoit sa cousine germaine & sa meilleure amie.

Cependant le Roi s'ndisposoit de jour en jour contre le Connétable. Sa mere, son favori, sa maitresse : tout ce qu'il voyoit auprès de lui décrioit la conduite de ce Prince. Ils faisoient remarquer au Roi la fierté du Connétable ; son train presque aussi superbe que celui de Sa Majesté ; son crédit auprès des gens de guerre ; ses richesses immenses ; la vaste étendue de ses terres ; & qu'il partageroit le Royaume, lorsqu'il voudroit se soulever contre lui. Dans ce moment le Roi se repentoit d'avoir élevé si haut le Connétable.

Quelque temps après se fit cette célébre entrevue des Rois de France & d'Angleterre entre Ardres & Guines. Tous deux étoient jeunes, galans, magnifiques, accompagnés d'une Cour somptueuse : ils goûterent tous les plaisirs que le luxe a introduits, & que la volupté la plus fine peut inventer. Leur entrevue se fit dans un camp spacieux, orné de plusieurs tentes de drap d'or, rempli de tout ce que l'œil peut imaginer de riche & de précieux. Les plus belles Dames de la Cour relevoient ce superbe spectacle ; les Tournois, les festins, l'amour, la comédie, le jeu, se succédoient les uns aux autres : c'étoit-là l'empire des plaisirs & de la mollesse.

Madame d'Alençon étoit peut-être le plus bel or

nement de cette magnifique assemblée. Le Roi d'Angleterre fut ébloui de sa beauté, & l'on reconnut bientôt que son cœur avoit été touché par cette belle Duchesse. L'Amiral toujours méprisé n'en étoit pas moins amoureux. Il se lassa enfin d'une constance si inutile ; & comme il n'avoit pas moins de hardiesse que d'amour, il résolut à quelque prix que ce fût, de satisfaire enfin sa passion & sa vengeance : ni la vertu, ni le devoir, ne furent capables de le retenir. Il forma ce projet avant l'entrevue des deux Rois, & l'exécuta d'une maniere à laisser entrevoir, s'il avoit plus d'esprit que d'impudence. Le Camp Royal, comme je l'ai déja dit, étoit entre Ardres & Guines : la premiere de ces deux Villes étoit au Roi, la seconde étoit au Roi d'Angleterre. On passoit le jour dans le Camp, mais le soir la Cour de France se retiroit à Ardres, celle d'Angleterre à Guines. Le Roi avoit chargé l'Amiral de pourvoir aux logemens de la Cour. Il l'avoit fait d'une maniere qui ne pouvoit être mieux entendue, & il y avoit trouvé une occasion favorable à son dessein. L'appartement de Monsieur d'Alençon avoit deux étages : ce Prince devoit avoir le second, Madame d'Alençon devoit occuper le premier, où il y avoit deux chambres seulement ; la premiere pour les filles d'honneur de la Duchesse, la seconde pour elle-même : or dans la chambre de cette Princesse l'Amiral avoit fait pratiquer à côté du lit une trape qui se voyoit d'autant moins, que la chambre étoit boisée

& parquetée. Cette trape donnoit dans l'appartement de l'Amiral : il avoit eu soin qu'elle s'ouvrît sans faire aucun bruit.

Il résolut d'entrer la nuit dans la chambre de Madame d'Alençon par cette trape, & d'employer la violence même pour satisfaire un amour parvenu jusqu'à la fureur. Toute la précaution qu'il prit au milieu de son emportement, fut d'engager Brion & Rochepot, deux de ses amis, d'enivrer ce jour-là Monsieur d'Alençon jusqu'à lui ôter la raison. Il fut exactement obéi. On emporta le Duc ivre mort dans son lit. Madame d'Alençon joua chez la Reine jusqu'à minuit. A cette heure-là elle se retira ; & s'étant couchée, ses filles sortirent de sa chambre. Elle s'endormit profondément. L'Amiral sortit de chez la Reine en même temps que Madame d'Alençon ; & s'étant enfermé dans sa chambre, il écouta près la trape, jusqu'à ce qu'il entendît les filles de la Princesse la quitter. Alors il se deshabilla, prit une chemise parfumée, & une robe de chambre : en cet équipage d'homme à bonne fortune, il ouvrit la trape, & entra dans la chambre de Madame d'Alençon.

Malgré son intrépidité & la violence de sa passion, il se trouva saisi de frayeur, sur le point d'achever son entreprise ; mais rejetant bientôt ces timides pensées, il quitta sa robe de chambre, & se coucha auprès de la Princesse. Elle s'éveilla au bruit qu'il fit ; mais il acheva bientôt de l'éveiller par mille baisers

pleins de flamme. Madame d'Alençon les recevoit prévenu que c'étoit Monsieur d'Alençon. Elle dit seulement : « Quoi, c'est vous, Monsieur » ? L'Amiral répondit à demi-bas, « Oui, Madame ». Mais quelque déguisement qu'il eût affecté, cette voix parut étrangere à la Princesse. « Comment (lui dit-elle) » êtes-vous venu sans lumiere ? » (il avoit accoutumé d'en apporter.) L'Amiral ne répondit rien à cette nouvelle demande ; mais il tâchoit d'avancer ses affaires. Ce silence redoubla le soupçon de Madame d'Alençon. Elle repoussa l'Amiral, qui de son côté l'embrassoit assez fortement. « Parlez, (lui dit-elle, » en se levant à demi) pourquoi vous taisez-vous ? » Les plus tendres caresses étoient toute la réponse de l'Amant. Enfin elle se débarrassa de ses bras, & se voulut lever. « Où voulez-vous fuir, Madame ? (lui » dit l'Amiral) songez combien il y a de temps que » je meurs d'amour pour vous. Le moment est venu » que vous devez.... « Insolent (lui dit la Du» chesse) perds-tu la raison & l'honneur ? As-tu » oublié que je suis la sœur de ton Roi ? « L'amour » (répondit l'Amiral) ne connoît point de dignités, » & il faut que je meure, ou que je vous possede. « Meurs donc (répondit fierement la Princesse) car » tu ne me posséderas jamais. « Ne faites point (lui » dit-il) un éclat inutile : personne ne sçait que je » suis ici ; n'informez pas le public de notre aventu» re. Je vous adore : vous êtes sure de mon respect

» & de ma discrétion. « Oh (reprit la Duchesse) tu » n'auras rien dont tu puisses te vanter ».

Alors véritablement il se commença une espece de combat entre ces deux personnes. L'Amiral avoit remarqué, qu'elle évitoit de faire du bruit malgré toute sa résolution : profitant de cette remarque, il cessa de l'épargner, & la fit recoucher avec assez de violence. La Duchesse cessa à son tour de se contraindre : elle étoit forte & vigoureuse, elle se défendit avec les piés & les mains. Ses ongles enfoncerent dans la chair tendre & délicate de l'Amiral. Elle lui fit cinq ou six égratignures au visage, elle lui donna aussi des coups de poing ; enfin elle le mit tout en sang. Il s'arrêta, honteux de son destin, & las d'un combat inégal : car il n'étoit pas assez brutal pour fraper Madame d'Alençon. « Bonnivet (lui dit-elle) tu » t'y prens mal : on ne gagne les Dames que par le » respect & la soumission. « J'en ai eu trop long-temps » inutilement (lui répondit-il) & en même temps il recommença à la tourmenter. La Princesse se sentit épuisée ; & craignant de succomber, elle appella ses filles à haute voix, & elle redoubla ses cris si fréquemment, qu'elle les éveilla. L'Amiral entendit du bruit, & vit bien qu'il falloit se sauver : il gémit & soupira de rage ; mais enfin il se hâta : il repassa par la trape & la referma.

Madame d'Alençon demeura dans une agitation extrême : elle fit rester une de ses filles dans sa chambre,

& dès le matin elle alla trouver le Roi. Elle se jeta à ses piés, & lui demanda justice : elle lui conta toute l'insolence de son favori ; mais elle ne trouva pas un Prince bien sensible à son injure. Il l'embrassa véritablement avec tendresse : « Que voulez-vous que » je fasse (lui dit-il) à un homme que l'amour rend » extravagant ? c'est un effet de votre beauté : croyez-» moi, il est assez puni. Lui trouverez-vous un sup-» plice plus grand que la confusion & le désespoir » ?

Il est vrai que l'Amiral étoit pénétré des mouvemens d'une rage violente : il ne sortit point de quinze jours, parce qu'il lui fallut ce temps-là pour guérir les égratignures de son visage. Le Roi fut assez malicieux pour l'aller voir. « Qu'avez-vous, l'Ami-» ral (lui dit-il) n'est-ce point quelque fortune » amoureuse ? » L'Amiral reconnut au visage du Roi, qu'il étoit informé de son action : il se tut & rougit de honte. « Ne soyez point fâché de votre » aventure (continua le Roi) il vous en auroit plus » coûté, si elle vous avoit mieux réussi ».

La Cour retourna à Paris, & l'insolence de Bonnivet fut bientôt publiée. On s'étonna que le Roi eût jusque-là de l'indulgence pour son favori. Le Connétable l'apprit avec indignation : il demanda à Madame d'Alençon permission de la venger. « J'y consenti-» rois volontiers (reprit la Princesse) si ma réputa-» tion n'y étoit pas intéressée ; mais ce seroit l'expo-» ser, & vous avez trop de considération pour moi » pour le faire ».

La Connétable accoucha d'une fille à Chantelle. Le Connétable pria le Roi & la Reine de la tenir sur les Fonts. Toute la Cour les suivit à Chantelle. On ne peut exprimer la magnificence & la superbe réception que le Connétable fit à leurs Majestés : il alla les recevoir, suivi de deux mille Gentilshommes ses feudataires, habillés de velours & la chaîne d'or au cou. Toute la Cour fut logée commodément à Chantelle. Tous les plaisirs qu'elle goûte à Paris, s'y trouverent ; & la table du Roi fut servie avec une propreté, une délicatesse, & une magnificence incroyable. Le Connétable fit toute cette dépense, & régala tous les Courtisans de présens. Sa bonne humeur en inspiroit au reste de la Cour ; mais le Roi avoit un secret dépit de se voir égaler par un de ses sujets. Madame & l'Amiral, qui étoit parfaitement rentré en grace, empoisonnerent toutes ses actions. Le Roi se repentit de l'avoir fait si grand, & résolut de l'abaisser. Il commença à devenir plus froid à son égard ; & il lui fit essuyer des mortifications, qui eussent bientôt fait quitter la Cour au Connétable, si Madame d'Alençon ne l'y eût retenu. Madame avoit engagé dans son parti le Duc d'Alençon son gendre : ce fut de lui qu'elle se servit pour chagriner le Connétable de la maniere du monde la plus sensible.

Après la mort de l'Empereur Maximilien, le Roi & l'Archiduc d'Autriche avoient prétendu à l'Empire

re. L'Archiduc ayant été le plus heureux, fut élu par tous les Electeurs & prit le nom de Charles-Quint. Une guerre sanglante fut la suite de cette concurrence. Les deux Princes se mirent à la tête de leurs troupes, & résolurent de décider leur querelle dans une bataille : les Armées se trouverent en présence près de Valenciennes. Madame étoit au Camp avec le Roi ; & ce fut sur un théâtre si célebre, que cette Princesse, qui croyoit haïr le Connétable, résolut de lui faire recevoir le plus sanglant de tous les affronts. C'étoit un ordre aussi ancien que la Monarchie, que les Connétables commandassent l'Avant-garde aux batailles que le Roi donne en personne ; & c'étoit la prérogative de leur Charge la plus glorieuse & la plus essentielle. Madame excita Monsieur d'Alençon à demander au Roi l'honneur de commander l'Avant-garde : il lui représenta qu'il avoit l'avantage d'être son beau-frere, & le premier Prince de son Sang ; qu'il ne pouvoit se résoudre d'obéir au Connétable, qui n'étoit que le second ; que ce n'étoit pas qu'il prétendît égaler son expérience à la sienne, mais qu'il auroit sous lui le Maréchal de Châtillon, de l'habileté duquel Sa Majesté ne doutoit pas.

Le Roi eut quelque peine à faire une injustice si criante au Connétable ; mais il fut tellement persécuté par Madame, qu'il envoya dire au Connétable, qu'il lui avoit destiné le commandement de l'Arriere-garde, & qu'il le prioit de céder celui de l'Avant-

garde à Monſieur d'Alençon. Ce fut l'Amiral qui porta cet ordre au Connétable, & qui eut le plaiſir de lui voir reſſentir la plus cruelle douleur du monde. Il marcha ſur le champ à la tente du Roi, & il demanda à Sa Majeſté avec une noble fierté, quelle marque de lâcheté elle avoit remarquée en lui, qui la portât à le priver de la principale fonction de ſa Charge. Il lui remontra avec une éloquence ſoutenue de toute la vivacité poſſible, que ce n'étoit point dans les Armées que le rang des Princes du Sang étoit marqué ; qu'à la Cour il ſe feroit un honneur de céder le pas à Monſieur d'Alençon ; qu'il ſçavoit bien qu'un jour il pourroit être ſon Roi ; & qu'alors il le ſerviroit avec la même ſoumiſſion & la même fidélité qu'il ſervoit Sa Majeſté ; mais qu'aujourd'hui on étoit dans un Camp, où l'on n'a de rangs que ceux des dignités militaires ; qu'un Prince dans les Volontaires obéit à ſon Commandant, peut-être ſorti d'un ſang obſcur. Il ſupplia le Roi de ſe reſſouvenir, que Monſieur d'Alençon n'avoit jamais fait cette difficulté, & qu'à la conquête de Milan il avoit ſervi ſous ſes ordres ; enfin il finit par une foule d'exemples ſemblables, qu'il racontoit au Roi avec une rapidité, qui augmentoit la confuſion de ce Prince.

Mais la force de ſes raiſons ne fit pas revenir le Roi ; il ſe contenta de lui répondre avec douceur, qu'il examineroit ſon droit en temps & lieu ; mais qu'il commençât par obéir, & qu'il le vouloit ainſi. Le

Connétable fortit défefpéré, & ne put s'empêcher de dire au Roi : « Votre Majefté fçait bien que je » n'ai point brigué l'honneur qu'elle m'a fait ; & » il me feroit moins fenfible qu'elle m'ôtât l'épée de » Connétable, que de me la laiffer avec cette infa» mie ». Il s'en retourna en fon Quartier : là en préfence des principaux Officiers il s'écria : « Quelle » cruauté, qu'un fi grand Roi fe laiffe gouverner par » une femme, qui n'a pas plus de juftice que d'hon» neur » ! Ce difcours fut rapporté à Madame, & dès ce moment elle jura de le perdre : il lui parut qu'elle ne l'aimoit plus. Elle prit pour de la haine, la douleur qu'elle reffentit de fe voir outragée, dans une partie fi fenfible, par le feul Prince pour qui elle avoit négligé les loix féveres de la plus exacte bienféance.

La bataille ne fe donna point : le Maréchal de Châtillon manqua l'occafion de défaire fans reffource l'Empereur. Le Connétable reçut la nouvelle que fa fille unique étoit morte, & que la Connétable étoit dangereufement malade d'une fauffe couche. Il demanda permiffion au Roi de l'aller voir ; & l'ayant obtenue, il prit la pofte pour Chantelle. Il arriva qu'elle venoit d'expirer. Sa douleur fut proportionnée à la tendreffe qu'elle avoit eue pour lui : il ne l'avoit jamais aimée fortement ; mais il en avoit ufé avec elle comme un parfaitement honnête homme : il avoit eu pour elle de la confidération & de l'eftime.

Il demeura deux mois à Chantelle dans l'affliction; il revint ensuite à Paris. Il lui paroissoit qu'il lui étoit plus permis d'aimer Madame d'Alençon. Il n'alla plus chez son mari, mais il la voyoit chez Madame de la Roche-sur-Yon : il lui trouvoit une bonté & une vertu toujours égale. Madame apprit d'abord assez indifféremment la mort de la Connétable : dans la suite elle sentit je ne sçais quel mouvement, qui lui parloit en faveur de ce Prince. « Daigné-je encore » penser à cet ingrat? (disoit-elle en elle-même) il » m'a méprisée, il me hait, il m'a insultée. Si j'y » pense, ce ne doit être que pour m'en venger; mais » (reprenoit-elle) que voulois-je d'un Prince ver» tueux, uni à une très-belle Princesse? Pouvois-je » exiger son amitié? il me l'avoit promise. S'il s'est » emporté contre moi à quelque parole injurieuse, » quelle horrible injustice lui ai-je faite? Il est libre » à présent, il peut m'aimer. Malheureuse (conti» nuoit-elle) je me flate, je m'abuse. Le perfide, » l'ingrat aime ma fille : je n'en suis que trop con» vaincue. Il n'importe, je sens trop bien que je l'a» dore, tout ingrat & tout perfide qu'il est; je ne » puis vivre heureuse sans lui, & il m'aimera lors» que je serai sa femme. Il n'aimera plus Madame » d'Alençon que comme sa fille : je le posséderai, je » le verrai toujours. Je peux l'épouser, & je le » veux; il est ambitieux, qu'importe, quel motif le » fera consentir à ma félicité?

Elle s'affermit dans cette résolution ; & plus elle l'examina, plus elle se persuada que le moment étoit venu qu'elle alloit goûter une heureuse tranquillité. Elle chargea le Chancelier de parler au Connétable, & de le sonder sur ce mariage. Le Chancelier agit avec beaucoup d'adresse & de fidélité, quoiqu'il fût ennemi du Connétable : il alla le trouver. Il le mit insensiblement sur le chagrin qu'il avoit eu de la préférence du Duc d'Alençon ; il en exagéra l'injustice, & lui dit qu'il étoit le maître de se la faire réparer ; que non seulement il seroit rétabli dans toutes les fonctions de sa Charge, mais encore qu'il pouvoit ajouter aux biens immenses qu'il avoit déja, sept à huit cens mille livres de rente.

Le Connétable fut frapé de l'éclat de cette proposition : il ne prévit pas où le Chancelier vouloit venir, il le pressa de parler plus clairement. Alors le Chancelier lui proposa le mariage de Madame. Le cœur du Prince se souleva de courroux à cette proposition. Il répondit sans balancer qu'il ne pensoit point à un second mariage. Le Chancelier insista. Le Prince lui répondit avec dédain, qu'il ne parloit pas sérieusement, & qu'il songeât que Madame auroit pu être sa mere. Le Chancelier rendit réponse à Madame, & ne lui cacha rien du mépris que le Connétable avoit témoigné. Une conduite si outrageante ne fut pas capable de rebuter cette Princesse ; & d'autant plus qu'elle croyoit avoir en main un moyen in-

faillible pour surmonter sa fierté. Charles, premier Duc de Bourbon, avoit eu deux enfans : Pierre Duc de Bourbon, & Marguerite. Pierre n'avoit eu qu'une fille unique, qui étoit la Connétable qui venoit de mourir sans enfans ; & par conséquent ceux de la Princesse Marguerite lui devoient succéder. Elle avoit épousé Philippe Duc de Savoye. Madame étoit restée seule de ce mariage : ainsi elle prétendoit devoir succéder à la Connétable, quant aux Provinces de Bourbonnois, Forêts, Beaujolois, Auvergne & la Marche, que le Connétable possédoit par son mariage avec la Connétable. Madame se flata qu'il consentiroit bien plutôt à l'épouser, quelque répugnance que son cœur y eût, qu'à se voir dépouillé de la plus riche succession de l'Europe. D'ailleurs elle y joignit un motif d'ambition, capable de tenter le plus indifférent.

Le Connétable quelques jours après la visite du Chancelier, alla chez Madame de la Roche-sur-Yon, où il espéroit voir Madame d'Alençon. Il montoit en carrosse, lorsqu'un Page de Madame lui rendit une lettre. L'empressement qu'il avoit de voir Madame d'Alençon, lui fit négliger de la lire. Il la mit dans sa poche, & se hâta d'arriver chez la Princesse de la Roche-sur-Yon, où en effet il trouva Madame d'Alençon : Madame de Vendôme y étoit aussi. On proposa une promenade dans le jardin de Madame de la Roche-sur-Yon, & elle fut acceptée de tout

le monde. Ils se trouverent d'abord tous quatre ensemble, & la conversation étoit générale; mais insensiblement Madame de Vendôme & Madame de la Roche-sur-Yon s'éloignerent. Le Connétable étoit seul avec Madame d'Alençon. Il y avoit long-tems qu'ils s'étoient vus. Ils s'instruisirent sur plusieurs choses. « Mais que me direz-vous (dit Madame d'A-» lençon) sur une nouvelle que j'appris hier de » Monsieur de Trivulce? On dit que vous vous ma-» riez. « Le puis-je faire, Madame (répondit le » Connétable) tant que mon cœur sera engagé sous » vos loix? « Engagé? (reprit la Princesse) je ne » prétens point que vous soyez avec moi dans au-» cun engagement. Est-ce-là la seule raison qui vous » détourne du mariage? « Je pourrois m'en faire » un mérite auprès de vous, Madame (répliqua le » Connétable) mais non; il est certain que je n'é-» pouserois jamais Madame, quand même je n'a-» dorerois pas la Princesse sa fille. « Quoi (reprit » Madame d'Alençon) c'est donc elle à qui l'on » veut vous marier »? Le Connétable lui raconta là-dessus la conversation qu'il avoit eue avec le Chancelier; & il lui parla de la lettre qu'il avoit reçue d'un Page de Madame, en venant chez Madame de la Roche-sur-Yon. Madame d'Alençon le blâma de son peu de curiosité d'un air qui lui fit connoître combien cette indifférence lui plaisoit : ensuite elle lui demanda à voir cette lettre : il la lui donna toute cachetée.

cachetée. Elle l'ouvrit, & y lut ces paroles :

Il faut pour un moment que j'oublie ma naiſſance, mon ſexe & ma dignité, & que je vous parle à découvert. Peut-être que ma ſincerité ne vous retirera pas de l'aveuglement qui vous a frapé ; mais enfin je n'aurai rien à me reprocher ſur la deſtinée d'un Prince qui m'eſt cher. Je vous aime, Monſieur ; quand je ne vous l'avouerois pas, vous en êtes, je penſe, trop convaincu. Les bienfaits & les diſgraces que je vous ai procurées ſucceſſivement, vous l'ont aſſez perſuadé. Les premiers exigeoient de vous une tendreſſe mutuelle ; les autres tendoient à me venger de votre inſenſibilité. L'amour étoit l'origine des uns & des autres. Malheureuſe, je n'ai ſçu ni me faire aimer ni vous haïr. Ne croyez pas que j'ignore vos ſentimens : vous ne m'aimez point : peut-être vous en aimez une autre. J'ai tâché de vous oublier : vous ne ſçauriez vous imaginer quels efforts j'ai faits ſur moi-même pour y réuſſir. Ma cruelle deſtinée a triomphé. Je vous aime tout ingrat, tout prévenu que vous êtes pour une autre. Des ſoupirs inutiles font toute mon occupation. Placée, pour ainſi dire, ſur le Trône avec un fils qui m'adore ; non ſeulement je n'en puis goûter les plaiſirs ; mais encore je ſuis devorée par des ſouhaits que votre dureté rend impoſſibles. J'eſpere encore ; je puis vous fléchir. Quel deſtin ! elle me flate de vous épouſer : quoique je ſçache que vous refuſez ma main ; & que j'entrevoye un ſort affreux ; ſi je force votre in-

clination pour vous unir à moi. Mais quoi, demeurerai-je à trente-sept ans la proie du désespoir & de la douleur? Il faut faire un dernier effort pour vous vaincre; employer les attraits des plus flateuses promesses, & les horreurs des plus terribles menaces. Choisissez donc, Monsieur, de devenir ou le plus puissant ou le plus malheureux Prince de l'Europe. Je ne compte pour rien le présent de mon cœur, parce que je sçais que vous ne l'estimez pas. Mon miroir me flate envain que je suis encore belle, vous me voyez sans doute avec des yeux différens; mais je vous offre un million de rente & la Lieutenance générale de l'Etat. Vous avez des droits sur la Provence, j'en ai sur la Savoye: je ferai valoir les uns & les autres. Si vous joignez ces deux Provinces aux cinq dont vous jouissez, vous m'avouerez que vous ne différerez que de nom des autres Rois de l'Europe. Ces promesses s'accompliront avant notre mariage. Que si votre obstination est assez grande pour rejetter une fortune qui n'est point au-dessous de votre cœur, tremblez au souvenir de la vengeance que je médite. Madame la Connétable étoit ma cousine germaine: elle est morte sans enfans; je suis son héritiere. Ne vous fiez ni à sa donation, ni à vos droits: vous connoîtrez par une triste expérience leur inutilité. Hélas, à quoi en suis-je réduite, de menacer un Prince à qui j'ai sacrifié mon amour! Quelle voie de se faire aimer! Ingrat, rougissez-en pour vous & pour moi, j'attens votre réponse. Ne me jetez pas dans un désespoir qui vous seroit aussi funeste qu'à moi.

Le Connétable entendit la lecture de cette lettre avec beaucoup de tranquillité ; mais on ne peut gueres exprimer tous les mouvemens que ressentit Madame d'Alençon en la lisant. La jalousie, la crainte, l'indignation, & la pitié se firent ressentir tour à tour dans son cœur. En voyant toute la tendresse de Madame, il lui paroissoit que cette Princesse sçavoit trop bien aimer : elle en redoutoit les suites. Tantôt l'idée des grandeurs qu'elle lui offroit, la glaçoit : elle appréhendoit que le Connétable ne s'y laissât vaincre. Quelquefois la foiblesse de sa mere lui faisoit honte. Ensuite elle envisageoit le sort du Connétable, s'il achevoit de l'irriter. Les menaces de Madame l'étonnoient. Elle plaignoit ce Prince infortuné ; mais elle n'auroit pu se résoudre à le voir plus heureux par un hymen qu'elle détestoit : « Hé bien,
» Monsieur (dit-elle au Connétable) résistez-vous à
» des offres si brillantes ? « La Princesse pour qui je
» soupire (répondit-il) mérite de plus grands sacri-
» fices. Madame a du mérite & de la naissance ; mais
» nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre ; son
» âge & le mien, son humeur & la mienne, ne s'ac-
» cordent pas. D'ailleurs je n'ai plus de cœur à lui
» donner. Il est. . . . « Quoi (reprit Madame d'A-
» lençon) vous voyez d'un œil si indifférent les
» grandeurs & les richesses ? « Je les estime autant
» que le doit un honnête homme (répondit le Con-
» nétable) mais ce ne pourroit être qu'avec vous.

» Le destin m'en a éloigné pour jamais : je souhai-
» terois vous en pouvoir sacrifier de plus grandes. Ne
« craignez-vous point (interrompit Madame d'Alen-
» çon) les menaces qu'elle vous a faites ? êtes-vous si
» insensible à la misere ? « Elle fait toute mon horreur
» (dit le Prince) je mourrois, si j'étois réduit au sort
» dont elle me menace, après avoir vécu, si j'ose dire,
» assez magnifiquement depuis mon mariage ; mais
» je crois en être bien loin. Madame est la plus pro-
» che parente de la Connétable, sans être son héri-
» tiere. Notre contrat de mariage porte une dona-
» tion réciproque entre Mademoiselle de Bourbon &
» moi. Je sçais bien qu'elle étoit mineure ; mais la
» présence du Roi, de tous les Princes du Sang, & de
» vingt Evêques, qui ont tous signé ce contrat, la
» relevoit assez de la foiblesse de son âge. D'ailleurs
» sans cette donation, il y a toujours eu dans la
» Maison de Bourbon une espece de Loi Salique, qui
» exclud les filles des grands fiefs. Feu mon pere
» passa avec le pere de la Connetable une substitu-
» tion réciproque en faveur des mâles, même les
» plus éloignés. J'étois en procès avec Mademoi-
» selle de Bourbon, lorsque je l'épousai ; & le feu
» Roi avoit trouvé ma cause infaillible. « Etes-vous
» bien assuré de ce que vous me dites ? (reprit Ma-
» dame d'Alençon) « J'en suis si certain (répondit
» le Prince) que les menaces de Madame ne m'ont
» pas causé la moindre altération. « Quoi (dit la

» Princesse) vous méprisez si fort l'occasion de vous
» aggrandir, & vous craignez si peu la vengeance
» de Madame? « Oui (répondit le Connétable) je
» n'ai point d'autre ambition que de vous aimer
» toute ma vie, & je brave sa colere. « Hé bien (re-
» prit Madame d'Alençon) si vous voulez m'en con-
» vaincre, il faut que vous vous mariez. « Moi,
» Madame (interrompit-il) que me dites-vous?
« Je ne puis vous cacher ma foiblesse, toute avan-
» tageuse qu'elle vous est (répliqua Madame d'A-
» lençon) je mourrois de douleur, si vous aimiez
» Madame. Tôt ou tard vous ne sçauriez lui rési-
» ster. Rassurez-moi; prenez une femme de ma main.
« Ah! voulez-vous, Madame (ajouta le Connétable)
» que je ne puisse jamais envisager de bonheur & de
» joie? Hélas! lorsque vous n'étiez point engagée,
» si vous fussiez restée dans le même état, il me se-
» roit permis aujourd'hui de vous posséder. Je ne
» puis me flater de ce bonheur; & vous voulez que
» j'aille y mettre un obstacle éternel en m'enga-
» geant encore, afin que si vous ne l'étiez plus, je
» restasse l'auteur de mon désespoir. Entrez un peu,
» Madame, dans ma pensée. « Non je n'y entre-
» rai point, Monsieur (répondit la Duchesse avec
» une douceur charmante) elle n'est pas raisonnable.
» Je ne dois jamais penser au moment qui me doit
» séparer de Monsieur d'Alençon. En un mot si vous
» m'aimez, & si vous voulez me plaire, vous ferez

» votre cour à Madame Renée. Elle eſt ſœur de la » Reine : elle a infiniment de mérite ; & vous ne » regréterez pas beaucoup les richeſſes de Madame ; » puiſque cette Princeſſe, outre la dot des filles de » France, aura le tiers du bien de la Reine Anne de » Bretagne ſa mere ». Madame Renée étoit extrêmement laide. « Vous n'aurez pas lieu d'être jalouſe (reprit en ſouriant le Connétable) mais enfin » (ajouta-t-il) je vous obéirai : je borne-là toute » ma félicité ». Madame d'Alençon lui ſçut extrêmement bon gré de cette ſoumiſſion. Quelque tems après ils rejoignirent Madame deVendôme & Madame de la Roche-ſur-Yon ; & la compagnie ſe ſépara.

Madame attendoit avec impatience la réponſe du Connétable. Non ſeulement il ne lui en fit point, mais encore il alla ſouvent voir Madame Renée, & il affecta d'avoir pour elle tous les égards qu'on obſerve avec une Princeſſe qu'on veut épouſer. Le Connétable ne prit pas des ſoins inutiles : il étoit auſſi aimable que grand & généreux Prince. Il plut infiniment à Madame Renée, & elle lui fit connoître qu'elle s'eſtimeroit heureuſe avec lui.

On ne pouvoit gueres avoir une conduite plus mépriſante pour Madame : négliger de lui faire réponſe ; rechercher une Princeſſe petite, laide, mal faite, d'un bien infiniment au-deſſous de la fortune qu'elle lui avoit offerte : auſſi elle s'abandonna à toute la fureur dont une femme déſeſpérée peut être capable.

« J'exterminerai cet insolent (s'écrioit-elle pénétrée » de rage) je vais le haïr comme un monstre : ce » sera un exemple redoutable d'une vengeance fu» rieuse. Je ne songe à lui que pour l'avoir en hor» reur ». Elle alla trouver le Roi transportée de cette fureur : elle lui raconta en peu de mots ce qu'elle avoit fait pour le Connétable ; son fier & insupportable mépris. « Je m'en vengerai (lui dit-elle) » je reconnoîtrai que vous êtes mon fils, à la ma» niere dont vous servirez ma vengeance ».

En même tems elle envoya chercher le Chancelier & l'Amiral, ses principaux confidens. Elle leur dit qu'elle abandonnoit le Connétable à leur haine ; qu'elle le haïssoit mille fois plus qu'eux ; & qu'elle n'auroit jamais de repos qu'elle ne l'eût réduit à mourir de honte & de misere. Elle donna une joie sensible à ces deux hommes. Le Chancelier n'avoit pu pardonner le refus qu'il lui avoit fait d'une grace qu'il lui avoit demandee ; & l'Amiral poussé déja par sa furieuse jalousie, avoit d'ailleurs toujours regardé avec des yeux d'envie la fortune & le mérite de ce Prince.

Dès le lendemain le Chancelier commença le procès contre le Connétable, pour la proprieté de la succession de la Maison de Bourbon sous le nom de Madame. Ce Prince, qui en effet avoit de son côté un droit clair & évident, méprisa ses vains efforts ; & se reposant sur la justice d'une cause que tous les

monde auroit pu décider, il se résolut de conclure son mariage avec Madame Renée.

Madame avoit prévu qu'il porteroit jusques-là son mépris. Aussi avoit-elle obtenu du Roi à force de l'importuner, qu'il lui refuseroit la Princesse. L'injure que le Roi alloit faire à un Prince du mérite du Connétable, chagrinoit extrêmement Sa Majesté : elle se ressouvenoit de l'amitié dont elle l'avoit honoré; & elle se reprochoit l'affront qu'elle lui avoit fait auprès de Valenciennes : cependant comment refuser une mere irritée, & qui portoit sa colere jusqu'au dernier emportement ?

Le Connétable vint demander au Roi Madame Renée en mariage; & ce Prince la lui refusa le plus civilement qu'il put. Ce coup de foudre atterra le Connétable, & il ne vit plus que malheurs & que chagrins arriver coup sur coup. Il alla voir ses Juges : ils étoient tous gagnés par Madame : elle y avoit sacrifié des richesses prodigieuses. Les honneurs, les charges, les promesses éclatantes, rien n'avoit été épargné. Elle étoit sure d'eux, & ils annoncerent tacitement au Connétable qu'il alloit être dépouillé. En effet ils n'attendoient pour prononcer que l'ordre de Madame. En même tems l'Amiral fit bâtir à Bonnivet un château d'un si grand exhaussement, qu'il paroissoit plutôt être une forteresse qu'une maison de plaisir. Bonnivet étoit proche de Châtelleraut, qui appartenoit au Connétable. Ce château commandoit celui de ce Prince:

Prince : c'étoit le plus insigne affront qu'un Prince pût recevoir d'un Gentilhomme. Il acheva d'accabler le Connétable de la plus vive douleur.

Son sort effraya Madame d'Alençon : elle le manda chez Madame de la Roche-sur-Yon. « En quel abyme vous ai-je précipité, Monsieur (lui dit-elle) épousez Madame. Pouvez-vous résister à l'autorité Royale qu'elle a usurpée ? « Que me proposez-vous, Madame (répondit tristement le Connétable) me croyez-vous capable d'une pareille lâcheté ? Ah ! il a été un tems que par pitié pour sa foiblesse, j'eusse pu me faire cette épouvantable violence ; mais, ô Dieu, à présent ! comment envisagerois-je cette indigne Princesse ? Elle est votre mere, Madame ; je vous respecte jusques-là de garder le silence à son égard. « Quoi, Monsieur (reprit la Princesse) je vais vous voir réduit à un sort qui m'étonne, & j'y aurai contribué ? Ah ! peut-être si vous ne m'aviez pas aimée, vous n'auriez point eu cette répugnance pour Madame. Je serai la cause de votre malheur. « Je ne vous imputerai jamais (reprit le Connétable) que tout le bonheur de ma vie. Si mon destin vous fait pitié, je serai moins malheureux. Plaignez-moi, si vous m'aimez, & je serai moins à plaindre ; mais hélas ! vous allez m'oublier. Mon absence va me bannir de votre cœur. « Et où allez-vous, Prince (s'écria Madame d'Alençon les larmes aux yeux) où

» allez-vous? « Je quitte (répondit-il) mon ingrate
» & infidelle patrie ; je vais chercher ailleurs l'hon-
» neur & le bien qu'on m'a ravi. Hé quoi! voudriez-
» vous, qu'après avoir possédé cinq Provinces, l'hé-
» ritage de mes peres, je fusse réduit à mendier les
» graces d'un Prince qui peut-être me les refuseroit?
» ou voulez-vous qu'on me voye encore paroître à la
» Cour Comte de Montpensier? Non, Madame, je
» ne dois plus rester en France. Il faut aller cher-
» cher la mort dans les pays étrangers : je l'y trou-
» verai avec gloire. Heureux, si elle ne me fait point
» trop attendre ! « Ainsi (reprit Madame d'Alen-
» çon toute en pleurs) vous prenez la résolution de
» me quitter pour jamais. « Ce cruel souvenir me
» désespere (répondit le Connétable) mais quoi,
» ne souffririez-vous pas, ma Princesse, de me voir
» malheureux? vous êtes si bonne que cet indigne
» état vous feroit de la peine : victime d'une furieuse
» Princesse, l'objet des mépris d'un favori insolent,
» Ah! il faut se soustraire aux yeux des François ac-
» coutumés à me voir dans une autre posture ». Ils furent encore long-tems à se plaindre ; enfin ils se séparérent pleins de tristesse & de douleur. Il promit à la Princesse de lui écrire : elle s'engagea de lui faire réponse. Un baiser fut le terme de leur conversation : c'étoit la premiere faveur qu'elle lui avoit accordée. Leur cœur étoit si pénétré, que ni l'un ni l'autre n'en goûta la douceur.

Madame d'Alençon avoit déja parlé au Roi pour le prier de faire rendre justice au Connétable ; mais il lui avoit répondu qu'il se contentoit de ne point prendre de parti entre sa mere & ce Prince. Elle avoit promis au Connétable de faire le lendemain un dernier effort auprès du Roi, & de lui faire sçavoir si elle avoit réussi. Elle lui tint exactement parole, mais le Roi la rebuta. Elle sentit vivement la dureté de ce Prince.

Le soir on joua chez la Reine, & le Connétable y alla. Tout le monde avoit les yeux tournés vers lui. On voyoit avec pitié ce Prince si puissant, & qui avoit si bien usé de sa grandeur, qui alloit être réduit à une fortune déplorable. Pour lui il paroissoit immobile, & d'une tranquillité qui alloit jusqu'à l'indolence. Ses yeux étoient troublés, & sentoient le désespoir. Il fit pitié à Madame toute irritée qu'elle étoit. Le Roi étoit entre elle & ce Prince. Elle lui fit signe de s'ôter, & s'approcha du Connétable insensiblement ; & parlant à demi-bas : « N'aurez-vous point » pitié de vous-même ? (lui dit-elle) Quand tout le » monde s'intéresse à votre destinée, vous opposez- » sez-vous seul à votre bonheur » ? Le Connétable, qui révoit profondément, jeta les yeux sur elle à ces paroles. Il affecta dans ce moment un regard tranquille, la marque du dernier mépris ; & sans lui répondre il se leva d'auprès d'elle, & sortit de la chambre de la Reine. Il rencontra en sortant les yeux de

Madame d'Alençon tournés languiſſamment ſur lui. Ils lui firent ſentir doublement la rigueur de ſon infortune.

Dès le lendemain le Connétable partit de la Cour, & prit le chemin de Chantelle. Il n'avoit point d'autre deſſein que de s'y diſpoſer à faire le voyage Hongrie, où il eſpéroit d'affronter la mort en autant d'occaſions qu'il la rencontreroit glorieuſe ; mais la fortune lui réſervoit une autre deſtinée. Toute l'Europe avoit été informée de l'injuſtice que l'on faiſoit à ce Prince. L Empereur en avoit appris toutes les particularités : il avoit cru y trouver une occaſion de triompher du Roi, contre lequel il avoit ſoutenu depuis trois ans une guerre douteuſe. Cette occaſion conſiſtoit à attirer dans ſon parti le Connétable. Il ôtoit au Roi le plus brave de ſes Capitaines, & il l'acquéroit pour lui-même. Il fit partir le Comte de Rœux pour aller ſonder le Connétable. Le Comte de Rœux étoit de la Maiſon de Croi, & le plus habile Négociateur de la Cour Impériale. Il ſe déguiſa en payſan, & arriva à Chantelle peu de tems après le Connétable. Il demanda à lui parler, un jour qu'il ſe promenoit ſeul dans le jardin de ſon Palais. Le Connétable trouva la phyſionomie de ce payſan au-deſſus de ſa condition. Le Comte lui préſenta une lettre. Le Connétable la lut avec beaucoup de curioſité.

Je croirois, Monſieur, manquer à ce que je dois au

mérite d'un Prince plus recommandable par sa vertu que par sa naissance, si dans le tems qu'on le persécute dans sa patrie avec tant d'injustice & de cruauté, je ne lui offrois pas une retraite assurée dans mes Etats. Je n'ai point encore ressenti si vivement le plaisir d'être né possesseur des plus riches Etats de l'Europe, qu'aujourd'hui que ma puissance peut être utile à un Prince opprimé. Laquelle est-ce, Monsieur, de la valeur, de la conduite, de la générosité, de ce fonds d'honneur inépuisable, qui vous ont attiré les disgraces d'une Cour ingrate? Il ne tiendra pas à moi que vous n'en preniez une vengeance proportionnée à l'offense qu'ils vous ont faite. Votre seul intérêt me fait parler. Vous pouvez ajouter une parfaite confiance à celui qui vous rendra cette lettre: c'est le Comte de Rœux, premier Gentilhomme de ma Chambre. Quelque chose qu'il arrête avec vous, je le ratifierai, du moment qu'il me sera présenté. Je lui ai donné un plein pouvoir. C'est la moindre marque que je vous puis donner de la considération que j'ai pour vous.

CHARLES.

Le Connétable fut surpris de la générosité de l'Empereur. Il fit loger Monsieur de Rœux dans une chambre qui joignoit la sienne, & il eut avec lui de longs & de fréquens entretiens. D'abord il rejetta fortement la proposition qu'on lui fit de prendre les armes contre son Roi. Le nom de rebelle lui fit peur; mais

les raisons de Monsieur de Rœux, & les magnifiques promesses qu'on fit, leverent ses scrupules. « Ne re-
» gardez plus (lui dit Monsieur de Rœux) le Roi de
» France comme votre Souverain : on vous mettra
» en état de devenir son égal. Est-il donc défendu
» de repousser la force par la force ? N'êtes-vous
» point rassasié d'affronts & d'injures ? Pouvez-vous
» abandonner le bien de vos aïeux, & paroître en
» Prince dépouillé, après avoir tenu dans le monde
» un rang proportionné à votre naissance ?

Ainsi le Connétable se laissa vaincre. Jusques-là il n'avoit été que malheureux, il commença à devenir criminel ; mais il étoit bien difficile de résister au desir de se venger d'un Prince qui avoit favorisé l'injustice d'une mere aveugle. Sa vengeance étoit naturelle : on lui en avoit donné des sujets trop violens ; la misere où on alloit le réduire, ne lui représentoit que d'affreuses idées. On lui offroit non seulement de l'en tirer, mais encore de lui faire porter une Couronne.

Le Connétable & Monsieur Rœux firent donc un Traité à Chantelle, par lequel ce Prince s'engagea
» à prendre les armes contre le Roi, & à faire ré-
» volter les cinq Provinces qu'on vouloit lui ravir.
» Monsieur de Rœux au nom de l'Empereur lui pro-
» mettoit en mariage Eléonor d'Autriche, sœur de
» ce Prince, & veuve du Roi de Portugal. Il devoit
» lui donner la Comté de Bourgogne pour sa dot,

» avec les droits de l'Empereur sur la Duché. Le » Connétable se chargeoit de la conquérir, d'autant » plus facilement que le Gouverneur de cette Pro» vince étoit sa créature. L'Empereur s'engageoit en» core de faire entrer cinq Armées en France, pour » faciliter la révolte du Connétable : une en Picar» die, commandée par le Roi d'Angleterre, qui y » étoit obligé par un Traité ; une par les Pays-Bas, » commandée par le Gouverneur de Flandres ; la » troisiéme par la Comté de Bourgogne ; la quatrié» me par la Provence ; & la cinquiéme par le Rous» sillon. L'Empereur devoit commander cette der» niere, & amener lui-même au Connétable la Rei» ne de Portugal. Le jour des noces le nouvel Etat » du Connétable devoit être érigé en Royaume, sous » le nom de Royaume de Bourgogne, en faveur de » ce Prince, & indépendamment d'aucune Puis» sance.

Le Connétable signa ce Traité, déja flaté de sa prochaine grandeur. Il envoya en Espagne la Motte des Noyers, l'un de ses Gentilshommes, qui le fit ratifier à l'Empereur, & ensuite le lui rapporta. Il manda tous ses amis & tous ses vassaux sous prétexte de l'accompagner en Italie, où le Roi marchoit à grandes journées ; mais en effet pour prendre les armes aussi-tôt que ce Prince auroit passé les Alpes.

Le départ du Connétable de la Cour avoit fait perdre cœur au peu d'amis qu'il avoit au Parlement ; &

Madame demandoit avec instance un Arrêt de provision, qui dépouillât ce Prince. Le Roi donnoit à sa passion une partie de ce qu'elle souhaitoit, & d'ailleurs il étoit occupé par ses grands desseins. Monsieur de Lautrec avoit perdu l'an passé la Duché de Milan autant par la faute de la Cour, que par la sienne. Le Roi bruloit du desir de la reconquérir, & étoit parti pour se mettre à la tête de son Armée. Il étoit encore à Saint-Pierre le Moutier, lorsque deux Gentilshommes, amis du Connétable, mais plus fidéles serviteurs de leur Roi, allerent lui découvrir une partie de la conspiration. Le Roi frémit en les écoutant; cependant il ne conçut point contre le Connétable toute l'indignation que son crime méritoit, parce qu'il se reprochoit toute l'injustice qu'on lui avoit faite : aussi au lieu d'écouter des conseils violens, le Roi prit le parti d'aller lui-même à Chantelle, où il trouva le Connétable. Ces deux Princes se parlerent avec toute la sincérité de leurs cœurs infiniment nobles & généreux. Le Roi avoua que le Connétable avoit sujet de se plaindre. Il en rejetta la faute sur Madame, & lui promit de le maintenir dans tous ses biens, & dans l'honneur de sa Charge. Le Connétable déclara au Roi tout ce qu'il avoit fait, reconnut que la vengeance & le dépit l'avoient porté trop loin, & promit à Sa Majesté une fidélité inviolable.

Le Connétable étoit indisposé : il promit au Roi de le suivre en litiere ; en effet il partit un jour après,

Il n'étoit qu'à deux lieues de Chantelle, lorſqu'un Courier lui apporta la nouvelle d'un Arrêt du Parlement, qui ordonnoit le ſequeſtre de ſes biens. La honte d'être dépouillé, contre toute ſorte de juſtice, & même contre la parole du Roi, le mit dans un vrai déſeſpoir. Il retourna à Chantelle. Son honneur combatit encore ſon déſeſpoir; & lui fit écrire une Lettre au Roi.

Je ſuis devenu la victime de la fureur de Madame : elle me chaſſe du bien de mes aïeux. L'autorité de Votre Majeſté appuie ſon injuſtice : me voilà réduit à l'impoſſibilité de paroître à votre Cour ni dans vos Armées, puiſque je ne puis plus m'y trouver en Prince de votre Sang. Je m'abandonnerois à toute la violence d'un juſte reſſentiment, ſi je ne me reſſouvenois des bontés de Votre Majeſté : elle m'a promis d'oppoſer ſon autorité légitime à la puiſſance uſurpée de Madame, j'oſe lui demander l'exécution de ſa parole. Un Arrêt du Conſeil peut caſſer celui du Parlement, & une abolition en forme peut faire oublier à toute l'Europe les ſuites du déſeſpoir où l'on m'a jeté. Je les attens de Votre Majeſté ; & je lui promets, ſi elle me les accorde, plus de fidélité, s'il eſt poſſible, que je n'en avois, lorſqu'elle m'éleva au comble de l'honneur & de la fortune. Que Votre Majeſté ne déſeſpere pas un Prince qu'elle a jugé autrefois digne de ſon amitié, & qui ne l'a perdue que pour avoir été accablé par une paſſion également injuſte & impétueuſe.

Cette Lettre fut fort inutile : car le Connétable n'eut pas plutôt repris le chemin de Chantelle, que des espions de Madame & de l'Amiral coururent les en avertir. Alors ces deux furieux ennemis d'un Prince infortuné allerent assiéger le Roi : ils crierent que le Connétable étoit retourné à Chantelle, pour commencer la guerre civile ; qu'il falloit étouffer ce monstre en sa naissance, qui accableroit Sa Majesté, si on lui laissoit prendre des forces. Le Roi avoit de la peine à prendre une résolution si violente ; mais son Conseil étoit gagné par les ennemis du Connétable. On força, pour ainsi dire, ce bon Prince à donner les derniers ordres pour la perte du Connétable. On fit partir le Maréchal de Chabannes à la tête de sept mille hommes ; & usant d'une précipitation que l'on eût évitée à l'égard du moindre sujet du Roi, on lui ordonna de s'assurer du Connétable mort ou vif. Le Maréchal rencontra l'Evêque d'Autun, qui alloit porter au Roi la Lettre de ce Prince. On ne respecta ni son caractere, ni sa qualité : on l'arrêta prisonnier ; on lui fit les dernieres violences. Un homme de sa suite courut en avertir le Connétable. Il s'enfuit aussitôt de Chantelle ; & dès la nuit suivante il prit, suivi du seul Pomperan, le chemin de la Franche-Comté, & trompa par une extrême diligence la poursuite de ses ennemis.

Ainsi du faîte de la grandeur, où un sujet peut être élevé, le Connétable de Bourbon tomba tout d'un

coup dans une espece de néant. Ses cinq Provinces furent saisies & confisquées ; ses amis envoyés au supplice ; sa maison rasée ; son hotel noté d'infamie ; enfin il fut privé de toutes ses dignités.

Les malheurs de ce Prince tomboient par contrecoup sur Madame d'Alençon ; & pendant que Madame s'applaudissoit de sa cruelle vengeance, cette Princesse infortunée en ressentoit toute la violence. « C'est » moi (disoit-elle un jour à Madame de Vendôme) » c'est moi qui ai attiré sur la tête de ce Prince ces » épouvantables disgraces. S'il ne m'eût point aimée, » il n'eût jamais refusé d'épouser Madame. Quelle » fortune lui étoit destinée, s'il eût vaincu sa répu- » gnance ! Malheureuse, j'ai flaté sa passion. Que » dis-je, j'en ai ressenti une, qui n'étoit ni plus in- » nocente, ni moins vive que la sienne.

Monsieur de Bourbon, car depuis sa fuite il quitta le nom de Connétable, passa de Franche-Comté en Italie, & s'apperçut par tous les lieux qu'il traversa, que son malheur l'avoit prévenu : on lui fit un accueil glacé. L'Empereur s'étoit flaté que sa révolte diviseroit la France. Lorsqu'il en reconnut l'inutilité, & que ce Prince ne traînoit après lui que son mérite, il vint à le mépriser. Non seulement il différa son mariage avec la Reine de Portugal, mais encore il parut n'avoir pas en lui une entiere confiance. Il lui fit l'affront de lui associer au Généralat le Marquis de Pescaire, & Lannoi Vice-Roi de Naples, dont le pre-

mier étoit ſans honneur, le ſecond ſans mérite.

Au milieu de la cruelle douleur, que ce mauvais traitement lui cauſa, il ne put s'empêcher d'être occupé de Madame d'Alençon. Il ne ſçavoit de quel œil elle auroit vu ſa malheureuſe deſtinée : il lui écrivit par Madame de Vendôme. Il confia ſa Lettre à un homme fidéle, qui la porta à cette Princeſſe avec autant d'adreſſe que de danger. Ce fut par ſon canal que Madame d'Alençon la reçut. Elle y trouva ce qui ſuit :

La fortune ne m'a rien laiſſé, Madame; elle m'a ôté en un jour les plus grandes dignités & les biens les plus conſidérables; je ne ſçais ſi elle n'a point noirci ma réputation. Parmi tant de diſgraces, ſi j'occupe encore quelque place dans votre cœur, je ne puis m'eſtimer malheureux. J'ai tout ſacrifié à cette flateuſe penſée; & ce bonheur, ſi je le poſſéde, me paroît ſi grand, qu'il me fera voir d'un œil tranquille, l'abyme d'infortunes où me précipite l'affreuſe miſere à laquelle on m'a réduit; mais hélas! que j'ai ſujet de craindre les ſentimens que vous peut inſpirer le changement de ma fortune : le mépris a ſuccédé aux plus magnifiques promeſſes. Je ne trouve partout que de l'ingratitude & de l'injuſtice. Que deviendrai-je, ſi mes adverſités avoient auſſi refroidi ma Princeſſe? Raſſurez-moi, je vous en conjure, contre ce cruel ſoupçon. Peut-être trouverez-vous qu'il vous offenſe : je le ſouhaite, ce ſera une marque de votre eſtime. Si vous me la conſervez, je regar-

drai avec tranquillité toute l'horreur de mon destin. Quelle gloire en effet pour un Prince banni & dépouillé, d'occuper quelque moment la plus aimable & la plus illustre Princesse de la terre! Je songe cependant avec douleur, qu'il ne m'est rien resté pour mériter cet honneur, à moins que vous ne vous contentiez de mon cœur. Il n'a jamais été si tendre, si respectueux, si rempli de la Princesse qu'il adore.

Madame d'Alençon fut touchée de cette Léttre: elle fit beaucoup de difficulté de lui faire réponse; mais enfin elle la fit: & la même personne, qui avoit apporté la Lettre de Monsieur de Bourbon, lui porta celle de Madame d'Alençon. Le Prince ressentit beaucoup de joie en la recevant: il l'ouvrit avec émotion.

Il est vrai, Monsieur, que je vous avois promis d'entretenir avec vous un commerce d'amitié, lorsque vous me parlâtes du dessein que vous aviez de quitter la Cour; mais je n'eusse osé prévoir l'obstacle invincible que vous y avez apporté: vous avez pris les armes contre le Roi. Y avez-vous bien songé, Monsieur! vous êtes-vous souvenu qu'il étoit votre Souverain & mon frere? Je ne puis plus vous écrire sans crime: je ne sçais même si les pensées que je pourrois avoir en votre faveur, seroient permises. A quoi m'avez-vous réduite, & où vous êtes-vous réduit vous-même? Vous me faites

une injustice cruelle de vous imaginer que mon estime suive votre fortune. il n'est point de condition où je puisse en manquer pour vous. L'abaissement où votre malheur vous a mis, n'est plus sensible qu'à vous : c'est une pensée qui me désespere, que celle d'y avoir part en quelque maniere ; je n'aurai point de joie plus parfaite que celle de contribuer à le faire finir. Vous n'avez pas dû confondre le Roi avec Madame, & vous auriez dû plus espérer de sa bonté, que des vaines promesses de ses ennemis. Je pense que vous y aurez un facile accès, si vous souhaitez la sonder : jusques-là dispensez-moi de recevoir de vos Lettres : vous n'en serez pas surpris, si vous voulez vous rendre justice. Mon devoir m'impose cette loi ; mais je me flate que vous ne persisterez pas dans une rébellion qui obscurcit votre gloire, comme vous êtes contraint de l'avouer. Je conserverai au fond de mon cœur les sentimens que j'ai pour un Prince qui m'est cher, jusqu'à ce que sa conduite m'ait rendu la liberté de les témoigner sans scrupule mon estime & mon amitié.

Quelque raisonnable que fût la réponse de Madame d'Alençon, Monsieur de Bourbon ne la put goûter ; mais les affaires, dont il fut accablé, l'obligerent de suspendre pour un tems son chagrin. Le Roi avoit envoyé l'Amiral en Italie pour conquérir Milan. Monsieur de Bourbon auroit bientôt triomphé de ce foible ennemi, s'il eût eu lui seul le commandement de l'Armée de l'Empereur ; mais Pescaire & Lannoi, qui

partageoient avec lui l'autorité, différerent long-tems la victoire. L'Amiral fut enfin vaincu à Biagrossò, & fuit honteusement devant Monsieur de Bourbon, qui le poursuivoit, pénétré d'un violent desir de vengeance.

Ce Prince, après cette victoire, entra en Provence. Il eût mis la France à deux doigts de sa perte, si, comme il le vouloit, il eût percé jusqu'à Lyon, & delà fait révolter le Bourbonnois, où il étoit adoré; mais l'Empereur n'agissoit que pour son propre intérêt. Moncade & Leve, deux de ses sujets, avoient tout son secret : ils forcerent Monsieur de Bourbon d'assiéger Marseille. Le Roi eut le tems d'assembler une Armée : il força son ennemi de lever le siége; le suivit dans le Milanez; en conquit une partie, & assiégea Pavie.

Monsieur de Bourbon n'oublia rien pour faire lever ce siége, & jamais il n'avoit paru si grand Capitaine. Il traversa la Lombardie avec une diligence incroyable; leva quatorze mille hommes en huit jours; revint les joindre au reste de l'Armée Impériale : enfin il alla présenter la bataille au Roi, qui l'accepta dans le parc de Pavie.

Il ne se pouvoit que Monsieur de Bourbon ne fût vainqueur : l'amour & la haine étoient jointes à son intérêt; l'Amiral étoit auprès du Roi. Monsieur de Bourbon vouloit délivrer Madame d'Alençon d'un Amant insolent & importun, & il vouloit se venger

d'un ennemi cruel & implacable. Rien ne put résister à la fureur de ce Prince irrité. L'Armée Françoise fut taillée en pieces. Le Roi lui-même fut pris prisonnier. Monsieur de Bourbon chercha l'Amiral, & le trouva ; mais comme si ce Favori n'eût pas mérité de recevoir la mort par les mains de ce grand Prince, il l'évita avec un trouble causé par des mouvemens de crainte & de honte ; & courut se précipiter au milieu des bataillons Allemans, où de plus indignes mains lui ôterent la vie. Monsieur de Bourbon le fit dépouiller ; & rassasiant ses yeux d'un spectacle inhumain: « Miserable (s'écria-t-il) tu es cause de la perte de » la France & de la mienne ».

Le Roi fut transféré en Espagne par les ordres de l'Empereur, qui le laissa languir assez long-tems en prison, d'où il ne vouloit le laisser sortir qu'à des conditions honteuses, ensorte qu'il tomba malade. Madame d'Alençon l'ayant appris, obtint un passeport pour aller voir le Roi son frere : elle se rendit à Madrid. Sa présence, & la connoissance qu'elle avoit du tempérament du Roi, ne contribua pas peu à sa guérison.

Monsieur de Bourbon apprit avec joie que Madame d'Alençon étoit à Madrid, & un rayon d'espérance lui parut pour la premiere fois. Monsieur d'Alençon avoit commandé l'arriere-garde à la bataille de Pavie ; & au lieu de secourir le Roi, il avoit fui honteusement. Il etoit mort à Lyon de honte & de rage de sa lâcheté.

lâcheté. Monſieur de Bourbon ſouhaitoit ardemment de voir Madame d'Alençon, & de la voir dans un état où il lui ſeroit permis de l'aimer. Il s'embarqua à Genes, & arriva en peu de temps à Madrid, ſous prétexte de venir diſcuter ſes intérêts dans le Traité qui s'alloit conclure entre l'Empereur & le Roi.

L'Eſpagne ne vit point ſans admiration ce grand Prince, qui faiſoit le deſtin de l'Italie. On ſe ſouvint qu'il en avoit chaſſé honteuſement l'Empereur Maximilien, lorſqu'il étoit à la tête des François, & que ces mêmes François y avoient été vaincus, lorſqu'il s'étoit déclaré contre eux. Il alla ſaluer l'Empereur & la Reine de Portugal. On n'oublia point à lui rendre tous les honneurs dûs à ſon mérite. En effet c'étoit à lui, que l'Empereur étoit redevable du gain de la bataille de Pavie; & ſi Monſieur de Bourbon avoit ſouhaité de ſe venger du Roi, les fers dont il avoit chargé ce Prince, ſuffiſoient pour le ſatisfaire; mais au-travers des civilités affectées de la Cour Impériale, il reconnut qu'il y étoit à charge. On lui avoit les dernieres obligations, & on ne les avoit payées que par les plus cruelles injures.

L'Empereur acheva de ſignaler ſon ingratitude, en préparant ce Prince à ne point épouſer la Reine de Portugal. « Je vous en laiſſe le maître (lui dit l'Empereur); mais le Roi de France eſt veuf de la » Reine Claude : il demande cette Princeſſe en ma- » riage, ce ſera le ſceau du Traité. On vous doit

» restituer toutes vos terres; vous ne serez point obligé de retourner en France : je m'acquitterai de ce que je vous dois, en vous donnant le Duché de Milan.

Monsieur de Bourbon connut toute l'infidélité de l'Empereur. Ce n'est pas qu'il ne fût ravi d'être dispensé d'épouser la Reine de Portugal ; quand on la lui auroit accordée, il eût refusé cet honneur, depuis qu'il sçavoit que Madame d'Alençon étoit veuve ; mais cela ne l'empêchoit pas de reconnoître la perfidie de l'Empereur, qui après avoir tiré de lui les services les plus importans, n'exécutoit aucun des articles du Traité qu'il avoit fait avec lui ; & croyoit l'amuser de l'offre chimérique d'un Duché qui n'étoit point à l'Empereur, & qui étoit possédé par Sforce : aussi conçut-il dès ce moment une haine violente contre l'Empereur. Elle devint d'autant plus grande, qu'il la lui fallut renfermer dans son cœur. Il attendit avec impatience l'occasion de s'en venger, elle n'étoit pas difficile à trouver : il avoit laissé en Italie une Armée victorieuse, commandée par des Chefs qui étoient à lui, d'ailleurs disposée à lui obéir aveuglément.

Le lendemain il alla voir Madame d'Alençon : il la trouva heureusement accompagnée d'une seule fille en laquelle elle se confioit. Ils sentirent je ne sçais quelle émotion, en se voyant l'un l'autre. « Je vous » revois, Madame (lui dit-il) j'oublie tous mes

» malheurs, en goûtant ce plaisir. Ne l'empoisonnez pas par des reproches, qui sont justes à la vérité, mais que ce n'est pas à vous à me les faire. « Je dois les augmenter ces reproches (répondit Madame d'Alençon); depuis que je vous les ai faits, vous n'avez songé qu'à en mériter de plus grands. Envisagez, Monsieur, jusqu'où a été votre vengeance : vous l'avez portée si loin, que vous vous y êtes vous-même compris. « Ah! laissons-là Madame (reprit Monsieur de Bourbon,) laissons un souvenir fâcheux. Laissez-moi goûter seulement le plaisir de vous voir, & de vous voir dégagée d'un lien indigne de vous. Vous n'avez plus à m'opposer la vertu & le devoir : je vais connoître si vous m'avez aimé. Vous me revoyez, après une longue absence, plus amoureux mille fois que je ne l'ai jamais été : mon amour m'a soutenu au milieu de mes adversités. Mon cœur me disoit, qu'un temps plus heureux succederoit à mes disgraces. Parlez, Madame, que faisoit le vôtre pendant que le mien ressentoit tant de tendresse? « Hé quoi! Monsieur (interrompit la Duchesse) vous me parlez encore comme si vous étiez ce Prince fidéle, l'appui & le soutien des François. Avez-vous oublié que vous avez mis cette Monarchie sur le penchant de sa ruine; que votre Roi par votre infidelle valeur, languit dans une dure captivité? « Oui, je le sçais (s'écria le Prin-

» ce) l'Empereur abuse de sa victoire. Il traite le » Roi comme un esclave, il ne me traite pas moins » indignement. Je punirai son ingratitude. Ma » Princesse vous pouvez tout auprès du Roi, faites » ma paix avec ce Prince ; peignez-moi soumis & » repentant : soyez pourtant le prix de notre récon» ciliation. Pour ma fortune ; je vous l'abandonne. » Que Madame possède, si elle le veut, l'héritage » de mes peres : si je vous épouse, vous me tiendrez » lieu de tout ; je serai trop heureux, pourvu que » vous ne vous opposiez pas à mon bonheur. « Je » souhaite (reprit la Princesse) que le Roi accepte » votre repentir, vous connoîtrez que mon cœur n'a » point changé. Je m'estimerai heureuse, de pou» voir reconnoître par une tendresse, que je ne se» rai plus obligée de déguiser, celle d'un Prince gé» néreux ». Monsieur de Bourbon se jetta à ses piés à ces flateuses paroles : ils se dirent encore mille choses tendres & obligeantes.

Madame d'Alençon alla voir le Roi ; elle lui raconta la conversation qu'elle avoit eue avec Monsieur de Bourbon. Il est vrai que le Roi avoit toujours eu un grand fonds de bonté pour ce Prince. « Otons-le à » nos ennemis (dit-il à Madame d'Alençon) nous » l'avons traité avec trop d'injustice : cette action » d'équité ramenera la fortune dans notre parti ; » mais, ma sœur, il faut que vous contribuiez à le » gagner. Je sçais qu'il vous aime, & que vous ne

» le haïssez pas. Puis-je mieux réparer la conduite » que j'ai eue à son égard, qu'en lui donnant une » sœur que j'aime & que je dois aimer avec tendresse »? Madame d'Alençon embrassa son frere en rougissant. « Ne songez plus (reprit ce Prince) qu'à le rendre » digne de vous : tachez de l'amener demain dans » les Jardins de Madrid ; nous y prendrons des me- » sures pour sortir tous les trois de captivité ».

La Princesse quitta le Roi, & manda Monsieur de Bourbon, qui étoit à Tolede. Lorsqu'il fut arrivé, elle le fit déguiser en Ecuyer : il y en avoit toujours un qui l'accompagnoit chez le Roi. C'etoit au milieu de l'Eté, que les promenades du soir sont délicieuses. Le Roi étoit dans un cabinet du jardin, entouré de palissades de jasmins & d'orangers. Madame d'Alençon entra dans le jardin, suivie du feint Ecuyer & d'une fille d'honneur. Lorsque Monsieur de Bourbon fut entré dans le lieu où le Roi étoit seul avec Monpezat, il se jetta à ses piés : « Je suis indigne » de voir mon Roi (lui dit-il); & si sa bonté ne sur- » passoit encore mon crime, je resterois toute ma » vie en proie au désespoir & à sa fureur. Je viens » Sire, vous demander un généreux pardon, & » mourir à vos genoux jusqu'à ce que je l'aye obte- » nu ». Le Roi le releva avec cette douceur, qui lui attiroit tous les cœurs. « Oublions (lui répon- » dit-il) les sujets que nous avons de nous plaindre » l'un de l'autre : si je n'ai pas mis de bornes à l'in-

» justice de ma Mere, vous n'en avez point mis à
» votre vengeance. Avouez que vous vous êtes ac-
» quitté. « J'avouerai (reprit Monsieur de Bour-
» bon) que vous êtes le plus grand & le meilleur de
» tous les Rois ; & je ne goûterai jamais de bon-
» heur que je n'aye fait oublier à Votre Majesté par
» le nombre de mes services, la grandeur de ma fau-
» te ». Ils entrerent ensuite dans le détail de leurs
affaires. « Sortez (dit Monsieur de Bourbon au Roi)
» sortez à quelque prix que ce soit des mains de votre
» ennemi. Que la grandeur de ses demandes ne vous
» étonne point : accordez-lui tout. Vous ne serez
» pas plus engagé, puisque la liberté vous manque,
» sans laquelle on n'a jamais pu faire de Traité.
» Laissez agir votre Parlement & vos Sujets. Ils
» vous disculperont suffisamment des conditions
» qu'on vous aura imposées. Pour moi j'espere
» faire voir un jour, qu'il n'a pas dû traiter ainsi un
» Roi, que la fortune seule lui a livré, ni un Prin-
» ce qui n'est devenu malheureux, que pour s'être
» fié à sa parole ». Monsieur de Bourbon expliqua
ensuite au Roi, que l'Italie n'avoit pour défense
qu'une Armée, que ses propres liberalités lui avoient
absolument gagnée, & qu'il se feroit d'autant moins
un scrupule de la faire soulever contre lui, qu'elle
avoit été levée de son argent & par ses soins, & que
l'Empereur ne l'avoit jamais soudoyée. Il ajouta que
l'Empereur n'avoit aucun droit sur l'Italie, & que

s'il plaisoit à Sa Majesté, il s'y procureroit un établissement digne d'être offert à Madame d'Alençon.

Le Roi soûrit & admira l'adresse de ce Prince; ensuite il se retira à un coin du cabinet, & laissa ensemble ces deux Amans. Là le Roi tira ses tablettes; & y ayant écrit ce qu'il souhaitoit, il vint rejoindre Monsieur de Bourbon, & lui dit en les lui présentant: « Votre repentir, & le conseil que vous me » donnez, réparent tout ce que vous avez fait con» tre moi: il est juste que je répare de mon cô» té ce que je puis avoir fait contre vous ». Monsieur de Bourbon ouvrit les tablettes, & y lut ce qui suit.

Je donne ma parole royale à Monsieur de Bourbon, d'exécuter les conventions ci-après, & je le lui promets foi de Cavalier, afin d'y être engagé, & comme Roi & comme honnête-homme. Je lui ferai expédier en bonne forme des Lettres d'abolition pour lui & pour ses amis. Je lui donne dès-à-présent Madame d'Alençon ma sœur en mariage, & la solennité s'en fera aussi-tôt qu'il aura quitté le parti de l'Empereur. En faveur de ce mariage, je lui céde tous les droits que j'ai sur le Royaume de Naples, & promets de l'aider à le conquérir, d'une Armée navale de cent voiles: enfin, si la fortune lui est contraire dans cette conquête, je lui rendrai tous les biens qu'il a possédés en France, & la Charge de Connétable; & je lui ferai raison de ses droits sur la Provence.

FRANÇOIS.

La générosité du Roi charma Monsieur de Bourbon, & augmenta son repentir d'avoir combattu contre lui. Il le remercia en des termes pleins de reconnoissance & de tendresse. Ces deux grands Princes s'embrasserent, & le Roi ordonna à Madame d'Alençon d'embrasser Monsieur de Bourbon. « Voilà vo-
» tre époux (lui dit-il) il y a long-temps qu'il est
» digne de vous ; aimez-moi pour l'amour l'un de
» l'autre, & que rien au monde n'altere notre ami-
» tié ». Madame d'Alençon obéit au Roi avec modestie. « Défendez-nous donc de Madame », lui dit agréablement cette Princesse. « Je vous le pro-
» mets (lui dit le Roi) son amour a fait répandre
» assez de sang ». Madame d'Alençon & Monsieur de Bourbon quitterent ensuite le Roi, & se retirerent dans l'appartement de cette Princesse ; mais quelle joie ne saisit point ces tendres Amans, lorsqu'ils se virent seuls, & prêts d'être unis pour jamais, après de si cruelles traverses! « Est-il bien vrai, Madame
» (dit Monsieur de Bourbon) que je vais être heu-
» reux ? Ressentez-vous la même impatience? Etes-
» vous pénétrée d'un ressentiment pareil au mien ?
« Oui, mon cher Prince (répondit Madame d'A-
» lençon) je partage votre joie : je ne sçais même si
» la mienne n'est point plus grande que la vôtre.
» Contrainte & gênée jusqu'ici, il m'a fallu dissi-
» muler ce que je sentois pour vous : j'étois toujours
» combattue, tantôt par mon devoir, quelquefois

par

» par de cruelles raisons d'Etat, toujours par une » vertu sévere : aujourd'hui rien ne me retient. Je » puis vous dire à quel point je vous aime, & je vous » le dirai légitimement. Connoissez mes plus secret- » tes pensées. En vous voyant, je vous aimai, vous » seul m'avez rendu l'hymen odieux ; ma vertu a été » prête cent fois à m'abandonner : elle m'ordonne » à présent de vous aimer, quel heureux change- » ment ! Que je vais lui obéir avec joie » ! Le Prin » ne se connoissoit pas:ses transports étoient au-dessus de sa raison. « Peut-on (s'écria-t-il) être mieux » payé des peines que j'ai endurées ? Que n'en ai-je » souffert de plus cruelles » ? ajouta-t-il. En disant ces paroles, il baisoit les mains de Madame d'Alençon. Sa passion lui fit prendre un baiser qu'elle n'osa lui refuser ; mais cet amoureux Prince, ayant remarqué qu'une fille, qui étoit resté seule avec Madame d'Alençon, étoit sortie, il se préparoit à de plus grandes faveurs. « Que faites-vous (lui dit la Princesse » en l'arrêtant) y pensez-vous bien ? Monsieur ». Cet air sérieux intimida Monsieur de Bourbon. « Hé » quoi ! Madame (répondit-il) ne suis-je pas votre » époux ? ne vous en souvient-il plus ? « Vous l'êtes, » il est vrai (reprit la Princesse) mais vous ne l'êtes » pas encore publiquement, & vous offensez ma » vertu de concevoir de pareils desirs. « Ah Dieu, » quelles distinctions ! (reprit le Prince) vous n'a- » vez pas résolu de me rendre si-tôt heureux. Que

» penserois-je de votre refus, Madame ? amusez-» vous un malheureux, dont on craint le désespoir ? » La parole du Roi est . . . . . « Qu'osez vous dire ? » (interrompit Madame d'Alençon) vous soupçon-» nez le Roi mon frere, d'une pareille indignité, & » vous pouvez vous imaginer que j'en suis la compli-» ce? Ne m'outragez pas de tant de manieres, Mon-» sieur. J'ai la parole du Roi ; je vous donne la » mienne de n'avoir jamais d'autre époux que vous. » Sortons d'un pays ennemi. Si le Roi changeoit de » sentiment, je vous promets de vous suivre par » toute la terre ; mais célébrons ce mariage aux yeux » de toute l'Europe, qu'il n'y manque rien de tout » ce qui peut me conserver votre estime, après qu'il » sera achevé ». En tenant ce discours elle flatoit doucement le Prince, & le rendoit capable de le goûter par ses manieres engageantes. En effet elle le ramena à son sentiment, lui accorda encore toutes les caresses qu'elle crut n'être point opposées à la conduite qu'elle s'étoit imposée. Le Prince s'apperçut bien qu'il n'obtiendroit rien d'elle au-delà. « Remet-» tons donc (lui dit-il) notre félicité à un temps » plus heureux, & allons la mériter peut-être par de » nouvelles infortunes ». Madame d'Alençon s'affligea de ce présage : elle en parut plus tendre & plus aimable à Monsieur de Bourbon. Ils se séparerent avec des promesses réciproques de contribuer également à vaincre leur malheur.

Monſieur de Bourbon inſtruiſit cette Princeſſe du ſecret de la Cour Impériale. Elle en profita dans le Traité qu'elle vouloit conclure pour la liberté du Roi. L'Empereur s'apperçut qu'on le trahiſſoit, ſans pouvoir deviner qui c'étoit. Pour ſe défaire d'une ſurveillante ſi habile, il propoſa de la faire arrêter. Elle étoit venue à Madrid ſous la foi d'un paſſeport. Il alloit expirer ; & la Princeſſe ne s'étoit pas preſſée de le faire renouveller, parce qu'elle ne penſoit pas qu'on en pût faire difficulté. Un Miniſtre Eſpagnol, que le mérite de Monſieur de Bourbon avoit charmé, lui découvrit cette ſupercherie. Ce Prince l'écrivit ſur le champ à Madame d'Alençon. Elle ne s'amuſa point à s'en plaindre à l'Empereur : elle prit à l'heure même la poſte, & fit une ſi grande diligence, qu'elle arriva ſur les terres de France avant la fin de ſon paſſeport. L'Emperêur fut doublement affligé, & d'avoir conçu un deſſein ſi bas, & de l'avoir manqué.

Le Traité s'avança en peu de jours : il devoit rendre au Roi ſa liberté. Ce Prince avoit ſuivi le conſeil de Monſieur de Bourbon, en accordant à l'Empereur tout ce qu'il demandoit. La Reine de Portugal devoit épouſer ce Prince. L'Empereur en fit des excuſes à Monſieur de Bourbon, qui diſſimula ſon dépit avec une adreſſe merveilleuſe. Il demanda ſeulement à l'Empereur de n'être pas préſent à ce mariage. On conſentit qu'il partît pour l'Italie. Peu de jours après, le Roi épouſa la Reine de Portugal. On lui rendit la liberté

là qu'il dicta à Pompéran cette Lettre d'une voix mourante.

Je remplis mon destin, Madame ; il ne s'est point démenti. Je meurs, sans vous avoir possédée, éloigné de vous, accablé du plus sensible regret. La fortune m'a cruellement trahi : elle m'a amené au pié du trône pour m'y immoler. Hélas ! l'impitoyable m'a refusé la mort, lorsque je la demandois armé de fureur & de désespoir : elle me la donne aujourd'hui, qu'elle me flatoit des plus douces espérances. C'est vous seule, ma Princesse, *que je regrette. Je n'ai jamais conservé la vie que pour vous. Je la perds en voulant vous conquérir une Couronne, qui m'eût rendu digne de vous. Je sçais que vous plaindrez un sort où vous daigniez vous intéresser & que vous deviez partager avec moi ; mais je me flatois trop. Mon amour m'aveugloit. Je ne fusse jamais parvenu à cette félicité. Je ne sçais même si je vous devois souhaiter un époux si malheureux : j'aurois peut-être fait passer jusqu'à vous mon infortune. Quels cruels reproches me serois-je faits ? Non il falloit pour une si aimable* Princesse . . . . . .

Sa foiblesse redoubla en cet endroit. Il sentit que sa fin approchoit, & sa raison s'affoiblit à mesure. Quelques-uns de ses amis fondoient en larmes au-tour de ce Héros. Un des Officiers venoit de lui apprendre qu'il étoit le maître de Rome, lorsqu'il expira ;

ainsi il mourut en triomphant, & la gloire le suivit jusque dans son tombeau.

Pompéran après avoir donné ses soins à sa sépulture, se rendit en France, où il rendit à Madame d'Alençon les dernieres preuves de la tendresse de Monsieur de Bourbon. A peine put-elle résister à une douleur, qui surmontoit sa constance & sa raison. Un torrent de pleurs honora la mémoire de ce généreux Prince. Elle n'eut point de honte d'apprendre à toute la Cour combien elle l'avoit aimé. Sa douleur fut vive, longue & violente; ou pour mieux dire, elle dura toute sa vie: en effet Monsieur de Bourbon n'étoit pas un Prince qu'on pût oublier. Le Roi ne fut pas insensible à cette perte: son cœur & son intérêt lui firent le regréter; Madame elle-même fut tourmentée des plus cruels remors: son injustice avoit causé les malheurs de ce Prince. Elle se reprocha sa mort. Son cœur pendant la vie de Monsieur de Bourbon avoit été sans cesse agité. L'ombre de ce Héros troubla encore son repos après sa motr.

FIN.

LA COMTESSE DE MONFORT.

IL n'y aura qu'à lire cette nouvelle hiſtorique, pour ſe déſabuſer de la prévention où l'on eſt, que les femmes ne ſont capables d'aucun Gouvernement conſidérable. On y verra Jeanne de Flandres, Comteſſe de Monfort, faire des actions & tenir une conduite, dont les plus grands hommes auroient ſujet de ſe croire honorés. Les Hiſtoriens n'en ont rapporté que la moindre partie ; mais j'ai trouvé des Mémoires qui m'apprennent des particularités qu'ils ont ignorées, ou négligé de donner au Public : elles m'ont paru ſi illuſtres, & j'en ai été tellement touché, que je n'ai pu réſiſter à la paſſion de les écrire.

Il faut avant de commencer l'Hiſtoire ſi belle d'une perſonne qu'on peut nommer à juſte titre une Héroïne, faire connoître ſon extraction.

Le Duc Artur de Bretagne épouſa environ l'an 1300 l'héritiere du Vicomte de Limoges, de qui il eut trois enfans : Jean, qui ſuccéda au Duché; Gui, Comte de Peinthievre, qui épouſa l'héritiere d'Avaugour ; & un troiſiéme, qui mourut jeune. Après la mort de l'héritiere de Limoges, il épouſa Yolande de Dreux, Comteſſe de Monfort, de qui il eut Jean, qui prit la

titre de Comte de Monfort, & fut marié avec Jeanne, fille du Comte de Flandres, belle & jeune Princesse, que Robert, Seigneur d'Artois, aimoit passionnément ; mais il n'avoit pu faire agréer son alliance au Comte de Flandres, parce qu'il étoit Prince sans Etats, refugié chez le Comte de Flandres, après avoir été chassé de sa maison par Philippe, Roi de France, de qui il s'étoit attiré l'indignation, pour avoir entretenu des intelligences avec Edouard, Roi d'Angleterre, auprès de qui il se retira, au désespoir de s'être vu enlever la Princesse qu'il aimoit : ce qui lui avoit rendu la Cour de Gand insupportable.

Le Comte de Monfort, après avoir passé quelques mois à Gand dans des fêtes & des réjouissances continuelles, voulut faire connoître tout son bonheur à sa patrie, en amenant en Bretagne la Comtesse sa femme, sans contredit une des plus aimables personnes du monde. Elle avoit à sa suite Madame de Somardic, qui avoit eu soin de son éducation, & qui depuis son mariage étoit sa Dame d'honneur. Madame de Somardic avoit une fille à peu près de l'âge de la Comtesse, laquelle avoit été aupres d'elle depuis son enfance. Cette longue habitude avoit donné à la Comtesse une grande tendresse pour Mademoiselle de Somardic, qu'elle avoit méritée par de grands respects. Elle avoit un attachement si parfait pour la Comtesse, qu'il n'étoit pas possible de l'en séparer, & qu'elle aima mieux la suivre en Bretagne, quoiqu'elle

n'y fût pas encore Souveraine, que de se marier en Flandres, où on lui proposoit des partis très-avantageux.

Le Comte & la Comtesse arriverent à Rennes, où Jean III. qui avoit succédé à Artur, tenoit sa Cour. C'étoit un Prince magnifique, qui les reçut avec de grandes pompes. Il fit des fêtes qui durerent plusieurs jours, & un tournoi où tous les Chevaliers de ses Etats, & des Etats voisins avoient été conviés.

Un Chevalier inconnu entra en lice, & soutint contre tous venans, que la Dame qu'il servoit, méritoit de donner la loi à toute la Terre. Il avoit des armes noires, & son Ecuyer lui donna son écu, où on voyoit un esclave peint en posture d'un homme qui veut rompre ses chaînes, avec ces mots : « Mal-» heureux, de ne pouvoir m'en defaire ».

Tannegui du Chatel, jeune Chevalier, qui arrivoit de faire ses premieres armes en France, se présenta, & demanda qu'il lui fût permis de soutenir qu'il étoit constant qu'il y avoit une Dame qui méritoit de donner la loi à toute la Terre, mais que les Chevaliers qui la servoient, étoient indignes des chaînes qu'ils portoient, s'ils vouloient les briser. Le Duc & la Duchesse lui permirent de combattre l'Inconnu, & dirent qu'il y avoit un prix que la Duchesse donneroit à quiconque conserveroit le champ de bataille contre trois assaillans. L'Inconnu fut donc le premier qui éprouva la force de du Chatel. La premiere course se

passa avec un avantage égal, puisqu'ils furent tous deux ébranlés dans la selle. A la seconde du Chatel plus heureux donna un si grand coup de lance qu'il la brisa, & renversa le Chevalier inconnu sans mouvement sur la poussiere. Du Chatel prit en passant une autre lance des mains de son Ecuyer, & alla se remettre au bout de la carriere pour attendre un second assaillant. Il n'attendit pas long-tems, on vit entrer Bavalan, Chevalier de grande réputation, qui sembloit mépriser la jeunesse de du Chatel, & lui dit arrogamment qu'il étoit fâché d'avoir à lui arracher un prix qu'il avoit eu jusques-là lieu d'espérer; mais qu'il étoit obligé de défendre les intérêts d'une Dame à qui on vouloit faire tort en soutenant qu'il y en eût quelqu'autre digne de donner la loi à toute la Terre. Du Chatel lui répondit modestement pour une cause si juste & si glorieuse, qu'il devoit n'oublier aucuns efforts pour la soutenir, & qu'il espéroit de conserver l'avantage qu'il avoit déja acquis. Ils coururent, du Chatel lui enleva la visiere de son casque, & le fit tomber de cheval du premier coup. Un troisiéme se présenta, qui n'eut pas un meilleur sort. Il fit dire à du Chatel qu'il se promettoit malgré les avantages qu'il venoit de lui voir remporter, de lui faire avouer que quelqu'autre personne avoit droit de disputer l'Empire à celle qu'il avoit si bien servi jusques-là. Du Chatel répondit qu'il eût mieux aimé mourir, que de perdre les espérances qu'il avoit d'établir une vérité

pour laquelle il tenoit le champ de bataille. C'étoit le Sire de Coëtmen, qui aimoit éperduement, mais secrettement, une Dame de la Cour. Il étoit superbement monté, & portoit des armes qui brilloient d'or & d'azur. Il fut vaincu comme les deux premiers. A la premiere course il fit perdre la selle à du Chatel, qui bientôt remis de ce petit échec, partit avec tant d'ardeur pour sa seconde course, qu'il jeta Coëtmen si fort hors des arçons, qu'il ne pût s'empêcher d'abandonner son cheval. Le Héraut d'Armes entra aussi-tôt dans le champ de bataille, proclama du Chatel pour vainqueur, & le conduisit au Duc & à la Duchesse, qui étoient sur un amphithéâtre à un des bouts de la carriere. Du Chatel mit pied à terre, & alla recevoir des mains de la Duchesse le prix qu'il venoit de mériter. C'étoit une médaille d'or, enrichie de pierries, où étoient gravées les images du Duc & de la Duchesse. Du Chatel reçut le présent un genou en terre avec tous les respects qu'il convenoit ; mais sa satisfaction ne pouvoit être entiere, puisqu'il ne recevoit pas ce fruit de sa victoire de la main de cette Princesse, pour la gloire de qui il étoit entré en lice. Quelle félicité pour lui s'il eût pu mettre à ses pieds le vainqueur & le prix qu'il venoit d'emporter! Il en étoit bien éloigné ; il n'osoit même la regarder, de peur de découvrir un secret si important : c'étoit la Comtesse de Monfort qu'il adoroit, Princesse d'une beauté & d'un mérite auquel on ne pouvoit résister.

Le Duc avoit commandé qu'on prît soin du Chevalier inconnu, mais il avoit refusé tous les services qu'on lui avoit offerts, & avoit ordonné à ses gens de le porter chez un Marchand Anglois, où il étoit logé, & où il se tint si resserré, que personne ne le put voir, ni apprendre qui il etoit. On ne le sçut qu'après son départ de Saint-Malo, où il s'étoit embarqué pour repasser en Angleterre d'où il venoit. On apprit que c'étoit le Seigneur d'Artois qui étoit sorti d'Angleterre sur le bruit d'un tournoi en Bretagne,

Plusieurs autres Chevaliers Bretons & étrangers rompirent des lances à l'honneur des Dames qu'ils servoient, dont je ne fais pas le détail, n'ayant entrepris de rendre compte que de ce qui a été fait pour la gloire de la Comtesse de Monfort.

Malestroit, un des plus considérables Seigneurs du Duché, arriva en ce même tems-là à la Cour : il venoit de faire un voyage en Italie. Il étoit fait à peindre, & il avoit fait parler de sa valeur en plusieurs occasions de guerre, où il avoit eu du commandement sous le Duc de Milan contre le Roi de Naples. Il étoit fâché de n'être pas venu assez tôt, pour faire voir son adresse dans le tournoi qui s'étoit tenu depuis peu, & il eut une secrette jalousie de l'honneur que du Chatel y avoit acquis. Ce n'étoit que jalousie de gloire : car il n'étoit pas encore animé de la même passion que du Chatel, il le fut bientôt. La premiere vue de Mademoiselle de Somardic le frapa : il se fit

présenter à la Comtesse de Monfort, dont il n'étoit pas encore connu. Il remarqua Mademoiselle de Somardic auprès d'elle; & il en fut si subitement touché, qu'il ne répondit qu'avec embarras à toutes les questions que le Comte & la Comtesse lui firent sur toutes les particularités de son voyage, tant il étoit déja occupé de Mademoiselle de Somardic.

Le premier homme qu'il rencontra, en sortant de chez la Comtesse, fut Bavalan, son ami & son voisin. Il lui demanda avec un empressement capable de découvrir ce qu'il ne vouloit pas qu'on sçût, qui étoit une personne qu'il venoit de voir auprès de la Comtesse, & qu'il n'avoit jamais vue à la Cour. Bavalan, qui n'étoit pas un novice, connut à l'embarras & à l'empressement de Malestroit, qu'il étoit fort intéressé en ce qu'il vouloit sçavoir. Il eût pu satisfaire sa curiosité dans ce même moment, mais il eut la malice de lui demander comment étoit faite cette personne qu'il ne connoissoit pas, lui qui avoit quasi toujours été à la Cour. Malestroit, qui avoit déja le cœur plein de Mademoiselle de Somardic, lui en fit le portrait: il lui dit que c'étoit une personne si distinguée par sa beauté, qu'il s'étonnoit comment il ne pouvoit pas la nommer sur le champ. Il lui répéta qu'elle étoit environnée de toutes les graces, qu'elle avoit une blancheur à éblouir & de grands yeux noirs, dont il n'étoit pas possible de soutenir les regards, une mine & un port si relevés, qu'elle étoit la majesté

même. Bavalan ne voulut pas le laisser languir plus long-tems dans son incertitude, & lui dit que ce ne pouvoit être que Mademoiselle de Somardic, que la Comtesse de Monfort aimoit uniquement; qu'elle étoit fille de Madame de Somardic, Dame Flamande, qui avoit élevé la Comtesse en Flandres, & étoit sa Dame d'honneur en Bretagne. Il lui rendit compte comment Mademoiselle de Somardic avoit passé son enfance auprès de la Comtesse, & étoit si étroitement attachée auprès d'elle, qu'elle avoit renoncé à des établissemens considérables en son pays, pour la suivre en Bretagne. Maleſtroit, sa curiosité satisfaite, changea de discours, & quitta Bavalan, pour aller chercher l'occasion de revoir Mademoiselle de Somardic. Il alla le soir chez la Duchesse, où il espéroit qu'elle auroit suivi la Comtesse; il ne fut pas trompé. Il la rencontra retirée au bas de la chambre de la Duchesse en conversation avec des Dames qu'il connoissoit, & qu'il aborda, pour avoir le moyen de la voir & de lui parler. Il leur dit que n'étant à la Cour que depuis deux jours, il ne leur faisoit pas d'excuse, s'il ne leur avoir pas encore rendu ses devoirs; qu'il s'en acquitteroit dès le lendemain : il dit à Madame de Clisson, qui étoit sa parente, que Mademoiselle de Somardic auroit sujet de le regarder comme un étranger à la Cour, jusqu'à ce qu'il lui eût été présenté chez elle, & qu'il la supplioit de lui faire l'honneur de l'y conduire dès le

lendemain. Madame de Cliſſon lui répondit, qu'elle le meneroit chez Madame de Somardic à la ſortie de ſon diner ; que c'étoit la véritable heure de trouver Mademoiſelle de Somardic, qui étoit preſque à toutes les autres heures du jour auprès de la Comteſſe, qui ne pouvoit vivre ſans elle. Maleſtroit dit, qu'il n'avoit pas de peine à le croire, & que le premier moment de la vue de Mademoiſelle de Somardic ſuffiſoit, pour faire deſirer de la voir toujours. Mademoiſelle de Somardic répondit, que la Comteſſe étoit une Princeſſe généreuſe, qui combloit de ſes faveurs les perſonnes qui lui étoient devouées.

Après ces premiers diſcours de civilité, la converſation devint générale. On parla des agrémens & des bontés de la Ducheſſe, de l'embelliſſement, que la Comteſſe, & les perſonnes qu'elle avoit attirées, cauſoient à la Cour. On obligea Maleſtroit à parler de ſes voyages, & ſur-tout de la Cour de Milan, d'où il arrivoit. Il ſe mêla inſenſiblement quelques autres perſonnes à cette converſation ; & comme c'étoit un endroit preſque hors de la vue de la Ducheſſe, les Courtiſans qui n'avoient pas encore vu Maleſtroit, depuis qu'il étoit de retour, le venoient embraſſer. Les Dames s'allerent ranger auprès de la Ducheſſe : Maleſtroit débarraſſé de tous les complimens, qu'on lui étoit venu faire, alla s'y ranger auſſi : il y demeura tout le temps que la Comteſſe y fut. Elle prit en ſe retirant, Mademoiſelle de Somardic ſous le bras : comme

comme elle étoit connue pour la favorite de la Comtesse, on n'étoit pas surpris de cette familiarité. Malestroit, qui n'avoit eu des yeux que pour Mademoiselle de Somardic, la suivit de vue, & se retira chez lui très-occupé de sa nouvelle passion. Il passa toute la nuit dans un sommeil interrompu par les soins de sa parure pour le lendemain, & de la visite qu'il avoit à faire : il méditoit déja les moyens de faire connoître à Mademoiselle de Somardic, qu'il ne vouloit vivre que pour la servir. Il s'habilla le lendemain de la maniere la plus galante qu'il put, & passa tout le matin à remplir ses devoirs.

En sortant du lever du Comte, il rencontra Mademoiselle de Somardic, qui entroit chez la Comtesse : c'étoit commencer sa journée par tout ce qu'il pouvoit desirer ; il la salua très-respectueusement, & la laissa passer, sans lui rien dire, ne la connoissant pas encore assez, pour lui pouvoir parler : il n'avoit garde de manquer d'aller diner chez Madame de Clisson, pour ne pas perdre l'occasion d'être présenté à Madame ed Somardic. Aussitôt après le diner, Madame de Clisson dit qu'il falloit songer à faire la visite, où elle devoit présenter Malestroit, de peur qu'il n'arrivât quelqu'un, qui les arrêtât. L'exactitude de Madame de Clisson fit grand plaisir à Malestroit, & lui épargna bien des inquiétudes; ils trouverent Madame de Somardic. Elle fit des complimens & des remercimens à

Madame de Cliſſon, de lui avoir amené Maleſtroit, qu'elle ſçavoit déja être un des plus galans hommes de la Cour, & à qui elle dit qu'elle lui étoit fort obligée de l'être venu voir des premieres. Maleſtroit répondit, qu'il ſçavoit ce qui lui étoit dû, qu'il eût été honteux pour lui d'y avoir manqué, & qu'il la ſupplioit de croire qu'il ne perdroit jamais les occaſions de lui rendre ſes très-humbles reſpects : il entra du monde, la converſation devint générale, & on ſe prépara bientôt d'aller tous à la Cour, où l'on paſſoit les journées entieres, preſque toujours chez la Ducheſſe, qui étoit une fort aimable Princeſſe.

La Comteſſe avoit envoyé chercher Mademoiſelle de Somardic par un Ecuyer qui lui donna la main : Maleſtroit n'eût pas perdu cette occaſion, s'il eût pu la diſputer à l'Ecuyer de la Comteſſe, il n'en perdit aucune autre de lui faire connoître ce qui ſe paſſoit en ſon cœur ; mais elle n'y faiſoit pas attention, & elle n'en avoit que pour ce qui regardoit la Comteſſe, à qui elle avoit donné toute ſa tendreſſe, accompagnée d'un profond reſpect. L'indifférence de Mademoiſelle de Somardic ne rebuta pas Maleſtroit, elle l'empêcha ſeulement de parler ; il voulut faire parler pour lui ſes ſoins, ſes reſpects, ſa magnificence, & l'approbation générale qu'il méritoit.

La Cour du Duc paſſa ainſi quelques années en paix & en plaiſirs continuels : ils furent interrompus par la mort de Guide Bretagne, Comte de Peinthievre,

héritier présomptif du Duc, qui n'avoit point d'enfans.

Gui de Bretagne avoit laissé Jeanne sa fille unique, sous la tutelle de sa mere, & la protection du Duc, qui la regardoit comme son héritiere, prétendant que représentation devoit avoir lieu dans le Duché; le Duc fit même réflexion, que le Comte de Monfort, son frere, étoit un Prince d'entreprise, & que son mérite & celui de la Comtesse pouvoient lui avoir acquis tant de Partisans, qu'il seroit à craindre du moins après sa mort : ce qui l'obligea à songer bien sérieusement à marier sa Niéce à un Prince capable de défendre ses droits; il jetta les yeux, par les conseils de ses serviteurs les plus affidés, sur Charles de Châtillon, frere du Comte de Blois, & neveu du Roi de France, à qui il envoya des Ambassadeurs, pour proposer ce mariage. Le Roi & le Comte de Blois envoyerent incontinent Charles de Châtillon, pour épouser Jeanne de Bretagne :(puisque l'Histoire nomme Charles de Châtillon, Charles de Blois, je ne le nommerai plus autrement). Le Duc reçut donc Charles de Blois à Rennes, & lui fit épouser sa Niéce, les déclara ses successeurs au Duché, & obligea plusieurs de ses Barons à leur faire serment de fidélité. Le Comte cependant & la Comtesse, qui vivoient dans une profonde dissimulation, rendoient toujours de grands respects au Duc; mais n'oublioient rien, pour gagner le cœur des Cour-

tiſans, & ſe faire des amis; deſſein qu'ils conduiſoient ſi adroitement que le Duc, qui croyoit avoir pourvu à tout, vivoit aſſez en repos.

La guerre s'alluma entre le Roi de France & le Roi d'Angleterre: le Duc alla juſqu'à Saint Quentin, au ſecours du Roi de France, qui y avoit une armée formidable, puiſqu'elle étoit de ſoixante mille hommes de pied, & de quatre mille hommes d'armes, qui furent inutiles par la croyance qu'eut le Roi en une prédiction du Roi de Caſtille, qui ſe piquoit d'être ſçavant en l'Aſtrologie judiciaire, qui lui manda que s'il combatoit le Roi d'Angleterre en perſonne, il perdroit la bataille: ce qui fit retirer le Roi de France & ſon armée. Le Duc de Bretagne prit congé de lui, & mourut en revenant dans ſes Etats; ſon corps y fut apporté & enterré à Ploërmel; le Comte & la Comteſſe de Montfort aſſiſterent à ſes funérailles, & s'en allerent le lendemain à Nantes, où ils avoient pratiqué des amis. Ils ne trouverent aucune difficulté à ſe rendre maîtres de la Ville, ils reçurent le ſerment de fidélité des habitans; après quoi ils envoyerent des Lettres Patentes dans tout le Duché, pour convoquer les Etats à Nantes: ils priſent dans leurs Lettres les titres de Duc & de Ducheſſe, & y inſérerent toutes les raiſons, qui faiſoient pour eux. Pendant les délais, pour s'aſſembler, portés par les Lettres, le Comte laiſſant la Comteſſe à Nantes, pour recevoir ceux qui vien-

droient, s'en alla en toute diligence à Limoges, où le défunt Duc tenoit ses finances; il s'en saisit, prit le serment des habitans, & revint avec la même diligence à Nantes, où il trouva le Sire de Leon, un de ceux qui étoient sécrettement touchés du mérite de la Comtesse.

Il n'y avoit pas à Nantes, quand le Comte y arriva, autant de monde qu'il avoit espéré, mais il employa l'argent qu'il avoit enlevé de Limoges, comme un instrument propre à gagner les hommes, & il s'attira bientôt par sa libéralité les meilleurs Capitaines du Duché, qui furent suivis de bons soldats; il rencontra aussi des communautés, qui se rendirent à ce charme. Il fit enfin si bien, qu'il se mit en état de tenir la campagne; il partit aussi-tôt avec la Comtesse & les Dames de sa Cour, traversa tout le Duché pour s'aller saisir de Brest, Place forte où il y avoit un Port, qui lui étoit très-nécessaire, pour recevoir le secours des Etrangers. Le Comte en marchant s'empara de plusieurs Châteaux qui étoient sur sa route, & la Comtesse s'empara de tous les cœurs par les charmes de sa beauté & ses manieres gracieuses. Le Sire de Maleftroit, qui étoit serviteur très-passionné de Mademoiselle de Somardic, le devint du Comte, & lui mit son Château entre les mains; il supplia la Comtesse de recevoir sa sœur auprès d'elle, ce qu'elle fit volontiers, pour obliger un homme, qui avoit beaucoup de réputation. Le

Comte, qui s'étoit beaucoup fortifié en marchant, arriva devant Breſt avec une armée conſidérable. Garnier de Cliſſon, qui y commandoit, étoit un de ceux qui avoient fait ſerment de fidélité à Charles de Blois & à la Comteſſe de Peinthievre ſa femme : il voulut leur être fidéle, & réſolut de défendre ſa Place, le Comte de Monfort la fit inveſtir ; & comme Charles de Blois n'avoit pas d'armée en campagne, le Comte élargit la ſienne pour la mieux faire ſubſiſter, & occupa tous les bons lieux du voiſinage. Le Château de Querouazle, qui étoit à une petite lieue de Breſt, appartenoit à un jeune Seigneur, qui y demeuroit avec ſa mere & ſa ſœur. Il étoit fils de Penancoët de Querouazle, mort depuis quelques années, lequel avoit été Amiral de Bretagne, ſous le regne du Duc Artur. Ce jeune Seigneur averti de la marche du Duc de Monfort, étoit allé lui offrir ſes ſervices à la tête de pluſieurs Gentilshommes, ſes parens ou ſes voiſins ; le Comte l'avoit reçu très-favorablement, & agréé ſa maiſon pour loger la Comteſſe & ſa Cour. Madame de Querouazle & ſa fille, qui étoient venues au-devant de la Comteſſe, la conduiſirent au Château : c'étoit une maiſon fort logeable, où les Dames de la ſuite de la Comteſſe & ſes Officiers étoient logés commodément auprès d'elle. Le Comte, en établiſſant ſes quartiers, mit ſon corps de réſerve au voiſinage de Querouazle pour la ſureté de la Comteſſe, & le lende-

main il commença ses attaques : il trouva quelques galiotes dans le Port, dont il se servit pour descendre la riviere, qui conduit quasi aux portes de Querouazle, où il alloit tous les jours visiter la Comtesse, ou bien elle se servoit des mêmes galiotes pour venir au camp. Le Comte, au siége, étoit fort content de l'application & de la valeur de Querouazle ; la Comtesse n'étoit pas moins satisfaite des soins de la mere & de la fille, à qui elle trouvoit toutes les qualités imaginables. Il est vrai que Mademoiselle de Querouazle étoit une belle personne, & qu'elle avoit été élevée par les soins d'un pere & d'une mere si sages, qu'on ne pouvoit rien desirer à l'éducation qu'elle avoit eue. La Comtesse la trouva si fort à son gré, qu'elle la voulut avoir pour une de ses Filles d'honneur ; & même elle lui dit un jour qu'elle la demanderoit à sa mere, si cela pouvoit lui faire plaisir : cette jeune personne fut si touchée des bontés de la Comtesse, qu'elle lui embrassa les genoux, & la pria de lui permettre d'aller annoncer cette bonne nouvelle à sa mere ; qui courut aussi-tôt qu'elle l'eut apprise, offrir sa fille à la Comtesse, & la supplia très-humblement de recevoir toute sa famille à son service. Elle aimoit cependant fort tendrement son fils & sa fille, & eût eu beaucoup de peine à s'en séparer pour de moindres raisons : la Comtesse lui dit qu'elle recevoit de bon cœur le présent qu'elle vouloit bien lui faire, & elle lui ajouta,

qu'elle lui feroit plaisir de ne pas quitter son fils & sa fille, qu'on sçavoit qu'elle aimoit si tendrement ; & que quand il lui plairoit d'être à la Cour, elle y trouveroit les mêmes commodités, qu'on avoit trouvées chez elle.

Le Comte poursuivoit toujours le siége ; & de Clisson, qui se défendoit avec beaucoup de valeur, sortit un jour avec une partie de sa garnison : mais quand il voulut se retirer, il fut suivi de si près, qu'il eut de la peine à rentrer dans la Place, & y rentra blessé mortellement : il mourut de ses blessures trois jours après ; & la garnison se voyant sans Chef, demanda à capituler. Le Comte étoit si satisfait de Querouazle, qu'il lui donna le Gouvernement de Brest : comme il étoit jeune & plein de valeur, le Comte qui vouloit se servir de lui en d'autres occasions, nomma un vieil Officier, pour y commander en son absence. Brest réduit & mis en état de défense, le Comte prit sa marche droit à Rennes, dont il se rendit maître en peu de jours, il y laissa la Comtesse & les Dames de sa Cour, & s'en alla faire de nouvelles conquêtes. Madame de Querouazle étoit si touchée des bontés de la Comtesse, & étoit si attachée à ses enfans, qu'elle l'avoit suivie jusqu'à Rennes : elle y demeura quelque temps, reçut des présens magnifiques, & revint à sa maison : son fils quitta le Comte pour la conduire chez elle, il visita son Gouvernement, & retourna aussi-tôt trouver le Comte,

qui

achevoit de conquérir la plus grande partie du Duché.

Comme le Comte prévoyoit qu'il auroit bientôt Charles de Blois sur les bras avec les forces du Roi de France, il résolut de passer en Angleterre, où le Roi Edouard lui fit un accueil très-favorable; & il se fit une ligue offensive & défensive entr'eux. Le Roi d'Angleterre qui avoit épousé Isabelle de France, disputoit les Loix Saliques; & prétendant avoir droit au Royaume de France, il eût été bien-aise de s'y faire un passage par la Bretagne. Après ce Traité fait, le Comte de Monfort revint trouver la Comtesse, qu'il rendit satisfaite par la relation du succès de son voyage.

Charles de Blois, alarmé par les conquêtes du Comte, & par la ligue qu'il venoit de conclure en Angleterre, représenta au Roi de France, qu'il étoit à la veille de tout perdre, s'il n'étoit promptement secouru. Le Roi assembla ses Pairs, & décida avec eux que la querelle étant pour un Duché & Pairie, il étoit raisonnable d'assigner le Comte de Monfort, pour expliquer ses prétentions: le Comte, ayant comparu à l'assignation qu'on lui avoit donnée, accompagné de plusieurs Barons & Seigneurs de son parti, jugea par la conversation qu'il eut avec le Roi, qu'il étoit engagé dans un mauvais pas; que le Roi & ses Pairs alloient le condamner à céder le Duché; & qu'on le retiendroit jusqu'à ce qu'il eût rendu les Pla-

ces, dont il s'étoit rendu maître : ce qui le fit résoudre de tout hazarder, pour se retirer dans ses Etats; il se déguisa en Marchand, sortit de Paris lui quatriéme, & fit une si grande diligence, qu'il étoit en Bretagne, avant qu'on se fût apperçu qu'il étoit parti.

Le Roi fort irrité d'avoir été trompé par le Comte à qui il avoit fait promettre, qu'il ne sortiroit pas de Paris, fit donner un Arrêt en faveur de Charles de Blois, si connu sous le nom de l'Arrêt de Conflans : il le fit Chevalier, & lui dit qu'il falloit employer ses amis, pour mettre son Arrêt en exécution, & qu'il lui fourniroit ce qu'il pourroit de troupes & d'argent : ce qu'il fit, & ordonna au Duc de Normandie, son fils, d'assembler une armée à Angers, pour entrer en Bretagne. Cette armée marcha à Nantes, après avoir pris Chantoceaux. Le Comte de Monfort défendoit Nantes avec une grande valeur; mais les habitans rebutés par la longueur du siége, & par la perte de plusieurs des leurs, capitulerent secrettement, ouvrirent la nuit une porte, & introduisirent les François, qui marcherent droit au Château, & y surprirent le Comte, qu'ils conduisirent à Paris, où il fut gardé dans la grosse Tour du Louvre.

Cet événement arriva en 1342. On crut la querelle finie, quand on vit le Comte prisonnier, n'y ayant plus qu'une femme pour la soutenir. On sçavoit que

Jeanne de Flandres étoit une belle Princeſſe, & qui avoit tous les agrémens de l'eſprit; mais on ne ſçavoit pas encore qu'elle eût la valeur & la conduite des plus grands Capitaines : elle étoit à Rennes, quand elle apprit l'empriſonnement du Comte : cette diſgrace au lieu de l'abatre, lui enflamma le courage : elle prit entre ſes bras ſon fils, âgé de trois ans, le montra aux gens de guerre & aux habitans, les aſſura qu'en attendant qu'il fût en âge de les commander, elle ne les abandonneroit pas, & qu'elle eſpéroit de ſoutenir ſes affaires par le ſecours de ſes amis & de ſes bons ſujets, en qui elle avoit une entiere confiance : ce diſcours étoit accompagné de tant d'audace, qu'elle remplit toute la Ville d'eſpérance. On fut ſurpris dans la ſuite de voir la perſonne du monde la plus douce & la plus gracieuſe, prendre la hauteur d'un Général d'Armée, quand il s'agiſſoit du commandement : en toute autre occaſion on la trouva toujours la bonté même & la Princeſſe la plus affable.

Après avoir mis Rennes en défenſe, & en avoir donné le commandement à Cadoudal, brave Chevalier, elle alla pourvoir à ſes autres Places. Quand elle fut arrivée à Hennebon, ſongeant à mettre ſon fils en ſureté, elle envoya le Sire de Cliſſon le conduire en Angleterre, ſupplier le Roi de le recevoir ſous ſa protection, & de lui donner, s'il lui plaiſoit, une des Princeſſes ſes filles en mariage, quand il

feroit en âge. Le Sire de Cliſſon repréſenta fort vivement au Roi le beſoin que la Comteſſe avoit d'être promptement ſecourue. Le Roi fit partir ſix mille Archers, ſous la conduite de Mauny, Chevalier Anglois ; mais ils eurent le vent contraire, & cependant ceux de Rennes aſſiégés par Charles de Blois, furent après une longue réſiſtance, obligés de capituler.

Charles de Blois après avoir établi de bons ordres à Rennes, marcha à Hennebon, où il ſçavoit que la Comteſſe étoit enfermée avec tous les plus braves gens de ſon parti : il eſpéroit, s'il ſe pouvoit ſaiſir de la perſonne de la Comteſſe & d'eux, d'être paiſible poſſeſſeur du Duché ; c'étoit un théâtre que la Fortune avoit préparé à la Comteſſe, pour faire voir de quoi une Princeſſe de grand courage eſt capable : on va voir ſur ce même théâtre des Chevaliers de grande valeur, animés par les appas de la Comteſſe, qu'ils adoroient preſque tous en ſecret, faire de ſi grandes actions, qu'on ne peut les attribuer qu'à une grande paſſion pour la gloire ou pour elle. On étoit à Hennebon en une continuelle attente de voir arriver de Cliſſon avec le ſecours dont le Roi d'Angleterre avoit fait aſſurer la Comteſſe. De Cliſſon étoit un Seigneur fort dévoué au parti du Comte de Monfort, & de plus ſerviteur très-paſſionné de la Comteſſe, pour qui il avoit une eſtime & des reſpects qui alloient à l'adoration : c'étoit le ſort de

tous ceux qui approchoient de la Comtesse, d'être très-passionnément dévoués à son service, sans qu'il y en ait jamais eu un capable d'aucun desir audacieux. Les plus zelés des Partisans de la Comtesse, enfermés avec elle dans la Place, étoient Malestroit, Bavalan, Du Chatel & Querouazle.

Charles de Blois, regardoit, ai-je déja dit, l'entreprise de Hennebon, comme la plus sérieuse qu'il pût faire, & où il avoit plus d'intérêt de réussir, aussi s'y prit-il avec beaucoup d'ardeur ; il fit ses approches, dressa ses batteries de machines, pour ruiner les défenses de la Place, & il faisoit tous les jours des escarmouches jusqu'aux barrieres, qui étoient défendues de la Place, & par les gens détachés, qu'on y mettoit de garde. Un jour qu'il avoit entrepris avec un corps considérable de les forcer & de se saisir d'une porte ; la Comtesse qui étoit à cheval, pour encourager les siens, & faire soutenir ceux qui étoient sortis, voulant sçavoir ce qui se passoit dans le camp, s'avisa de monter au haut d'une Tour, où elle fit monter avec elle Du Chatel, qu'elle destinoit à quelque entreprise, après qu'elle auroit reconnu la contenance des ennemis : quand elle fut au haut de cette Tour, sur le peu d'ordre qu'elle vit dans le camp, elle jugea de pouvoir entreprendre une action qui déconcerteroit Charles de Blois, & l'obligeroit à abandonner l'attaque : ce qui lui faisoit espérer une grande réputation pour ses armes. Du-Cha-

tel, qui crut qu'elle lui alloit donner l'ordre de cette exécution, parce qu'elle lui avoit demandé si elle pouvoit se faire, l'assura que, s'il lui plaisoit, il alloit mettre le feu jusque dans les Pavillons de Charles de Blois : la Comtesse lui répondit qu'elle sçavoit bien qu'elle pourroit à cet égard se fier à lui; mais qu'elle vouloit avoir elle-même l'honneur de cette expédition, & qu'il sortiroit avec elle. Elle voulut obliger ses filles d'honneur à l'attendre dans la Place : elles avoient du courage, une grande tendresse pour la Comtesse, qui leur faisoit mépriser tous les dangers, & elles voulurent la suivre. Elle commanda sur le champ trois cens chevaux qu'elle disposa en cinq troupes : elle mit du Chatel à la tête de la premiere; se mit avec ses Filles à la tête de la seconde, donna la troisiéme à Tresiquidy, la quatriéme à Queroualze; & elle mit sous les ordres de Penmar la cinquiéme, pour la soutenir, & favoriser sa retraite. Elle marcha avec ces quatre troupes droit au camp, ayant quelques flambeaux allumés, pour mettre le feu dans les baraques & dans les tentes. Ces quatre troupes, soutenues à quelque distance par la cinquiéme, mirent en un moment tout le camp de Charles de Blois en un grand désordre, & lui firent abandonner la porte attaquée. La Comtesse prévoyant que pour rentrer dans Hennebon, elle auroit un grand combat à rendre, qui lui couteroit de braves gens, se retira au grand trot à Aulray : elle fut suivie dans sa retraite;

mais Penmar, qui commandoit l'arriere-garde, faisoit tête, quand il étoit pressé, & joignoit la Comtesse au galop, quand il avoit repoussé ceux qui le suivoient : ils l'attaquerent trois ou quatre fois, & ils furent toujours repoussés avec perte. Enfin la Comtesse entra dans Aulray, sans avoir perdu un seul homme de marque. Maleftroit qu'elle avoit laissé à Hennebon, & tous ses autres bons serviteurs étoient en de grandes inquiétudes du succès d'une entreprise si hardie, & de ce qu'étoit devenu la Comtesse : ils jugerent cependant qu'elle auroit eu la prudence de se retirer à la plus proche de ses places, qui étoit Aulray ; mais ils n'en furent certains que le cinquiéme jour : ils la virent revenir par un côté du camp, où il n'y avoit qu'une simple garde qu'elle repoussa. Ils lui ouvrirent les barrieres, & elle rentra suivie de cinq cens chevaux, & fut reçue au bruit des tambours & des trompettes.

Le Sire de Léon, le serviteur le plus passionné qu'eût la Comtesse, étoit dans le camp de Charles de Blois: il avoit quitté le parti du Comte de Monfort à Nantes, & s'étoit jetté dans celui de son ennemi, pour quelque reproche que lui avoit fait le Comte, d'avoir manqué à son devoir dans une sortie, où il avoit fait des merveilles : il y avoit long-tems que le Comte cherchoit un prétexte pour le maltraiter. Les visites trop assidues qu'il rendoit à la Comtesse, avoient donné de l'inquietude au Comte ; de Léon ne s'étoit pas

assez observé, quelque dessein qu'il en eût. Tant il est difficile d'être prudent, quand on est prévenu d'une grande passion : il n'est pas même possible de la cacher aux yeux d'un surveillant, quelque précaution qu'on prenne. De Léon au désespoir s'étoit donc jeté dans un parti opposé à la Princesse qu'il adoroit ; mais depuis que le Comte avoit été pris à Nantes, il avoit fait dire à la Comtesse qu'il étoit de tous ses serviteurs le plus respectueux & le plus zelé, & qu'il étoit prêt d'embrasser ouvertement ses intérêts, si elle le trouvoit bon, au hazard de tous les reproches qu'on lui en pourroit faire. La Comtesse, qui sçavoit les soupçons du Comte, ayant peur de les augmenter, refusa les offres du Sire de Léon, quoiqu'elle l'estimât beaucoup, & qu'elle n'ignorât pas de quelle utilité il lui eût pu être ; elle avoit aussi peur de hazarder sa réputation : car elle étoit avertie que le public soupçonnoit le Comte d'avoir eu des inquietudes, & qu'il falloit même qu'elles fussent bien grandes, pour l'avoir fait résoudre à perdre un de ses meilleurs serviteurs.

De Léon sensiblement touché des refus de la Comtesse, étoit au siege, & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour servir Charles de Blois si utilement, qu'il pût être regreté de la Comtesse, de qui il vouloit quelquefois se venger ; il l'eût même voulu quelques autres fois au pouvoir de Charles de Blois, pour avoir occasion de lui rendre quelque service important dans sa

disgrace : il étoit véritablement en des incertitudes continuelles de ses sentimens : rien n'étoit sûr, sinon qu'il ne pouvoit effacer de son cœur une très-forte passion qu'il avoit toujours eue pour la Comtesse ; il ne pouvoit non plus lui pardonner ses mépris ; il résolut enfin de négocier avec les habitans & les gens de guerre de Hennebon, par le moyen de l'Evêque de Leon, son oncle, qui étoit auprès de la Comtesse, laquelle en ayant eu quelque connoissance, en étoit en de mortelles alarmes. Les habitans très-puissans dans la ville étoient véritablement fort ébranlés : ils se voyoient tous les jours fort pressés, & craignoient de tout perdre, si on les prenoit l'épée à la main. La Comtesse les sollicitoit de lui être fidéles, leur promettant continuellement le secours d'Angleterre qu'elle attendoit ; & comme tous les Chefs de ses troupes lui étoient fort dévoués, ses soldats gagnés tenoient les habitans en quelque respect, & retardoient leurs résolutions, quand tout à coup le secours parut ; la Comtesse étant à une fenêtre qui avoit vue sur la mer, fut la premiere à le découvrir, & s'écria : « Voilà le seçours, mes amis ». Le bruit en fut répandu aussi-tôt en toute la ville. Les habitans rassurés rompirent toutes les négociations, & jurerent tout de nouveau qu'ils n'abandonneroient pas la Comtesse. L'Evêque de Léon ne se croyant pas en sureté parmi eux, demanda à la Comtesse la liberté de se retirer au camp ; ce qu'elle lui accorda généreu-

ſement, quoiqu'elle eût été en droit de le faire arrêter, même de lui faire faire ſon procès. De Cliſſon, très-paſſionné ſerviteur de la Comteſſe, auſſi-tôt qu'il fut entré dans la Ville avec le ſecours d'Angleterre, qu'il conduiſoit, demanda à l'employer : il fit une ſortie avec une grande partie de ſes Anglois, renverſa les machines de batterie de Charles de Blois, & ſe retiroit preſque ſans perte, quand du Chatel ſortit avec les meilleures troupes de la Comteſſe, pour faciliter ſa retraite ; tous deux jaloux de la gloire l'un de l'autre, ils s'avancerent enſemble, mirent le camp en un grand deſordre ; & ſe retirerent après avoir acquis beaucoup d'honneur, & ſervi la Comteſſe très-utilement. Les mêmes mouvemens du cœur les faiſoient agir tous deux ; mais ils ſe tenoient ſi couverts, que perſonne ne pouvoit s'en appercevoir ; & on n'étoit pas ſurpris de leur voir rendre des reſpects & des ſoins continuels à leur Souveraine.

Charles de Blois rebuté par tant de mauvais ſuccès, ne voyant pas d'apparence de réduire une Place défendue par de ſi braves gens, & par la Comteſſe elle-même, abandonna l'entrepriſe, & s'en alla aſſiéger Aulray. La Comteſſe, qui prévoyoit qu'après la priſe d'Aulray, Vannes ſeroit attaqué, réſolut d'envoyer Maleſtroit pour y commander. Il reçut les ordres de la Comteſſe avec reſpect ; mais il ne pouvoit quitter la Cour qu'avec douleur, parce qu'il s'éloignoit de Mademoiſelle de Somardic, qu'il n'eût pu ſe réſoudre

à quitter que pour la gloire, & la reconnoissance qu'il devoit à la Comtesse de la confiance qu'elle mettoit en lui. Il cherchoit une occasion de parler à Mademoiselle de Somardic, que la fortune lui donna bientôt : car la Comtesse étant montée à cheval pour visiter le camp que Charles de Blois venoit d'abandonner, Mademoiselle de Somardic demeura derriere elle, & ne fut peut-être pas fâchée de donner moyen à Malestroit de l'entretenir. Il lui avoit parlé de sa passion, à quoi elle ne s'étoit pas trouvée de disposition à répondre favorablement ; mais à la veille d'une longue absence & d'un nouveau peril où il alloit être exposé, elle s'étoit apperçue qu'il ne lui étoit pas indifférent, Malestroit s'approcha d'elle avec tous les embarras d'un homme passionné, qui craint plus qu'il n'espere. « La Comtesse m'a fait trop d'hon-
» neur (dit-il) en me choisissant pour défendre Van-
» nes, si Charles de Blois l'attaque, & j'ai paru tout
» prêt à lui obéir ; mais si elle sçavoit avec quelle
» douleur je pars, elle ne pourroit sans inhumanité
» me destiner à l'emploi qu'elle me donne ; j'aban-
» donne pour long-tems une Cour, où je laisse la
» plus aimable personne du monde, à qui j'ai voué
» tous mes respects, sans avoir pu apprendre s'ils lui
» sont agréables ; & je la laisse assiégée de beaucoup
» d'honnêtes gens, qui ont sans doute le dessein de
» lui faire agréer leur servitude aussi-bien que moi ;
» si vous jetiez les yeux favorablement sur quelqu'un

» d'eux, l'honneur que la Comtesse me fait, ne me
» coûteroit-il pas bien cher? Garantissez-moi, Mademoiselle, des horreurs de cette pensée, si vous êtes
» capable de quelque humanité ».

« Sur quelles apparences Monsieur de Malestroit
» juge-t-il qu'il y ait ici quelqu'un que je puisse regarder plus favorablement que lui? Ceux qui demeurent en cette Cour, sont fort honnêtes gens;
» mais comme ils ne pensent pas à moi, je puis assurer que je n'ai jamais pensé à eux ».

« Ajoutez, Mademoiselle, que la douleur que je
» ressens de vous quitter, vous fait quelque peine,
» & qu'il ne seroit pas impossible que mes vœux vous
» fussent agréables un jour, & je pars content de
» mon sort ».

« Je sçais, Monsieur, la perte que fait la Cour,
» quand vous vous éloignez, & elle ne me seroit
» pas peut-être indifférente, si vous ne partiez pas
» pour le service de la Comtesse, à qui nous devons
» tout ».

« Si ce qui me regarde, pouvoit ne vous être pas
» indifférent, Mademoiselle, je me promets de bien
» servir la Comtesse, & de revenir promptement.

» Partez, Monsieur, menagez-vous dans les occasions, s'il est possible, & soyez persuadé que votre
» retour fera plaisir ».

Malestroit se seroit jetté à terre pour lui baiser les pieds, si la Comtesse ne s'étoit arrêtée, & ne l'eût ap-

pellé pour conférer avec lui ſur les troupes, dont il auroit beſoin pour défendre Vannes, & ſur les moyens de les y faire paſſer par mer ; parce que Charles de Blois étoit maître de la campagne. Maleſtroit trouva encore le moyen de dire un mot à Mademoiſelle de Somardic, & de la ſupplier très-humblement de lui écrire de ſon exil, d'où il ſe promettoit d'envoyer pour apprendre de ſes nouvelles : elle lui dit qu'elle ne ſeroit pas fâchée d'apprendre des ſiennes ; & c'eſt tout ce qu'il put obtenir.

Maleſtroit ne fut pas plutôt arrivé à Vannes, que Charles de Blois l'y vint attaquer, après avoir réduit Aulray, qui l'avoit arrêté quelques jours : Maleſtroit s'y défendit en homme de courage, mais il fut obligé de ſe rendre : car les habitans ſupérieurs à ſes troupes le forcerent à capituler. Il lui fut permis d'aller joindre la Comteſſe à Hennebon : il eſpéroit qu'elle ſeroit ſatisfaite de ſa réſiſtance. Son grand embarras étoit de s'approcher de Mademoiſelle de Somardic : il ſçavoit que la gloire ſuit les bons ſuccès, & qu'il eſt rare de trouver des perſonnes aſſez juſtes, pour donner leur approbation à ceux qui n'ont pas été heureux dans leurs entrepriſes. Mademoiſelle de Somardic, qui étoit capable de juger ſainement de toutes choſes, lui fit un accueil, qui non ſeulement le raſſura, mais lui donna même toute la joie que lui eût pu cauſer la conſervation de Vannes. Sans ce ſecours il eût été accablé de ſa diſgrace & affligé au dernier point, de

n'avoir pu apprendre si une lettre qu'il lui avoit écrite de Vannes, lui avoit été agréable. Il avoit fait sortir dans le fort du siége une couvette du Port, qui portoit un des siens qu'il envoyoit pour sçavoir des nouvelles d'une personne qui le touchoit plus que la gloire qu'il eût pu espérer de la conservation de Vannes: son homme portoit des dépêches pour la Comtesse, à qui il rendoit compte du siége, & de la mauvaise disposition des habitans qu'il commençoit à connoître. Ils étoient si puissans, qu'il n'en pouvoit être le maître avec une si foible garnison. Il écrivoit à Mademoiselle de Somardic qui avoit eu la bonté de le lui permettre, & on verra par sa lettre que voici jusques où alloient ses inquiétudes.

J'avois esperé, Mademoiselle, que vous pourriez me regarder de meilleur œil, si j'acquerois quelque honneur en conservant Vannes pour la Comtesse qui me l'a confié: j'en suis bien éloigné, & je ne sçais comment je pourrai me présenter devant vous, Mademoiselle, si je suis obligé de capituler. La Comtesse m'a ordonné de n'attendre pas à l'extrémité; & les habitans qui sont incomparablement plus forts que ma garnison, se sont saisis des portes, & menacent de faire leur Traité, si je ne fais le mien. Voilà l'état affreux où je me trouve: j'avois osé espérer de mériter que vous m'honorassiez de quelque estime, en défendant bien Vannes; j'ai fait ce que j'ai pu, & les habitans ne se sont rebutés que par la

perte de plusieurs des leurs, qui sont demeurés dans les fréquentes sorties que j'ai faites, je crois même que la Comtesse en sera satisfaite ; mais que sera-ce pour moi, si vous n'êtes pas assez bonne, Mademoiselle, pour approuver ce que je ne pourrai éviter de faire? Si vous ne me trouvez pas digne de votre estime, je le suis du moins de votre compassion pour les maux que je souffre, éloigné de la plus aimable personne du monde, & par le désespoir où me jette ma mauvaise fortune, qui fera peut-être mépriser les plus parfait respects, & une tendresse, si j'ose le dire, qui n'a jamais eu sa pareille.

Mademoiselle de Somardic, qui avoit reçu cette lettre, lui dit aussi-tôt qu'elle le vit : « Vous me » croyez bien injuste, ou bien peu éclairée, Mon- » sieur, si vous me soupçonnez de ne juger des af- » faires du monde que par les évenemens : votre » résistance à Vannes vous a fait beaucoup d'honneur, » & la Comtesse en est fort satisfaite, que pouvez- » vous desirer de plus? Mademoiselle de Somardic étoit touchée de l'embarras où elle le voyoit, & eut la bonté de vouloir bien le consoler.

» Vous me donnez la vie (lui dit-il) Mademoiselle, » & je n'ai plus rien à desirer au monde, que de » vous faire agréer une éternelle servitude à laquelle » je me destine : si vous m'accordiez cette faveur, » Mademoiselle, & celle de vous intéresser un peu » pour moi, je deviendrois sans doute plus heureux

» dans les emplois qu'il plairoit à la Comteſſe de me
» confier.

« Vous pouvez hardiment, Monſieur, entrepren-
» dre de bien ſervir la Comteſſe, s'il ne faut que mes
» ſouhaits pour vous y faire heureux.

Cette converſation remplit Maleſtroit de confiance, & lui fit embraſſer avec audace toutes les occaſions qui ſe préſenterent pour le ſervice de la Comteſſe.

Charles de Blois, après avoir donné ſes ordres à Vannes, fit quelques autres conquêtes par lui ou par ſes Lieutenans, & revint aſſiéger Hennebon, encouragé par les grands renforts, que le Roi de France lui avoit envoyés. La Comteſſe, qui étoit dans la Place avec preſque tous les braves Chevaliers de ſon parti, n'avoit rien oublié pour ſe mettre en état de ſoutenir un ſiége. Charles de Blois fit mettre douze machines en batterie, & commença vivement ſes attaques. Un de ſes Lieutenans généraux, qui avoit été depuis peu battu en campagne, & y avoit perdu un de ſes neveux, étoit enflammé d'un ſi violent deſir de ſe venger, qu'ayant appris qu'on tenoit deux Chevaliers priſonniers, il les demanda à Charles de Blois, pour en diſpoſer, comme il lui plairoit : c'étoit Louis d'Eſpagne, celui de tous ſes Lieutenans qu'il avoit plus de raiſons de ménager, & qui menaçoit de l'abandonner, ſi on ne le ſatisfaiſoit. Charles de Blois le lui accorda, en lui repréſentant qu'ils

étoient prisonniers de guerre, & n'étoient sujets à aucune peine qu'à la rançon. D'Espagne n'y eut aucun égard, & les condamna à perdre la tête dans le jour, ce qu'on leur annonça. La Comtesse l'ayant appris par ses espions, résolut de les sauver : elle fit sortir de Clisson de la place avec mille hommes de pied, & trois cens chevaux, conduits par Querouazle. De Clisson s'en alla donner tête baissée dans le camp de Charles de Blois avec grand bruit de tambours & de trompettes. Toute l'Armée ayant pris les armes, de Clisson se retira, & gagna ses barrieres où il fut suivi avec peu d'ordre : les barrieres gagnées, il y fit tête, pour donner le tems à Mauny avec trois cens Archers, & du Chatel à la tête de cent chevaux, de sortir par une autre porte, pour enlever les deux Chevaliers qui n'avoient qu'une foible garde. Charles de Blois voulut rappeller ses troupes occupées contre de Clisson, pour les opposer à cette derniere entreprise ; mais elles arriverent trop tard, de Mauny étoit rentré dans la ville avec les deux Chevaliers qu'il venoit d'enlever ; & de Clisson moins pressé y rentra aussi presque sans perte.

Voilà une belle action conçue par la Comtesse, & exécutée par des Chevaliers de grande valeur, qui ne refusoient aucun péril pour son service. Tous les Chevaliers de cette Cour étoient animés par deux passions ; le desir de la gloire & l'amour les possédoient absolument ; il n'y en avoit pas un qui ne fût

secrettement touché des appas de la Comtesse, de ses Filles d'honneur, ou de quelques autres Dames de la Cour, qui avoient aussi leurs Partisans.

De Clisson & du Chatel adoroient la Comtesse; Malestroit aimoit éperduement Mademoiselle de Somardic; Penmar nouvellement arrivé à la Cour, après avoir voyagé, étoit très-vivement touché du mérite de Mademoiselle de Querouazle; & Bavalan étoit serviteur déclaré de Mademoiselle de Malestroit.

D'Espagne au déséspoir d'avoir manqué l'occasion de se venger, envoya par un Trompette un cartel de défi à de Mauny & à du Chatel, qui lui avoient enlevé des victimes qu'il vouloit sacrifier aux manes de son neveu. Geoffroi de la Riviere, Chevalier de grande valeur, devoit combattre à ses côtés contre du Chatel: le défi fut accepté; & de Mauny & du Chatel offrirent de passer dans le camp de Charles de Blois, s'il leur promettoit sureté; mais la Comtesse, qui étoit prudente, ne voulut pas hazarder deux hommes qui lui étoient si nécessaires, & renvoya le Trompette avec une réponse honnête pour d'Espagne, & des excuses de ce qu'elle ne pouvoit permettre ce qu'il souhaitoit.

Charles de Blois pressoit toujours le siége: mais une action de si grande valeur, que celle qui lui avoit fait perdre les deux prisonniers, & quelques autres des jours suivans lui firent juger qu'il s'opi-

nuïtroit inutilement devant une Place, où tant de braves gens étoient enfermés, & le firent résoudre à lever encore une fois le siége. Il fit bien plus: quoique maître de la campagne & des meilleures Places du Duché, il proposa une treve, dont on n'a jamais pénétré les raisons. La Comtesse, qui avoit besoin de prendre haleine, l'accepta avec joie : elle fut accordée pour tout l'hiver que la Comtesse alla passer à la Cour d'Edouard, Roi d'Angleterre. Elle y mena Madame de Somardic & ses trois Filles d'honneur; du Châtel, Penmar, Bavalan & Malestroit la suivirent. La Comtesse fut reçue en Angleterre avec tous les honneurs possibles. Le Roi Edouard, & la Reine Isabelle de France la traiterent avec mille bontés : elle les ménagea si bien pendant l'hiver, qu'elle revint au printems en Bretagne avec un secours considérable, que le Roi donna à commander au Seigneur d'Artois, qui fut ravi de joie d'avoir occasion d'employer sa vie pour le service de la Comtesse qu'il avoit adorée depuis qu'elle étoit sortie de l'enfance. On ne sçait s'il ne brigua pas même cet emploi; ce qu'on sçait, est que durant l'hiver il rendit continuellement mille respects à la Comtesse.

Mademoiselle de Somardic s'accoutuma en Angleterre aux soins de Malestroit, & trouva bon enfin qu'il la demandât en mariage à Madame de Somardic, qui y consentit sous le bon plaisir de la Comtesse qui y donna aussi les mains; & les noces furent ré-

ſolues pour être faites, en arrivant en Bretagne. Maleſtroit vivoit depuis dans toute la tranquillité d'un amant, qui a des promeſſes légitimes : ce qu'il éprouva fait voir, qu'il n'y a pas de felicité ſi parfaite, qu'elle ne puiſſe être troublée. Chandos, Chevalier Anglois, ſe mit dans la tête de plaire à Mademoiſelle de Somardic : il étoit continuellement auprès d'elle, quoiqu'il n'y fût retenu par aucune des bontés qui fondent les eſpérances des amans ; il parla de ſa paſſion, & ne fut pas écouté. Il s'apperçut que Mademoiſelle de Somardic étoit prévenue pour Maleſtroit ; & il apprit qu'elle lui étoit promiſe : ne pouvant ſe faire aimer, il voulut ſe venger de ce qu'on le mépriſoit, en brouillant Maleſtroit avec Mademoiſelle de Somardic. Il gagna une fille qui la ſervoit, & lui fit voler ſon portrait. Quand il l'eut en ſa puiſſance, il fit dire adroitement par un homme affidé à Penmar, qui étoit ami de Maleſtroit, tout ce qui pouvoit donner de l'inquiétude à un amant ; juſque-là, que Mademoiſelle de Somardic lui avoit donné ſon Portrait : elle s'étoit déja plainte qu'on le lui avoit volé, Maleſtroit le ſçavoit, & ne prit aucun ſoupçon contre Mademoiſelle de Somardic ; mais croyant devoir retirer ce Portrait d'entre les mains de Chandos, il en parla à Penmar, qui offrit de le ſervir, & d'aller appeller Chandos, qui n'ayant pas refuſé le combat, ils ſe trouverent en lieu aſſigné avec leurs épées ſeulement ; & quoique cet uſage ne fût pas encore introduit dans le monde, ils ſe batti-

rent deux contre deux, & les Anglois furent battus : Chandos blessé & desarmé, fut obligé de rendre le Portrait, & d'avouer la supercherie qu'il avoit faite. Le Roi Edouard ayant sçu cette affaire, en fut si fort en colere, qu'il bannit Chandos de sa présence, pour autant de temps qu'il plairoit à la Comtesse ; mais elle le fit rappeller bientôt : c'étoit un homme de valeur, que la Comtesse étoit bien-aise de gagner, & qui eut ensuite des commandemens honorables en Bretagne, tant que dura la guerre contre Charles de Blois.

Bavalan ayant aussi trouvé un Anglois qui lui voulut disputer le cœur de Mademoiselle de Maleſtroit, se battit contre lui, & le tua : la Comtesse en fit mille excuses au Roi, & renvoya Bavalan en Bretagne ; il s'étoit réfugié chez la Comtesse, qui lui lui fit une severe réprimande & lui ordonna de partir incessamment : on lui permit de prendre congé de Mademoiselle de Maleſtroit. Il se jetta à ses pieds, & lui dit : « Je ne sçais, Mademoiselle, si je me présente devant vous, comme criminel ou le plus malheureux » des hommes : je m'étois flaté de quelque espérance de pouvoir un jour ne vous pas déplaire, j'ai » cru voir que vous aviez beaucoup de complaisance » pour un autre ; j'ai eu peur qu'il devînt plus heureux que moi, & j'ai voulu le prier de me faire » le plaisir de ne vous plus voir, en lui disant que » son mérite me donnoit de l'inquiétude. Il m'a ré» pondu que vous seule aviez le droit de l'empêcher

» de vous voir, & qu'il n'auroit cette déference pour
» personne. Je ne pouvois, Mademoiselle, vous
» prier de lui refuser votre porte, vous vous seriez
» moquée de moi ; & j'avoue que je ne pouvois souf-
» frir auprès de vous un homme, qui me paroissoit
» redoutable. J'ai voulu éviter ce malheur-là, & je
» me suis plongé dans mille autres, puisque je vais
» être éloigné de vous, Mademoiselle, & peut-être
» pour toujours ; car que sçais-je si quelqu'autre An-
» glois ne voudra pas vous plaire, s'il n'y réussira
» pas, & si des établissemens en cette Cour ne vous
» paroîtront pas préférables à ceux dont vous êtes
» la maitresse en Bretagne? Voila, Mademoiselle,
» les malheurs qui me menacent: je mourrai de
» douleur, si vous ne me trouvez digne de quelque
» compassion, & si vous ne me rassurez.

« Vous mériteriez, Monsieur, que je vous aban-
» donnasse à toutes vos folies ; mais elles me font
» pitié, & je vous trouve trop puni par la douleur
» que vous marquez ressentir : je ne veux ni ne puis
» me résoudre à vous l'augmenter ; & c'est pour ce-
» la que je veux bien vous dire que je m'intéresse en
» ce qui vous touche, & que je vous prie de partir
» incessamment d'un lieu, où vous ne seriez pas en
» sureté : je vous promets même, pour vous rendre
» votre départ plus supportable, d'adoucir l esprit
» de la Comtesse pour vous ; vous pouvez encore
» croire, si cela vous fait plaisir, que les établisse-

» mens qu'on me pourroit offrir en cette Cour, ne
» me paroîtront pas préférables à ceux qu'on me pro-
» poſe en Bretagne ».

« Que vous êtes charmante, Mademoiſelle, de
» vouloir flater un malheureux de quelque eſpéran-
» ce ! ſi j'en oſois prendre, je n'aurois plus à me
» plaindre que des maux, que va me cauſer l'abſen-
» ce de la plus parfaite perſonne qu'il y ait au
» monde ».

« Vous ſçavez bien, (répondit Mademoiſelle de
» Maleſtroit) qu'elle ne peut pas être longue, puiſ-
» que la Treve ſera bientôt expirée. Partez donc,
» Monſieur : la Comteſſe l'ordonne, & je ne puis
» vous ſouffrir plus longtemps en un lieu où vous ſe-
» riez en péril ».

« J'obéis, Mademoiſelle, mais oſerai-je vous ſup-
» plier très-humblement de me permettre d'envoyer
» apprendre de vos nouvelles, & pourrois-je eſpé-
» rer d'en ſçavoir de votre propre main ? cela ſeul
» feroit capable d'adoucir la douleur, que va me
» cauſer un ſi cruel éloignement ».

« Je veux bien que vous croyiez que je ne ſerai pas
» fâchée d'apprendre, que vous ſoyez arrivé en Bre-
» tagne, & je ne refuſerai pas de vous dire des nou-
» velles de cette Cour, mais le trajet eſt bien diffi-
» cile ».

Bavalan mit un genou en terre, Mademoiſelle de
Maleſtroit lui laiſſa prendre ſa main, qu'il baiſa ſix

tendrement, qu'il ne la pouvoit quitter : elle la retira, & lui dit qu'absolument il falloit partir. Il sortit enfin avec beaucoup de peine, en jurant qu'il seroit d'une fidélité inviolable ; & arrivé à Saint-Malo deux jours après, il fit repartir incontinent un de ses gens, pour apprendre à Mademoiselle de Maleſtroit qu'il étoit en fureté, mais si éloigné d'elle, qu'il n'y pouvoit penser sans une douleur mortelle : elle trouva cette douleur vivement peinte dans la Lettre que voici.

Je vous ai obéi, Mademoiselle, & je suis arrivé à Saint-Malo, je croyois qu'en partant avec quelques espérances, que vous ne m'avez pas défendues, je ne pouvois être malheureux ; mais j'ai connu des douleurs, que je n'avois pas éprouvées : je n'avois presque pas connu celles qu'on souffre, quand on passe un jour éloigné d'une personne sans laquelle on ne sçauroit vivre. Quelles sont vives, Mademoiselle, ces douleurs, & quel moyen de les supporter, quand elles doivent durer plusieurs jours ! voilà ce qui devroit me consoler ; car j'apprens ici que Charles de Blois assemble déja ses Troupes, & je prens la liberté d'en rendre compte à la Comtesse, qui n'y ajoutera peut-être pas toute la foi qu'elle doit : car elle n'ignore pas avec combien d'impatience j'attendrai son retour. Si Charles de Blois entre en action, elle peut s'assurer que j'assemblerai le plus que je pourrai de ses serviteurs pour faire tête à ses ennemis.

s'ils

S'ils me donnoient quelques occaſions de réparer les fautes que vous croyez que j'ai faites, & de me rétablir dans ſon eſtime & dans la vôtre, Mademoiſelle, que je ſerois heureux ! Quelle félicité ne ſeroit-ce pas ſi votre eſtime étoit accompagnée d'un peu de tendreſſe ? Mais à quelle audace je me porte ! Non, je ne puis jamais parvenir à un ſi grand bonheur ; je dois me contenter de l'eſpérance de vous voir bientôt, & de celle de vous faire agréer une ſervitude éternelle. Permettez-moi ces eſpérances-là, Mademoiſelle, ſi vous voulez que je puiſſe ſupporter les maux d'une cruelle abſence, qui ſont les plus terribles, qui puiſſent tomber ſur la tête des plus malheureux des hommes.

L'homme que Bavalan avoit envoyé, s'en retourna inceſſamment : il portoit les ordres de la Comteſſe, & des aſſurances, que le ſecours, qui lui étoit accordé, s'embarqueroit bientôt ; mais ce qui étoit plus précieux pour Bavalan, il lui donna une Lettre de Mademoiſelle de Maleſtroit, dont il avoit ſujet d'être ſatisfait : la voici.

On a ſçu avec plaiſir, que vous étiez arrivé en Bretagne ; & la Comteſſe a oublié ſa colere, depuis qu'elle a ſçu, que toute l'étendue de la mer de la Manche eſt entr'elle & vous : elle eſt bien aiſe pour ſes propres intérêts, que vous ſoyez où vous êtes, aſſurée qu'elle eſt, que vous vous oppoſerez, avec toutes les forces que vous

pourrez rassembler, aux entreprises de ses ennemis : c'est une chose qu'on n'a pas besoin de vous recommander. Je sçais, Monsieur, avec quelle passion vous servez une Princesse, qui est si digne d'être servie : je n'ai plus rien à vous dire, que pour vous assurer que la gloire, que vous acquererez en la servant, me donnera une véritable satisfaction ; & que je prendrai beaucoup de part à celle que vous en recevrez. Je voudrois pouvoir quelque autre chose, pour vous persuader, que je vous estime très-parfaitement.

Le Roi, qui, depuis le commencement du séjour de la Comtesse à la Cour, avoit trouvé Mademoiselle de Queroualze fort aimable, faisoit des parties & des fêtes continuelles, pour avoir occasion de la voir; & la Comtesse, quoiqu'elle fût très-sensiblement touchée de la prison du Comte de Monfort, son mari, sçavoit trop bien de quelle conséquence il lui étoit de ménager le Roi pour manquer de complaisance.

La Reine Isabelle, qui ne sçavoit pas les raisons de toutes les réjouissances que faisoit le Roi, étoit de toutes les parties, & vouloit toujours avoir Mademoiselle de Querouazle auprès d'elle : c'étoit une personne fort aimable & fort insinuante ; & la Reine l'avoit si fort prise en amitié, qu'elle eût toujours voulu la retenir auprès d'elle.

Comme rien n'est si pénétrant qu'un Amant, Penmar, qui l'étoit de Mademoiselle de Queroualze,

connut bientôt le dessein du Roi, dont il fut au désespoir. Le Roi aussi pénétrant que lui, avoit connu le fond de son cœur par ses regards & par sa tristesse. Un jour que le Roi étoit allé à Chotam, pour visiter ses vaisseaux; tous les Courtisans de la Comtesse l'avoient suivi, à la reserve de Penmar, qui y manqua par nonchalance. Le Roi revint de ce voyage avec précipitation, & entra chez la Comtesse: en arriarrivant, il rencontra Penmar, qui en sortoit; il ne dit rien, mais il parut embarrassé; il le fut tout le temps qu'il demeura chez la Comtesse; & fit à Mademoiselle de Queroulaze quelque discours mal suivis, où elle n'entendoit rien: tout cela ensemble fit juger à la Comtesse, que le Roi pouvoit avoir eu quelque inquiétude de ce que Penmar étoit demeuré à Londres. Comme elle étoit une des plus habiles Princesses de son temps, & qu'elle ne vouloit manquer à rien, pour faire ses affaires, elle résolut d'envoyer Penmar en Bretagne, sous le prétexte de le joindre à Bavalan, pour observer Charles de Blois, parce que la Treve alloit expirer.

Penmar partit avec toute l'affliction d'un homme passionné, qui avoit espéré de pouvoir plaire, & qui se voyoit sacrifié par la Comtesse aux raisons de sa politique. La Comtesse le renvoyoit, parce que véritablement il étoit homme à se faire aimer: il étoit pourvu d'un mérite importun, qui ne servit longtemps

qu'à le faire malheureux : ce qu'on verra dans la suite de cette Histoire.

Il osa faire ses plaintes à Mademoiselle de Querouazle de l'inhumanité de la Comtesse, qui le renvoyoit sous des prétextes mal colorés, & lui fit entendre qu'il connoissoit ses véritables raisons. Mademoiselle de Querouazle, qui jusque-là n'avoit que de l'estime pour lui, n'étoit gueres touchée de la douleur qu'elle lui voyoit, & ne se soucia pas beaucoup de l'adoucir : elle lui dit même qu'elle ne sçavoit pas comment il n'étoit pas plus satisfait de la confiance, que la Comtesse prenoit en lui ; qu'elle l'envoyoit en Bretagne, pour faire tête à ses ennemis, en attendant qu'elle y pût être ; & que quelqu'impatience qu'il eût de l'y voir, il n'avoit pas de raison de témoigner tant d'inquiétude, puisqu'il sçavoit que ses affaires ne lui permettroient pas d'être long-tems en Angleterre. Penmar, qui vit qu'on ne le vouloit pas entendre, ne s'expliqua pas davantage, & partit au désespoir de son aventure. Le Roi fut si satisfait de la Comtesse après le départ de Penmar, qu'il accorda un plus grand secours qu'elle n'avoit demandé, qu'il lui fit préparer sans perdre aucun tems : il continua ses fêtes, fit des présens à la Comtesse & à toutes les Dames de sa Cour, pour avoir occasion d'en faire de magnifiques à Mademoiselle de Querouazle, & qu'elle ne pût les refuser.

Comme l'amour est une passion qu'il est très-diffi-

eile de cacher long-temps, la Reine s'apperçut que c'étoit la cause des parties continuelles que faisoit le Roi, & même qu'elles regardoient Mademoiselle de Querouazle. La Reine étoit une Princesse fort sage, qui avoit de grandes complaisances pour le Roi, & qui l'avoit souvent rappellé par cette conduite-là; mais elle se refroidit pourtant peu-à-peu pour Mademoiselle de Querouazle, & ne songea plus à la retenir auprès d'elle.

La Treve expirée en Bretagne, la Comtesse ne pouvant différer de partir, supplia le Roi de le trouver bon. Le Roi avoit de la peine à se séparer de la Comtesse, qu'il estimoit fort, & sur-tout de Mademoiselle de Querouazle, qu'il avoit trouvée fort aimable; il la voulut combler de présens, & l'assura qu'il la verroit un jour.

La Comtesse s'embarqua avec les troupes d'Angleterre, que le Seigneur d'Artois commandoit: Charles de Blois, averti, qu'elle avoit obtenu un grand secours d'Angleterre, la fit attaquer au passage; il y avoit long-temps qu'on n'avoit vu un combat naval si rude & si opiniâtre: la Comtesse y fit de sa main des actions, que les plus braves Chevaliers pourroient avouer, & qui ne furent surpassées que par celles du Seigneur d'Artois & de du Chatel, qui étoient à ses côtés: on étoit venu à l'abordage, & on combattoit main à main; ses Filles d'Honneur étoient toujours auprès d'elle avec une fermeté admirable.

La nuit finit le combat, & il s'éleva une tempête, qui sépara les deux Flottes : celle de la Comtesse se trouva le lendemain à la côte de Bretagne. La Comtesse prit terre proche Vannes qu'elle alla assiéger : c'étoit une bonne Place, défendue par de braves gens; les attaques furent fréquentes & vives, & les défenses de même. La Comtesse, ennuyée d'une si longue résistance, fit faire une attaque générale : elle fit approcher des portes des galeries, dont on se servoit pour y aller à couvert, & fit planter des échelles partout ; mais les assaillans furent repoussés de tous les côtés. La Comtesse, voulant paroître rebutée, fit battre la retraite : les assiégés, croyant être en sureté, allerent se desarmer ; alors la Comtesse fit distribuer quelques rafraichissemens à ses troupes, & leur fit prendre haleine ; après quoi favorisée de la nuit, elle fit attaquer une porte par le Seigneur d'Artois : les habitans y coururent avec peu d'ordre, & la Comtesse, épiant l'occasion, fit planter des échelles d'un autre côté de la Ville, qu'elle trouva abandonné : ce qui lui réussit si bien, que ses meilleures troupes, commandées par de Mauny & du Châtel, entrerent jusque dans le milieu de la Ville, sans avoir trouvé de résistance ; les Officiers qui la défendoient, se sauverent par une poterne à la faveur de la nuit, & tout ce qu'on trouva les armes à la main, fut passé au fil de l'épée, malgré la précaution de la Comtesse, qui avoit chargé Tréfiguidi & quelques autres de crier

aux soldats, qu'elle demandoit qu'on épargnât le sang.

Elle entra dans la Place, quand il fut jour, montée sur un beau cheval, ayant ses Filles d'honneur auprès d'elle magnifiquement vêtues : elle fit retirer d'entre les mains des soldats toutes les femmes qui n'avoient pu se refugier dans les Eglises ; fit sortir celles qui y étoient, les remit dans leurs maisons, & donna de si bons ordres dans la Ville, qu'on n'y voyoit plus aucune marque d'une Ville forcée. La Comtesse y demeura quelques jours pour tout rétablir, & donner ses ordres pour la conservation d'une Ville si importante, qu'elle prévoyoit devoir être bientôt attaquée. Elle pria le Seigneur d'Artois d'y demeurer pour la défendre, & s'en alla tenir sa Cour à Hennebon.

Quelque peine qu'eût le Seigneur d'Artois à quitter la Comtesse de vue, il ne put refuser cette occasion de lui rendre service, en lui conservant une conquête où il avoit eu tant de part.

Le Sire de Tournemine, un de ceux qui étoient sortis de la Place à la faveur de la nuit, étant au désespoir de s'être laissé surprendre, & voulant à quelque prix que ce fût, réparer la perte de son honneur, & rentrer dans sa Place, jura à Charles de Blois qu'il y rentreroit ou mourroit à une des portes, s'il lui plaisoit de lui donner des troupes pour l'entreprendre.

Le Sire de Beaumanoir, Maréchal de Bretagne, fut commandé avec douze mille hommes pour cette en-

treprise, & Tournemine eut le principal commandement sous lui : le Seigneur d'Artois étoit dans Vannes, résolu de se bien défendre, & avec lui du Chatel, qui étoit jaloux de sa gloire & de toutes ses entreprises, dont il vouloit toujours partager le péril.

Beaumanoir & Tournemine firent faire une attaque générale à toutes les portes, & firent planter des échelles de tous côtés : les barrieres furent si vivement attaquées à la porte que défendoit le Seigneur d'Artois, qui étoit sorti pour défendre ses dehors, qu'elles furent forcées, lui dangereusement blessé, & la porte gagnée, après la mort de tous ceux qui la défendoient. Le Seigneur d'Artois se sentant blessé, se retira de la mêlée, gagna le port, & s'en alla par mer à Hennebon.

La Comtesse, qui étoit au port, quand il débarqua, le vit couvert de confusion d'un si mauvais succès : plus elle lui témoignoit de bontés, & le chagrin qu'elle avoit de le voir blessé, plus elle augmentoit son désespoir ; il ne put supporter sa présence, ni demeurer en des lieux où il lui paroissoit que tout lui reprochoit d'avoir si mal servi la Princesse qu'il adoroit : il voulut se faire transporter en Angleterre, sous le prétexte d'y trouver de meilleurs Chirurgiens ; il y mourut en arrivant. Le Roi Edouard jura qu'il vengeroit sa mort, & il passa bientôt la mer avec une grande armée, pour mettre, disoit-il, Charles de Blois à la raison : que sçait-on si la passion qu'il con-

fervoit pour Mademoiſelle de Querouazle, & le deſir de la revoir, n'avoient pas plus de part à ſa réſolution, que la vengeance ou les intérêts de la Comteſſe? Quoi qu'il en fût, il paſſa la mer avec une grande armée, & vint débarquer proche de Vannes qu'il inveſtit le même jour.

La Comteſſe arriva le lendemain au camp avec ſes meilleures troupes: le Roi monta à cheval, & alla au-devant d'elle après l'avoir aſſurée qu'il étoit venu très-volontiers à ſon ſecours; il trouva le moyen de demander à Mademoiſelle de Querouazle, qui étoit auprès de la Comteſſe, ſi elle ne ſe ſouvenoit pas qu'il lui avoit dit qu'il la verroit encore une fois, & l'aſſura qu'elle avoit autant de part à la réſolution qu'il avoit priſe, de paſſer la mer, que les intérêts de la Comteſſe, quoiqu'ils lui fuſſent fort chers.

Le Roi apparemment bien-aiſe d'avoir un prétexte pour être long-tems en Bretagne, tint conſeil, & fut d'avis d'inveſtir la Place de tous les côtés, même de faire avancer quelques-uns de ſes vaiſſeaux à l'embouchure de la riviere, pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours par la mer, eſpérant par ce moyen d'affamer la Place, voulant, diſoit-il, conſerver ſes forces entieres pour donner bataille à Charles de Blois, s'il ſe préſentoit; & en attendant dans l'oiſiveté d'un camp, où on n'entreprenoit rien, il étoit occupé de ſa paſſion, & ménageoit tous les momens poſſibles pour entretenir Mademoiſelle de Querouazle; il trouvoit

ſouvent Penmar auprès d'elle : c'étoit un homme, qui, quoiqu'il ne fût pas aimé, avoit toujours par ſes aſſiduités & par ſes reſpects donné de l'inquiétude à tous ceux qui avoient des vues ſur Mademoiſelle de Querouazle : le Roi n'en fut pas exemt, & trouva l'expédient pour éloigner Penmar, de lui donner à commander tous les corps de cavalerie qu'il envoyoit du côté de Nantes, pour apprendre des nouvelles de Charles de Blois. Penmar fit des priſonniers qu'il envoya au Roi, qui apprit d'eux que le Duc de Normandie marchoit avec une armée conſidérable; & qu'ayant joint Charles de Blois, ils s'avançoient tous deux à grandes journées du côté de Vannes. Penmar, qui étoit encore à la guerre, rencontra les gens commandés à la tête de l'armée, les pouſſa, fit deux Officiers priſonniers, & ſe retira en diligence, pour avertir le Roi & la Comteſſe qu'ils ſeroient bientôt attaqués par une armée ſi nombreuſe, qu'elle étoit beaucoup ſupérieure à la leur. Il eſt vrai que le Duc de Normandie avoit quatre mille hommes d'armes, & trente mille hommes de pied, & que le Roi n'avoit pas vingt mille hommes en tout : il vouloit pourtant aller au-devant des ennemis ; mais le Conſeil ayant été aſſemblé, l'avis de la Comteſſe l'emporta, qui fut de lever le ſiége, de ſe ſaiſir d'un terrein avantageux, & de s'y retrancher. Elle étoit prudente, & ne vouloit pas hazarder ſa fortune en un jour contre une armée ſupérieure en nombre, qui avoit à ſa tête un jeune Prince plein d'ardeur.

Le Duc de Normandie, qui vouloit combattre, fut obligé de camper vis-à-vis du Roi, parce qu'il n'étoit pas praticable de l'aller attaquer dans son camp, fortifié comme il étoit; mais il campa fort proche pour ne perdre aucune occasion, & profiter de tous les mouvemens que le Roi feroit: il se retrancha aussi pour éviter les surprises.

Les deux armées furent long-tems en cette posture sans aucune action remarquable: il se faisoit seulement de tems en tems quelques escarmouches à coups de trait le long d'un ruisseau qui séparoit les deux armées.

Un François de grand renom envoya demander par un Trompette si quelqu'un vouloit faire un coup de lance: du Chatel s'avança, le mit par terre du premier coup, se saisit de son cheval, & le lui rendit dans le moment.

Quoique les fourrages se fissent par le derrière des armées, on ne laissa pas d'entreprendre quelquefois de pousser les escortes: Penmar y étoit ordinairement employé, soit qu'on espérât de s'en defaire dans les fréquentes occasions, ou qu'on voulût lui donner le moyen d'asquérir de la réputation.

Le Comte de Glocester, Prince du Sang du Roi d'Angleterre, s'étoit aussi laissé toucher du mérite de Mademoiselle de Querouazle; mais il ne se déclaroit pas par respect pour le Roi, de qui il connoissoit la passion. Il avoit, aussi bien que le Roi, remarqué les

regards paſſionnés de Penmar, de qui les aſſiduités & les profonds reſpects lui faiſoient de la peine, & il conſeilloit toujours qu'on l'envoyât à la guerre, diſant qu'il y étoit heureux, & qu'il enlevoit quelques priſonniers à tous les fourrages que les ennemis faiſoient ; Mademoiſelle de Querouazle, qui ne l'aimoit point encore, n'avoit aucune inquiétude pour les dangers où on l'expoſoit ; au contraire, comme c'étoit un homme de condition de ſon voiſinage qu'elle avoit vu dès ſa premiere jeuneſſe, elle étoit bien aiſe de lui voir acquérir de l'honneur : le Roi & le Comte de Gloceſter en jugeoient autrement, & Penmar leur étoit toujours à charge, ils trouverent encore moyen de l'éloigner : car quoiqu'il fût homme de guerre, il étoit très-capable de négociation, & on l'y employa.

Le Pape avoit envoyé le Cardinal de Clermont pour faire des propoſitions de paix entre le Roi Edouard & le Duc de Normandie ; on convint de Maleſtroit pour les conférences, & les Commiſſaires y furent envoyés de part & d'autre : le Duc de Bourbon y étoit pour le Duc de Normandie, le Sire de Beaumanoir pour Charles de Blois. Le Roi d'Angleterre y envoya le Comte Derbi, pour avoir ſoin de ſes intérêts, & Penmar & de Quelen pour ceux de la Comteſſe de Monfort.

Penmar chercha l'occaſion de parler à Mademoiſelle de Querouazle avant de partir pour ſa négociation.

a pria de faire quelque réflexion sur tout ce qui lui ivoit, & de considérer qu'il avoit un fort bien bire d'être soupçonné d'un bonheur dont il étoit bien 'gné, lui disant : « Mademoiselle, personne ne le sçait mieux que vous, & le peu de raison qu'on a de me donner tant de commissions différentes qui appartiendroient mieux à plusieurs autres ».

« Dequoi se plaint Monsieur de Penmar? (lui répondit Mademoiselle de Querouazle) on l'emploie partout, parce qu'il a une capacité universelle, & qu'on sçait qu'il réussira en tous les emplois qu'on lui confiera ; & il se plaint dans le tems que tous les honnêtes gens de cette armée lui portent envie ».

« On me fait bien de l'honneur ; mais je ne puis être satisfait du soin qu'on prend de m'éloigner de vous, Mademoiselle : vous sçavez bien qu'on n'en a aucune raison ».

« Comme je n'entens pas ce que vous dites, Monsieur, je serois bien embarrassée, si j'avois à y répondre ».

« Je m'expliquerois plus hardiment, si vous me permettiez, Mademoiselle, de vous écrire de Malestroit où je vais tout présentement ».

« Un Négociateur employé pour les intérêts de la Comtesse, peut-il douter qu'on ne soit bien-aise de recevoir de ses lettres, qui ne peuvent être remplies que de matieres graves, qu'il ne fera peut-être pas

» fâché que je montre à la Comteſſe ».

« Je rendrai compte à la Comteſſe de ce qui la re- » gardera, & à vous, Mademoiſelle, des choſes où » je ſerois heureux que vous vouluſſiez prendre quel- » que intérêt, & qui ſont plus ſérieuſes pour moi que » les affaires de la Comteſſe ».

« J'avoue, Monſieur, que je verrai avec quelque » curioſité des choſes auſſi ſérieuſes que celles que » vous promettez ».

Auſſi-tôt que Penmar fut à Maleſtroit, & que les matieres furent entamées, il envoya en donner avis à la Comteſſe par un Sécretaire qu'on lui avoit donné, qu'il fit conduire par un Trompette chargé pour Mademoiſelle de Querouazle de la lettre qui ſuit :

Un homme qui a un profond reſpect pour vous, Mademoiſelle, qui ne vous aborde, & ne vous parle depuis pluſieurs années preſqu'en tremblant, & que vous avez toujours regardé avec tant d'indifférence ; que vous ne vous êtes pas apperçue de ſes embarras continuels ; qui cependant cauſe de l'inquiétude à tous ceux qui ont quelque deſſein de vous plaire, qui cherchent toujours à l'éloigner, n'a-t-il pas un ſort bien bizarre? Avouez-le, Mademoiſelle, ſi vous êtes juſte ; ſi vous l'étiez autant que vous êtes aimable, vous ſeriez pénétrée de compaſſion des peines que ſouffre il y a long-tems le plus paſſionné des hommes, non ſeulement ſans oſer ſe plaindre, mais même ſans avoir jamais oſé dire qu'il aime ; ſes

regards, ses assiduités, & tant de respects en toute sorte d'occasions, qui ont fait connoître malgré lui cette vérité à tous ceux qui vous approchent, ne vous en ont encore rien appris, parce que vous n'avez pas daigné y faire attention : si vous aviez la bonté d'en faire, vous connoîtriez, Mademoiselle, la passion la plus respectueuse & la plus tendre qui ait jamais été, & vous ne pourriez réflechir sur les maux qui la suivent sans en être touchée, si vous n'êtes dépourvue de toute humanité. Voilà, Mademoiselle, ce secret si sérieux pour moi, que je n'eusse jamais eu la hardiesse de vous déclarer, si vous ne m'aviez donné la liberté de vous écrire. Je suis persuadé que vous le cacherez soigneusement, & que vous avez trop soin de votre gloire, pour avouer une conquête qui est si fort au-dessous de celles que vous faites tous les jours, dont vous ne paroissiez pas même faire beaucoup d'état. Voilà le sort de tous les hommes qui vous voient ; le mien sera de passer ma vie dans la servitude la plus humble, & d'adorer la plus insensible personne qui ait jamais été.

Mademoiselle de Querouazle, qui étoit il y avoit long-tems plus instruite de la passion de Penmar, & de tout ce qu'il lui écrivoit, qu'elle n'avoit paru l'être, lui répondit seulement qu'elle s'étonnoit qu'un Ambassadeur chargé d'affaires si graves, eût voulu s'amuser à lui écrire des choses qui l'étoient si peu, & qu'elle réservoit à lui en faire les reproches qu'il méritoit, quand elle le verroit.

On demeura à Maleſtroit pluſieurs jours en conférences continuelles, ſans pouvoir convenir des conditions de la paix : on conclut ſeulement une treve pour trois ans.

Le Roi Edouard voulut aller conduire la Comteſſe à Hennebon où il avoit réſolu de s'embarquer pour paſſer dans ſon Royaume. Le Comte de Glocester prit le prétexte de quelques affaires pour partir avant le Roi, & s'embarquer à Vannes : il avoit formé le deſſein d'enlever Mademoiſelle de Querouazle ; on ne ſçait ſi c'étoit de concert avec le Roi, ou ſi ce n'étoit point pour la poſſéder lui-même. Comme après la treve la Ville & le Port étoient devenus communs, il avoit fait avancer des chaloupes bien armées juſqu'aux portes de la Ville, & ſe tenoit au camp pour ſe préparer à exécuter ſon deſſein, quoiqu'il eût déja pris congé du Roi & de la Comteſſe. Il avoit reconnu il y avoit long-tems les avenues d'une maiſon de bois, où la Comteſſe étoit logée, & où elle avoit ſes Filles d'honneur dans une chambre à côté de la ſienne ; le Comte y entra lui troiſiéme le matin, lorſque Mademoiſelle de Querouazle étoit encore au lit, & l'enleva auparavant que la garde de la Comteſſe eût pris les armes. Il avoit derriere cette maiſon dix hommes bien armés & bien montés, & des chevaux pour lui & pour ceux qui l'aſſiſtoient. Mademoiſelle de Querouazle fit de ſi hauts cris entre les mains de ſes raviſſeurs, que Penmar, qui, depuis les negocia-

tions

tions finies, avoit repris son premier emploi, & commandoit ce jour-là l'escorte d'un petit fourrage qu'on vouloit encore faire, courut à la tête d'une troupe, pour sçavoir ce que c'étoit : il reconnut une personne pour laquelle il eût donné mille vies, mit l'épée à la main, & fondit avec impétuosité sur celui qui tenoit Mademoiselle de Querouazle, lequel le voyant venir, ne songea qu'à sa sureté, & laissa tomber cette aimable personne qu'il tenoit avec une écharpe liée autour du corps. Le Comte s'étoit avancé pour conserver le trésor qu'il vouloit s'approprier; mais il vit que la troupe, dont Penmar étoit suivi, lui alloit tomber sur les bras ; ayant peur d'être enveloppé, il prit la fuite avec ceux de sa suite, & se jetta dans ses chaloupes, gagna ses vaisseaux, & mit à la voile : Penmar n'avoit pu le suivre; il n'avoit songé qu'à relever Mademoiselle de Querouazle, qui tombée au pied d'un cheval, pouvoit être blessée ; il la releva, & lui aida à marcher jusqu'à son appartement, où tout étoit en rumeur, & la Comtesse au désespoir. Elle ne sçavoit ce qui étoit arrivé à Mademoiselle de Querouazle. Quel spectacle pour un homme passionné ! Mademoiselle de Querouazle avoit été prise dans le lit, & on ne lui avoit donné qu'une robe de chambre sur ses épaules.

Il est facile de juger qu'une personne qui a le cœur bien fait, est touchée de reconnoissance, & que Mademoiselle de Querouazle conçut quelque amitié pour

son libérateur, pour qui elle avoit déja beaucoup d'estime. La Comtesse fit de grands remercimens à Penmar, & l'assura qu'elle ne perdroit aucune occasion de récompenser une action qui lui étoit si agréable, & qu'il pouvoit demander hardiment ce qui dépendroit d'elle. Tout ce qui étoit capable de faire la félicité de Penmar, étoit Mademoiselle de Querouazle, & il ne pouvoit rien desirer qui dépendît de la Comtesse : il sçavoit pourtant qu'elle avoit beaucoup de pouvoir sur Mademoiselle de Querouazle; mais il ne vouloit devoir cette charmante personne qu'à elle-même.

Le Roi averti de l'entreprise, accourut à l'appartement de la Comtesse, & lui jura qu'il lui seroit fait justice en Angleterrre, si le Comte de Gloceſter s'y étoit retiré : « C'étoit (disoit le Roi) un jeune étourdi, qui avoit toujours été violent dans ses passions, » mais qu'il sçauroit bien le punir d'un pareil attentat. Mademoiselle de Querouazle, qui avoit besoin de repos, étoit retirée dans sa chambre, & le Roi ne la vit qu'après son diner : ce fut pour lui demander mille pardons de l'audace de son parent, & l'assurer qu'il le banniroit pour jamais de sa présence : le Roi ajouta qu'il le plaignoit cependant de n'avoir pu résister à une passion qu'elle avoit inspirée à ceux mêmes, qui, parce qu'ils étoient plus vieux, devoient être moins susceptibles, & que pour lui il avouoit qu'il repassoit avec regret dans ses Etats, n'ayant au-

eune espérance de la revoir, à moins qu'elle n'eût trouvé sa Cour assez agréable pour lui donner quelque envie d'y revenir ; qu'en ce cas il offroit d'employer toute sa puissance pour lui faire épouser un des Grands de son Royaume, qu'il mettroit en de si grandes charges à sa Cour, qu'il seroit obligé de se tenir toujours auprès de lui : & que c'étoit tout ce qu'il avoit à desirer, d'avoir occasion de voir souvent une personne que rien ne pouvoit jamais effacer de son cœur. Mademoiselle de Querouaale répondit qu'elle recevoit avec le respect qu'elle devoit, les bontés d'un si grand Roi, mais qu'elle avoit voué sa vie à une Princesse si aimable, qu'elle ne voudroit pas s'en séparer pour toutes les grandeurs du monde.

La Comtesse qui approcha, interrompit cette conversation. On ne songea plus qu'à ordonner des quartiers pour les troupes qui devoient le lendemain se mettre en marche. Une partie de celles du Roi d'Angleterre s'avança dès ce jour pour aller s'embarquer, & le Roi & la Comtesse marcherent à Hennebon, où le Roi demeura quelques jours en repos, autant que le peut un Prince qui a une grande passion dans le cœur, & qui est malgré sa puissance à la veille de quitter ce qu'il aime, & apparemment pour toute sa vie.

La Comtesse fit tout ce qu'elle put pour convaincre le Roi de sa reconnoissance : il le fut, & partit, après lui avoir donné des assurances que si la treve se rompoit, ou qu'elle eût encore besoin de lui, quand elle

feroit expirée, elle pourroit toujours difpofer de fes forces. Une des conditions de la treve étoit que le Comte de Monfort feroit mis en liberté, & remis dans fes Etats : ce qui finit le Gouvernement de la Comteffe, & lui ôta pour un tems les occafions de continuer fes actions héroïques. Le Comte voulut qu'elle prît du repos ; mais il fe fervoit de fes confeils en toutes fortes d'affaires.

On ne fongea plus qu'à récompenfer ceux qui avoient bien fervi. Le Sire de Maleftroit demanda Mademoifelle de Somardic qu'il regardoit comme une récompenfe de fes fervices : quoiqu'elle lui eût été déja promife, il fallut encore l'obtenir de Madame fa mere ; le Comte & la Comteffe s'y employerent, & comblerent en réuffiffant Maleftroit d'une parfaite félicité.

Le Comte inftruit de toutes les bonnes actions de Penmar, le fit Capitaine de cent Gentilshommes de fa garde. Madame de Querouazle vint à la Cour, la Comteffe lui repréfenta tout le mérite de Penmar, ce qu'il avoit fait pour Mademoifelle de Querouazle, & le refpect qu'il avoit toujours eu pour elle. Madame de Querouazle en fut touchée ; elle en parla à fon fils qu'elle trouva difpofé à tout ce qu'il lui plairoit, & fans peine : car il connoiffoit tout ce que Penmar valoit. Mademoifelle de Querouazle répondit à Madame fa mere, quand elle lui en parla, qu'elle eftimoit fort Penmar, qu'elle avoit beaucoup de recon-

noissance de ce qu'il avoit fait pour elle, & qu'elle n'auroit aucune répugnanee à l'épouser, si la Comtesse & elle le lui ordonnoient : ce qui s'exécuta bientôt après. Le Comte & la Comtesse prirent soin de leur établissement, & Madame de Querouazle y contribua : ces deux personnes étoient si dignes l'une de l'autre, qu'elles passerent une vie fort heureuse.

La seule Mademoiselle de Malestroit demeura étroitement unie à la Comtesse, & n'étoit capable de rien desirer : elle avoit perdu Bavalan qu'elle avoit regarde comme un homme qui pouvoit être son mari, ce qu'elle avoit même souhaité pour son mérite & la tendresse qu'elle sçavoit qu'il avoit pour elle ; mais la fortune le lui avoit enlevé : il avoit été tué malheureusement auprès du Seigneur d'Artois, à la défense de Vannes.

Dès le commencement de la treve, quelques Chevaliers Bretons du parti de Charles de Blois étoient allés à Paris sur le bruit d'un tournoi qui y étoit assigné : le Roi de France en fit arrêter dix, & leur fit trancher la tête, sur un avis qu'il avoit eu qu'ils avoient pris quelqu'engagement avec le Roi d'Angleterre, & promis de le servir, si la guerre recommençoit. Le Roi d'Angleterre s'en trouva fort offensé : il tenoit dans ses prisons le Sire de Léon, Partisan de Charles de Blois ; il le fit venir, & lui dit qu'il eût pu lui faire couper la tête, s'il eût voulu suivre l'exemple du Roi de France, mais qu'il vouloit tenir

une conduite plus noble ; que non seulement il lui donnoit la vie, mais qu'il lui rendroit même la liberté, quoiqu'il dût une grosse rançon, à condition qu'il lui engageât sa parole d'aller tout droit à Paris, & de dire au Roi de France que puisqu'il avoit rompu la treve, en faisant mourir les Chevaliers Bretons, parce qu'il les croyoit engagés avec lui, qu'il s'attendît à avoir une forte guerre ; il voulut même que de Léon se chargeât de porter un défi au Roi de France de la personne du Roi d'Angleterre à la sienne. De Léon arrivé à Paris, supplia le Roi de trouver bon qu'il s'acquittât d'une commission dont il avoit été obligé de se charger pour sauver sa tête & obtenir sa liberté.

Le Roi de France averti qu'il auroit bientôt la guerre, s'y prépara. Le Roi d'Angleterre envoya des troupes en Gascogne, où les hostilités commencerent ; il envoya aussi du secours au Comte de Montfort, qui l'ayant joint à ses troupes, marcha pour reprendre Quimper, que Charles de Blois avoit attaqué & pris depuis la rupture de la treve. Le Comte de Monfort n'ayant pu reprendre Quimper, envoya demander du secours en Flandres, & n'en put obtenir du Comte de Flandres, qui avoit beaucoup d'affaires chez lui ; il crut que le Roi d'Angleterre lui accorderoit un grand renfort de troupes & de l'argent, s'il alloit l'en solliciter en personne ; mais le Roi d'Angleterre, qui avoit commencé une forte guerre en France, ne lui

put promettre des forces aſſez conſidérables pour relever ſes affaires. Le Comte affligé du mauvais ſuccès de ſon voyage, revint en Bretagne, tomba malade, & mourut en peu de jours.

Voilà un accident qui va remettre la Comteſſe ſur le théâtre du monde : elle reprend le gouvernail ; & au lieu de s'arrêter aux cérémonies de deuil & à pleurer, elle ne ſonge qu'aux intérêts de ſon fils, & à lui conſerver ſes Etats. Elle envoya repréſenter au Roi d'Angleterre que s'il abandonnoit le jeune Comte de Monfort qui avoit épouſé une des Princeſſes ſes filles, il étoit au hazard de tout perdre ; que Charles de Blois étoit puiſſamment ſecouru par le Roi de France, & commençoit à faire de nouvelles entrepriſes. Le Roi d'Angleterre touché de ſes raiſons & des intérêts de ſon gendre, envoya le Comte de Noranton en Bretagne avec un corps de troupes conſidérables.

Il ſe paſſa quelques rencontres en campagne, où la fortune ſe déclara ſouvent pour Charles de Blois, ce qui lui fit prendre la réſolution d'aller aſſiéger la Rochederien avec une armée de douze mille hommes ; il y trouva un homme de réſolution, qui défendit ſi bien la place, qu'il donna le tems à la Comteſſe de Monfort d'aſſembler une armée. Elle ſe mit à la tête de huit ou neuf mille hommes, & marcha droit à la Rochederien. Charles de Blois, qui négligeoit de tenir des partis en campagne, ſe laiſſa ſurprendre : la Comteſſe lui tomba ſur les bras à la pointe du jour ; fit

trois corps de ses troupes pour l'attaque, & se posta à la tête de sa réserve sur une éminence d'où elle pouvoit voir l'action, & prendre son parti d'aller secourir celui des siens qui en auroit besoin. Noranton, Artecelle & du Chatel étoient chacun à la tête d'un des corps qui alloient à l'attaque : ils marchoient en telle distance, qu'ils se prêtoient la main ; les gardes du camp de Charles de Blois, & les troupes du piquet furent poussées, & se renverserent sur l'armée qui prenoit les armes : Charles de Blois soutenoit pourtant avec un corps considérable, & le combat fut rude & douteux ; mais le Commandant de la Place sortit à la tête de cinq cens hommes, & marcha où Charles de Blois faisoit tête à du Chatel. Charles de Blois se voyant envelopé, après avoir perdu à ses côtés les Seigneurs de Rohan, de Rieux & de Laval avec plusieurs autres, fit appeller du Chatel à qui il se rendit. Du Chatel le reçut avec tout le respect qui étoit dû à un illustre malheureux, le tira de la mêlée, laissa ses ordres pour suivre la victoire, & alla présenter son prisonnier à la Comtesse, dont il étoit très-satisfait de pouvoir augmenter les triomphes : car il étoit en secret le plus passionné de ses adorateurs. La Comtesse dit à Charles de Blois qu'elle étoit touchée de sa disgrace ; mais comme il s'agissoit des intérêts de son fils, qu'elle ne pouvoit abandonner, elle songea à le mettre en sureté, & à le faire conduire de poste en poste jusqu'à Vannes. La Comtesse de Pierthierre

nievre, sa femme, demanda la liberté de le voir : cè que la Comtesse lui accorda fort humainement. Ensuite les deux Comtesses, prenant le titre de Duchesses, se mirent chacune à la tête de leurs troupes, non pas pour agir de la main sans nécessité, comme des Héroïnes de Romans, mais pour faire agir leurs Officiers, & connoître par elles-mêmes le bon parti pour le prendre.

La Comtesse de Peinthievre, qui avoit fait reconnoître Vannes, pendant qu'elle y étoit enfermée avec Charles de Blois son mari, après avoir eu quelques petites rencontres avec la Comtesse de Monfort, & avoir même paru vouloir faire quelqu'entreprise du côté de Saint-Brieux & de Dinan pour l'abuser, marcha jour & nuit à Vannes avec deux mille cavaliers, qui portoient un fantassin chacun en croupe, croyant pouvoir forcer Vannes par quelqu'endroit qu'on lui avoit supposé foible. Elle y arriva au point du jour, fit mettre pied à terre à la moitié de sa cavalerie, qu'elle joignit à ses deux mille fantassins, & les envoya pour forcer la place par l'endroit qu'on lui avoit dit qu'on pouvoit l'insulter : elle fit attacher à des piquets les mille chevaux des cavaliers qui étoient à l'attaque, afin qu'un chacun pût sans confusion retrouver son cheval ; & après y avoir laissé une garde, elle alla se poster sur une éminence avec le reste de sa cavalerie, pour faire tête à la Comtesse de Monfort, si elle venoit. Comme elle avoit détaché de pa-

tits partis pour pouvoir être avertie, le jour n'étoit encore gueres avancé, quand on lui amena un prisonnier, par qui elle apprit que la Comtesse de Monfort avoit fait halte à deux lieues d'elle, pour prendre haleine, & attendre des troupes d'Hennebon, qui devoient la joindre. La Comtesse de Peinthievre fit sur le champ monter toute sa troupe à cheval, envoya en toute diligence ordonner à Beaumanoir de retirer incessamment de l'attaque les cavaliers qui étoient pied à terre, & de les lui amener au plutôt, même l'infanterie, s'il n'y avoit pas grande apparence de réussir, parce que la Comtesse de Monfort venoit à elle avec un corps considérable. Beaumanoir, qui avoit connu par la trop grande résistance qu'il avoit trouvée, que l'entreprise seroit vaine, ne songea qu'à se retirer, quand il en reçut l'ordre : il l'exécuta promptement, & s'en alla joindre la Comtesse qui n'étoit pas loin. Il étoit sorti cent chevaux de la Place, pour chercher à le harceler dans sa retraite; mais c'étoit trop peu pour lui faire de la peine, ils furent seulement témoins du bon ordre de sa retraite de hauteur en hauteur. Il arriva assez tôt auprès de la Comtesse, pour jetter une partie de son infanterie aux deux côtés d'un défilé qui la couvroit. Du Chatel parut dans ce moment à la tête de deux cens chevaux, suivi de près par la Comtesse de Monfort à la tête de toute la cavalerie : du Chatel poussa en arrivant une garde de cavalerie, qu'on avoit postée au-

delà du défilé, & qui le repassa à la faveur des traits de l'infanterie qui le bordoit. La Comtesse de Monfort, qui s'étoit avancée, ayant reconnu qu'il n'étoit pas praticable de forcer un défilé gardé par de la bonne infanterie, voyant la Comtesse de Peinthievre de l'autre côté à la tête de sa cavalerie, avec quelques pelotons d'infanterie mêlés dans les intervalles de ses escadrons, jugea à la vue de tant d'infanterie, que l'attaque étoit abandonnée; mais pour s'en assûrer davantage, elle envoya par des chemins détournés sur les ailes deux ou trois petites troupes, qui lui rapporterent que Vannes étoit dégagée: on lui amena même quelques-uns des habitans sortis de la Ville pour la chercher, qui lui rapporterent que l'entreprise avoit été inutile, & qu'elle avoit couté de bons hommes à la Comtesse de Peinthievre. Les deux Comtesses chacune à la tête de leurs troupes se regarderent long-tems; mais il n'eût pas été prudent ni à l'une ni à l'autre d'entreprendre de passer le défilé.

La Comtesse de Monfort, qui n'avoit presque qu'une plaine pour se retirer à Aulray, y alla marchant toujours en bon ordre.

La Comtesse de Peinthievre affligée d'avoir manqué son coup, côtoya Vannes, & se retira à Josselin qui tenoit pour elle; elle y demeura un jour pour rafraîchir ses troupes, & y laissa Beaumanoir, avec ordre d'arrêter, s'il étoit possible, les courses que faisoit

continuellement ſur le plat pays BembroAnglois, avec la garniſon de Ploërmel, où il commandoit.

Beaumanoir employa tous ſes ſoins pour le rencontrer en campagne : comme il n'y a que deux lieues de Joſſelin à Ploërmel, Beaumanoir étoit toujours averti, quand Bembro étoit ſorti; mais il eut beau le chercher, & s'embuſquer même juſqu'aux portes de Ploërmel, c'étoit inutilement : car Bembro étoit un vieux ſoldat ruſé, & qui ſçavoit parfaitement le pays. Beaumanoir ennuyé de ne pouvoir le rencontrer, lui envoya demander un ſauf-conduit pour aller lui rendre viſite à Ploërmel : il y alla, dina avec Bembro, qui l'avoit reçu fort civilement. La converſation roula entr'eux ſur ce qui ſe paſſoit dans le Duché : Beaumanoir dit à Bembro qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour le trouver en campagne, qu'il avoit même été averti toutes les fois qu'il étoit ſorti de ſa place; mais qu'il avouoit qu'il avoit affaire à un ſi habile homme qui ſçavoit ſe retirer par tant de détours, qu'il n'étoit pas poſſible de le rencontrer. Bembro lui repartit qu'il étoit fâché de lui avoir cauſé tant de peine, qu'il la lui épargneroit à l'avenir, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de le voir où, & quand il lui plairoit, & avec tel nombre de ſes amis qu'il voudroit. Le diſcours s'anima, & ſe termina par un défi de trente Gentilshommes Bretons contre trente Anglois, dans une plaine à la moitié du chemin des deux places; & c'eſt l'action que l'Hiſtoire nomme la Bataille des

trente, où Bembro fut tué avec quelques autres des siens, & la victoire demeura à Beaumanoir, & à ses Chevaliers Bretons.

La Comtesse de Monfort envoya, aussi-tôt qu'elle eut appris la mort de Bembro, Tresiguidy pour se jetter dans Ploërmel, qu'un voisin comme Beaumanoir, eût pu surprendre, & elle fit sur le champ conduire Charles de Blois à Brest, pour le tenir plus à portée d'être transporté en Angleterre, où elle vouloit le mettre en sureté : ce qu'elle fit, & il fut conduit à la Tour de Londres ; mais il avoit la liberté d'aller tous les jours à la Cour, sur la parole qu'il donna de coucher toutes les nuits à la Tour. Le Roi, qui étoit très-honnête homme, lui accorda facilement cette grace, à la priere de la Reine qui la demanda, parce que Charles de Blois étoit son cousin.

La Comtesse, qui n'avoit plus auprès d'elle que Mademoiselle de Malestroit, fut priée de recevoir Mademoiselle du Pontcallec, jeune personne qui n'avoit encore été vue que de ses voisins : elle étoit si belle & si touchante, qu'elle gagna en arrivant tous ceux qui n'étoient pas prévenus ; elle fit même des infidéles. Du Chatel touché du mérite de la Comtesse, ne put résister à Mademoiselle du Pontcallec. Un amour, qu'aucune espérance ne soutient, ne peut être éternel, quelque mérite qui l'ait fait naître. La Comtesse n'ignoroit pas la passion de du Chatel ; & comme il étoit un des plus vaillans & des plus expérimen-

tés de ses Officiers, elle avoit toujours paru l'ignorer, de peur d'être obligé de sacrifier ses intérêts à sa vanité, & de perdre du Chatel, si elle le maltraitoit; & elle se conduisoit si habilement, qu'elle le tenoit dans une crainte perpétuelle, & un si profond respect, qu'il ne lui étoit jamais, pour ainsi dire, échapé un seul regard audacieux. Ses assiduités & son zele pour le service de la Comtesse, étoient presque les seules preuves qu'elle eût de sa passion. Toute forte qu'elle étoit, elle s'affoiblit à la vue de Mademoiselle du Pontcallec. Du Chatel commença à se plaire auprès d'elle; & les chaînes qu'il portoit il y avoit si long-tems, relâcherent imperceptiblement: la raison vint à son secours, il se dit mille fois que quelque grand que fût le mérite de la Comtesse, il ne suffisoit pas pour faire approuver les sentimens d'adoration où il étoit, qui n'appartenoient pas à une mortelle, & qu'un homme de courage ne devoit point passer sa vie dans la servitude. Plus il voyoit Mademoiselle du Pontcallec, plus sa raison devenoit forte: elle prit enfin le dessus d'une passion qu'elle n'eût jamais *eu* la force de vaincre, sans le secours de la beauté de Mademoiselle du Pontcallec; mais cette raison victorieuse ne jouit pas long-tems de ses triomphes. Du Chatel s'accoutuma insensiblement à voir Mademoiselle du Pontcallec, & devenoit fort inquiet, quand il ne la voyoit pas. Il s'apperçut que c'étoit le commencement d'une grande passion, il appella à son se-

cours cette raiſon à qui il croyoit avoir obligation de lui avoir fait briſer des fers qu'il avoit portés ſi long-tems ; mais il ſe trompoit : c'étoient les charmes de Mademoiſelle du Pontcallec, qui avoient chaſſé la Comteſſe de ſon cœur, & qui en chaſſerent bientôt cette raiſon qui lui avoit paru ſi puiſſante, qu'il n'écouta plus. Il ſe livra donc tout entier à ſa nouvelle paſſion : il redoubla ſes aſſiduités auprès de la Comteſſe, parce qu'il ne pouvoit voir Mademoiſelle du Pontcallec ailleurs ; il y étoit continuellement, & la Comteſſe s'apperçut bientôt que cette jeune perſonne lui avoit fait perdre un cœur qu'elle poſſédoit ſouverainement depuis pluſieurs années : elle en eut un ſi grand dépit, qu'elle eût voulu ſe le cacher à elle-même, parce qu'elle y voyoit ſa gloire intéreſſée. Ce dépit alla cependant ſi loin, qu'elle ſentit que Mademoiſelle du Pontcallec lui devenoit moins agréable. Du Chatel plus vif dans ſa nouvelle paſſion qu'il n'avoit été dans celle qui s'étoit entretenue ſans eſpérance, crut qu'il pouvoit entreprendre de toucher le cœur de Mademoiſelle du Pontcallec, & ſe mit en tête de l'épouſer : il ſçavoit pourtant qu'elle n'auroit que peu de bien, n'étant qu'une cadette, quoique de grande Maiſon ; il étoit auſſi fort peu établi lui-même ; mais il croyoit que ſon épée lui acquéreroit des établiſſemens aſſez grands pour pouvoir rendre Mademoiſelle du Pontcallec heureuſe. Il avoit acquis une grande réputation, & ſi bien ſervi la Comteſſe, qu'il

avoit droit de se promettre tout de ses services. Il voulut donc s'expliquer, mais il n'en put jamais trouver les occasions : Mademoiselle de Maleftroit ne quittoit jamais cette jeune personne, peut-être par ordre de la Comtesse ; & c'est ce qu'on n'a jamais sçu. Du Chatel ne pouvant parler, prit le parti d'écrire, & lui mit un billet dans la poche de sa robe, sans qu'elle l'eût vu : il lui dit seulement en la quittant : « Vous apprendrez aujourd'hui un secret qu'on n'a » pu vous faire sçavoir qu'en vous écrivant : on vous » supplie très-humblement, Mademoiselle, qu'il ne » soit sçu que de vous ». Elle n'entendoit *point du* tout ce qu'on vouloit lui dire : quelques momens après, en cherchant autre chose, elle trouva ce billet ; elle balança long-tems si elle le donneroit à Mademoiselle de Maleftroit pour le porter à la Comtesse tout cacheté ; elle fit enfin réflexion sur la priere que du Chatel lui avoit faite, que le secret qu'il contenoit, ne fût sçu que d'elle ; & comme c'étoit un homme qu'on ne pouvoit mépriser, elle prit le parti de cacher le billet, & d'attendre à être seule *pour le* lire : elle y trouva la déclaration d'une grande passion, que vous allez voir.

On craint un témoin comme Mademoiselle de Maleftroit, qui ne vous quitte pas : on craint bien plus, Mademoiselle, en vous déclarant que vous avez fait naître en arrivant à la Cour, la plus grande & la plus ref-

tueuse passion qui ait jamais été. Je serai bien en peine de connoître par le premier de vos regards, si elle pourroit un jour vous être agréable : si je ne vous trouve point de colere dans les yeux, je serai assurément dans le premier moment le plus heureux de tous les hommes. Pourriez-vous, Mademoiselle, refuser un simple regard qui feroit une parfaite félicité ? Si vous pouviez connoître avec quelle inquiétude je vais attendre ce moment qui doit décider de mon sort, vous en seriez touchée de compassion, si vous n'êtes aussi inhumaine que vous êtes adorable.

Mademoiselle du Pontcallec ne fut pas fâchée de se voir un adorateur comme du Chatel, la conquête d'un homme qui a une grande réputation, ne pouvant déplaire. Comme c'étoit le premier billet qu'elle eût jamais reçu, elle en étoit embarrassée, & elle craignoit aussi que le premier de ses regards ne fût expliqué trop favorablement. Du Chatel arriva un moment après qu'elle eut lu le billet; elle n'osa lever les yeux, & il en fut fort en peine : il étoit assez habile homme pour ne pas ignorer qu'une jeune personne qui n'ose regarder un homme, lui est aussi favorable que celle qui ne peut s'empêcher de le regarder toujours : cependant cela ne le rassuroit point, il s'approcha d'elle, & trouva moyen de lui dire tout bas qu'il y avoit bien de la cruauté à refuser un seul regard qui pouvoit faire un homme parfaitement heu-

yeux. Ce regard lui échapa malgré elle, & du Chatel le crut voir tel qu'il pouvoit le desirer : elle le quitta sans répondre, pour aller joindre Mademoiselle de Maleſtroit, & demeura si embarraſſée, qu'elle n'osoit lever les yeux. Un homme, qui n'eût pas été si véritablement touché, eût bien expliqué cet embarras ; mais un Amant n'ose s'aſſurer sur aucune apparence. La Comteſſe, qui prenoit plus d'intérêt en du Chatel qu'elle n'avoit cru, l'obſervoit soigneusement, & fut bientôt confirmée dans les soupçons qu'elle avoit eus que Mademoiselle du Pontcallec lui avoit enlevé un cœur qu'elle ne pouvoit *mépriser*; quoique ce ne fût que le cœur d'un de ses sujets, elle examina Mademoiselle du Pontcallec qu'elle trouva réveuse & embarraſſée auſſi-tôt que du Chatel paroiſſoit. Malgré sa juſtice & sa raiſon, la Comteſſe la prit en averſion, & fut toute prête à la renvoyer à sa mere ; mais le prétexte lui manquoit : le premier parti qu'elle prit pour adoucir ses inquiétudes, fut de donner des ordres à du Chatel, qui l'éloignoient de Mademoiselle du Pontcallec : il obéit, exécuta promptement & parfaitement bien ce qui lui avoit été commandé, & revint après avoir mis en déroute un gros corps de cavalerie qui tenoit la campagne : cependant la Comteſſe n'en fut pas contente, & trouva à redire à sa conduite, pour avoir occaſion de le maltraiter. Il en fut surpris, & en chercha la cauſe sans pouvoir la trouver : car il étoit bien éloigné de

croire que la Comtesse eût pris quelqu'intérêt à ce qui se passoit en son cœur.

Il étoit si occupé de sa nouvelle passion, qu'il ne songeoit qu'à plaire à Mademoiselle du Pontcallec par ses assiduités & sa magnificence ; car il ne pouvoit l'entretenir, & ne sçavoit comment découvrir en quelles dispositions elle étoit pour lui ; il la trouvoit toujours déconcertée, & n'osant le regarder. Quelques regards qui lui échapoient malgré elle, lui donnoient seulement quelques légeres espérances. La Comtesse ne le traitoit pas si civilement qu'à l'ordinaire, il en étoit fort inquiet, & il fut bientôt assuré qu'elle avoit quelque mécontentement. Ses pensions & ses appointemens d'Officier général lui avoient toujours été payés exactement : il envoya à son ordinaire chez le Trésorier ; on répondit qu'il n'y avoit point de fonds ; il en parla lui-même au Trésorier, qui lui dit que la Comtesse, qui prévoyoit apparemment d'avoir quelques dépenses extraordinaires à faire, lui avoit commandé de ne payer personne, qu'elle ne l'eût precisément ordonné, & que s'il lui plaisoit de lui en parler, il croyoit bien qu'il seroit excepté de l'ordre général. Du Chatel en parla à la Comtesse, qui ne lui répondit que par un souris méprisant. L'on peut bien juger qu'il n'avoit pas l'esprit en repos ; aussi tomba-t-il sur le champ en de nouvelles inquiétudes.

Le jeune Comte de Monfort revenu depuis peu

d'Angleterre, trouvoit Mademoiselle du Pontcal fort aimable : il étoit continuellement auprès d'el & lui parloit toujours : elle ne pouvoit refuser de l'écouter, il étoit son Souverain. Du Chatel étant au désespoir des assiduités du Comte, ne sçavoit quel remède apporter à un si grand malheur ; il ne pouvoit s'en plaindre à Mademoiselle du Pontcallec, Mademoiselle de Malestroit ne quittoit, que pour laisser le Comte de Monfort libre auprès d'elle. La Comtesse s'apperçut du désespoir de du Chatel, il étoit si changé & si abatu, qu'il n'étoit pas connoissable : elle voulut achever de l'accabler, & prendre une vengeance complette. Elle alla un jour se promener à une Abbaye proche de Hennebon, & ne mena dans son chariot que ses deux Filles d'honneur, elle n'en ramena qu'une : car elle laissa Mademoiselle de Pontcallec entre les mains de l'Abbesse, à qui elle commanda de ne la laisser voir à personne sans exception : elle fit entendre que les assiduités du jeune Comte de Monfort en étoient la cause ; elle dit même cette raison à ses serviteurs les plus affidés, & que ce seroit pour peu de tems, & qu'il falloit laisser un peu passer la fantaisie du Comte.

Ce jeune Prince, qui pouvoit trouver de l'amusement partout, fut bientôt consolé de ne plus voir une personne qui lui avoit cependant paru fort aimable : il commençoit à prendre le soin de ses affaires ; & il lui en arriva bientôt de fort sérieuses.

arles de Blois revenu depuis peu d'Angleterre, ɔloit des troupes, le jeune Comte fit la même
Du Chatel, qui ne se consola pas si facile- que la Comtesse, mit tout en usage pour tâcher ir Mademoiselle du Pontcallec; mais tous les ts qu'il y employa, furent inutiles; il s'en plai- à la Comtesse, à qui il voulut déclarer le des- u'il avoit d'épouser Mademoiselle du Pontcallec; la Comtesse ne lui répondit qu'en des termes gus; il n'en put jamais tirer une parole qu'il pût idre. Ses pensions ne lui étoient pas payées, & ıit le seul qu'on refusât de payer: il en fit enco- plaintes à la Comtesse, qui lui répondit enfin aigreur, jusques-là même qu'elle lui dit qu'il ne ortunât pas davantage. Il connut sa disgrace; & ouvant faire autre chose que de céder à la for- , il partit brusquement, & s'en alla offrir ses ser- au Roi de France, à qui sa réputation avoit pour lui. Il en fut agréablement reçu, & eut la suite beaucoup de crédit, & des emplois con- ables à la Cour de France: c'est celui qui fut ıçonné d'avoir tué le Duc de Bourgogne.

u de tems après le départ de du Chatel, la Com- laissa le soin des affaires au jeune Comte qui en enoit fort capable: elle alla établir sa Cour au iteau de Suffinio dans l'Isle de Ruys, qui est la plus able demeure du Duché; retira sa belle prison- re du Couvent où elle l'avoit mise, & l'eut tou-

jours auprès d'elle, juſqu'à ce qu'elle eût trouvé oc-
caſion de la marier. Le jeune Comte fit tête partout
à Charles de Blois ; & enfin après pluſieurs ren-
contres, la bataille d'Aulray ſe donna, où la que-
relle fut décidée par la mort de Charles de Blois,
le Comte de Monfort fait Duc de Bretagne ſans con-
teſtation, ſous le nom de Jean le Vaillant.

FIN.

LA PRINCESSE)E PORTIEN.

L fembloit que la nature fe fût épuifée en faveur de la Maifon de Cleves ; & l'on n'avoit jamais n vu de fi beau, que les trois Princeffes, filles de ınçois de Cleves, Duc de Nevers. Leur bonheur ɔit égalé leur beauté, & la fortune leur avoit trou- des partis dignes d'elles : l'aînée, Ducheffe de Ne- rs, avoit époufé un Prince de la Maifon de Man- ue, le plus accompli Cavalier de l'Europe ; la fe- nde étoit mariée à Antoine de Croi, Prince de ɔrtien, l'un des plus riches Seigneurs de France ; & troifiéme à Henri de Bourbon, Prince de Condé, ıi avoit l'honneur d'être le fecond Prince du Sang oyal de France.

Madame de Portien fe trouva dans le fond la plus eureufe des trois : elle rencontra dans Monfieur de 'ortien un mari toujours amoureux de fa femme, & ttentif à prévenir fes moindres fouhaits. D'ailleurs e Prince avoit une fœur qui forma une amitié très- ́troite avec Madame de Portien, & cette amitié pa- roiffoit à cette Princeffe un bien fans prix.

Mademoifelle de Portien étoit faite d'une maniere

à être l'admiration de son siécle. Sa beauté étoit si parfaite, qu'on ne remarquoit en elle aucun trait irrégulier.

Elle étoit brune, & néanmoins son teint étoit éclatant, rien n'étoit plus majestueux que sa taille, rien de plus heureux ni de plus engageant que sa physionomie. Elle avoit l'esprit élevé; une vertu sévere étoit l'ame de ses actions, une noble fierté les soutenoit toujours. Madame de Portien étoit d'un caractere bien plus doux; aussi une certaine complaisance qui lui étoit naturelle, l'insinua dans le cœur de Mademoiselle de Portien, & lui donna pour sa belle-sœur une amitié si vive, qu'elles ne pouvoient se quitter sans se faire beaucoup de peine.

Monsieur de Portien remarqua leur union avec une joie sensible. Toutes ses affections étoient partagées entre ces deux Princesses. Son mariage s'étoit célébré à Nevers, où Madame de Portien avoit été élevée; peu de tems après il les amena à la Cour. Les réjouissances du mariage du Roi Charles IX. avec la fille de l'Empereur Maximilien, y duroient encore.

On fut ébloui de la beauté des deux Princesses. Aucune Dame n'en pouvoit approcher, que Madame Marguerite sœur du Roi : encore les plus délicats trouvoient dans Mademoiselle de Portien une beauté plus naturelle que celle de Madame. Cette Cour avoit toute la grandeur de celle du feu Roi Henri II. & la tranquillité dont la France jouissoit, en augmentoit les

les plaisirs. Monsieur Henri de France, Duc d'Anjou, frere du Roi, & le Duc de Guise en faisoient tout l'ornement; & l'on eût difficilement décidé duquel elle recevoit plus d'éclat, tant ils avoient l'un & l'autre de qualités héroïques.

Monsieur dans la fleur de sa jeunesse avoit déja acquis la réputation du plus grand Capitaine de l'Europe. Il avoit gagné deux batailles, dans un tems où les autres Princes n'ont pas achevé leurs exercices. Il s'étoit vu à quinze ans Lieutenant Général de l'Etat; & s'il étoit si grand du côté de la gloire, il ne paroissoit pas moins aimable au milieu d'une Cour paisible. La regularité de ses traits lui fournissoit conquête sur conquête; il avoit l'œil charmant, la bouche vermeille, l'air & la taille d'un Héros; son esprit répondoit à sa naissance; sa douceur & sa bonté le faisoient aimer de tout le monde.

Monsieur Henri de Lorraine, Duc de Guise, étoit un peu plus âgé que Monsieur. Il avoit le teint beau, le front serein, l'air riant, les yeux vifs & perçans, le port animé, la démarche grave; sa physionomie marquoit en même tems de la douceur & de l'audace. Il avoit infiniment de l'esprit; & tout le monde convenoit qu'il seroit un jour aussi grand Capitaine que le Duc de Guise son pere, qu'on avoit nommé le Héros de la France.

Monsieur & le Duc de Guise se trouvant de même âge, & possédant à peu près les mêmes qualités, s'étoient

paru dignes l'un de l'autre ; ils s'étoient abandonnés à l'inclination qu'ils s'étoient senti l'un pour l'autre : la plus tendre amitié en avoit été la suite. Ils avoient les mêmes plaisirs ; ils ne s'abandonnoient jamais ; leur goût se trouvoit presque toujours semblable.

Monsieur aimoit Madamoiselle de Châteauneuf : c'étoit une des belles filles de France.

Son commerce étoit rempli d'agrémens ; & quoiqu'il n'eût pas soupiré long-tems, il avouoit à Monsieur de Guise que Mademoiselle de Châteauneuf avoit trouvé le secret d'arrêter un cœur pour jamais.

Monsieur de Guise étoit devenu amoureux de Madame ; & il avoit eu d'autant plus de facilité à s'en faire aimer, qu'il l'avoit trouvé prévenue à son égard de la plus forte passion. Il avoit bien osé faire confidence de sa conquête à Monsieur. Ce Prince ne s'étoit point formalisé qu'il osât aimer sa sœur : il lui reprochoit seulement qu'il ne lui avouoit pas tout le secret de son amour.

Ces quatre Amans goûtoient les plaisirs les plus purs, lorsque Monsieur de Portien arriva à la Cour. Madame de Portien & sa belle-sœur allerent saluer la Reine, qui les reçut avec toute la bonté possible. Une foule de Princes étoient dans la chambre de la Reine, qui ne purent se lasser d'admirer Mademoiselle de Portien. Monsieur & le Duc de Guise s'y trouverent l'un & l'autre, & sentirent je ne sçais quelle émotion en la regardant. L'un & l'autre oublierent pour en

temps leurs amours ; & Monsieur l'ayant vu sortir peu après avec Madame de Portien que le Roi reconduisoit, il donna la main à Mademoiselle de Portien, & la mena à son carrosse : dans ce peu de tems il lui parla. Ses réponses lui semblerent justes & faites avec tant d'esprit, que long-tems après qu'il l'eut quittée, il se trouva encore occupé de son idée. Il rejoignit Monsieur de Guise. « Avez-vous rien vu (lui dit il) » qui approche de la beauté de la sœur du Prince de » Portien? Mais (poursuivit-il rapidement) elle est » aussi spirituelle que belle ». Monsieur de Guise fut fâché d'entendre Monsieur louer cette Princesse, quoique dans son cœur il lui donnât les mêmes louanges.

Dès ce même jour Monsieur alla chez le Prince de Portien, & y mena avec lui Monsieur de Guise. La vue de Monsieur troubla Mademoiselle de Portien. Elle avoit remarqué le matin une partie de son empressement ; & elle l'avoit remarqué avec joie : son cœur s'étoit senti vivement frapé. La vue de ce jeune Prince, dont la réputation étoit tant de fois parvenue jusqu'à elle, & qui surpassoit sa réputation, avoit fait son effet ordinaire sur Mademoiselle de Portien. Il lui avoit paru le plus aimable de tous les hommes ; & cette sympathie, qui n'agit jamais inutilement, s'étant rencontrée entre cette Princesse & Monsieur, leur avoit déja donné cette disposition à aimer, que tant de gens prennent pour l'amour même.

Mademoiſelle de Portien ne connoiſſoit pas encore tout l'effet que la vue de Monſieur avoit produit dans ſon cœur. Elle s'imaginoit que l'admiration & l'eſtime compoſoient tous ſes ſentimens : la viſite qu'elle en reçut, lui fit connoître qu'il étoit bien plus avancé. Les yeux de ce Prince tendres & animés lui dirent beaucoup de choſes : les ſiens lui en répondirent plus qu'il ne penſoit. Tout le monde s'apperçut que leur converſation leur plaiſoit reciproquement : elle fut longue, & lorſque Monſieur la finit, il croyoit qu'elle n'avoit duré qu'un moment.

Monſieur de Guiſe entretenoit Madame de Portien, & ſoutenoit un perſonnage extrêmement embarraſſé. Il étoit au déſeſpoir de l'attache de Monſieur ; il regardoit inceſſamment Mademoiſelle de Portien ; il ne ſongeoit pas qu'il achevoit d'être vaincu, & que Mademoiſelle de Portien s'appercevoit de ſa diſtraction. Cette Princeſſe en pénétroit la cauſe ; elle en avoit un ſecret dépit : elle avoit trouvé Monſieur de Guiſe auſſi aimable qu'il l'étoit en effet ; & quoiqu'elle aimât Monſieur de Portien, elle ne laiſſa pas de reſſentir ce que le procédé de ce Prince avoit d'incivil.

Les deux Princes ſortirent de chez le Prince de Portien, également amoureux ; mais bien moins contens l'un de l'autre par une raiſon bien différente ; ils ne parlerent point de Mademoiſelle de Portien ; & ils ſe quitterent, Monſieur de Guiſe déja un peu altéré contre Monſieur.

Ce Prince vif & prompt ne fut pas plutôt seul, qu'il s'occupa de son nouvel amour : celui qu'il avoit ressenti pour Mademoiselle de Châteauneuf ne le combattit pas un moment ; il le sacrifia sans hésiter à Mademoiselle de Portien. Il continua de voir cette derniere ; & si de jour en jour elle lui sembloit plus aimable, elle le trouvoit de son côté un Prince accompli.

Monsieur de Guise ne fut pas moins engagé ; quoique Mademoiselle de Portien ne contribuât en rien à sa défaite, & qu'un puissant obstacle la voulût retarder. Les bontés de Madame n'avoient pas peu inquiété le Duc de Guise : il l'aimoit depuis un an ; & Madame sans attendre l'ordre du Roi, ni peut-être l'amour du Duc, avoit pour lui une inclination violente. L'élevation de cette Princesse, & son extrême beauté voulurent souvent étouffer la passion naissante de Monsieur de Guise. Les reproches de Madame ne lui faisoient pas moins de peines : « Vous ne m'aimez plus, » ingrat (lui disoit-elle) vous fuyez la gloire aisée : » je ne remarque que trop la froideur de vos trans» ports & la glace de vos discours. Vous ne m'aimez » plus, vous allez signaler ma foiblesse & votre in» constance ». Monsieur de Guise lui faisoit des protestations qui ne la rassuroient point ; & les yeux de ce Prince démentoient ses paroles.

Lorsqu'il fut retourné chez lui, il s'abandonna aux plus cruels remors. « Madame mérite-t-elle d'être

» si indignement trahie ? (se reprochoit-il à lui-même) Elle m'aime avec une tendresse digne de plus
» de bonne foi. Ah ! déterminons-nous ; ne souffrons
» point de partage : Madame & Mademoiselle de
» Portien méritent un cœur entier. Cessons d'aimer
» l'une ou l'autre ; prenons garde (continua-t-il) de
» faire une infidélité inutile, Monsieur aime Mademoiselle de Portien, peut-être elle l'aime déja. M'irai-je exposer à une pareille disgrace ? Non (ajouta-t-il) Monsieur ne l'aime point sérieusement ;
» des Filles de Roi lui sont seulement destinées, allons lui découvrir notre foiblesse ; qu'il me céde
» Mademoiselle de Portien : elle ne peut faire son
» bonheur, & elle fera tout le mien. Je n'ai aimé
» Madame que par gloire ; mon ambition lui a fait
» offrir mon cœur ; sacrifions-la à un amour plus
» juste & plus ardent. En effet il prit la résolution d'ouvrir son cœur à Monsieur la premiere fois qu'il se trouveroit seul avec lui.

Ce Prince n'avoit pas été long-temps sans informer Mademoiselle de Portien d'une flamme qu'elle avoit allumée : il trouva une occasion favorable de s'expliquer. Presque toute la Cour étoit chez la Reine Mere ; & l'on avoit fait partie d'aller se promener dans son jardin des Tuileries, qui étoit achevé depuis peu. Chaque Prince donna la main à une Dame ; & Monsieur se trouva avec Mademoiselle de Portien. Ils eurent quelque tems une conversation assez in-

différente; mais enfin Monſieur prenant la parole : « Sçavez-vous bien, Mademoiſelle (lui dit-il) que » je ſouhaite depuis long-temps l'occaſion dont je » jouis? Je ſuis ſeul avec vous, on ne nous entend » point, & je puis vous dire en ſureté que je meurs » d'amour pour vous ». Mademoiſelle de Portien ſe troubla à ce diſcours qu'elle n'attendoit pas. Elle l'avoit tant ſouhaité, qu'elle ne pouvoit n'en pas reſſentir de la joie; mais il lui parut que le Prince s'étoit expliqué avec beaucoup de liberté. D'ailleurs la fierté, qui eſt ſi naturelle aux Princeſſes, l'obligea d'y répondre d'un ton un peu ſec. « Que venez-vous » de me dire, Monſieur? vous n'y faites pas de re- » fléxion : vous croyez être avec Mademoiſelle de » Châteauneuf ». Ce reproche ne déplut pas à Monſieur. « Non, Mademoiſelle (lui repliqua-t-il, avec » cet air charmant qui enlevoit tous les cœurs) je » ſçais bien que je parle à vous. Il eſt des amuſemens » auſquels on permet quelquefois aux Princes de s'ar- » rêter. Tel a eté l'engagement que j'ai eu avec Ma- » demoiſelle de Châteauneuf; & il eſt des paſſions » véritables, qu'on reſſent pour des perſonnes com- » me vous. On donne à ces amuſemens les momens » perdus de ſa vie; & l'on ſacrifie ſa vie même à » ces paſſions. Enfin on honore de quelques viſites » Mademoiſelle de Châteauneuf, & on offre à Ma- » demoiſelle de Portien, de partager avec elle tout » ce que l'on a reçu de la Nature & de la Fortune ».

Mademoiselle de Portien étoit si agréablement flatée par ce discours obligeant, que le Prince pouvoit lire dans ses yeux le transport de son ame, quoiqu'elle n'oubliât rien pour le cacher. Sa modestie lui fit enfin répondre à Monsieur: « Comme je n'ai point mérité » (lui dit-elle) le comble des honneurs que vous » m'offrez, permettez que je remontre à Votre Al» tesse Royale, qu'elle pousse trop loin son honné» té, & qu'il faut..... « Je la pousserois, jusqu'à » vous offrir le Trône (interrompit le Prince) si la » Fortune m'y avoit placé, & vous pouvez préten» dre plus loin, s'il est quelque chose au-dessus. Mais » moi, je ferois peu de cas & du Trône & des plus » grands honneurs, s'il me les falloit posséder sans » vous. Parlez donc & dites-moi, si votre cœur n'a » point de répugnance à m'aimer; si je puis me fla» ter que ma tendresse & ma constance ne seront » point inutiles auprès de vous. « Ah! Monsieur » (lui répondit-elle) vous êtes fait d'une maniere » que vous ne pouvez gueres aimer sans être aimé; » mais j'appréhende qu'après avoir inspiré de l'a» mour, vous ne cessiez d'en avoir ». Monsieur fut charmé d'une crainte si obligeante. Il lui jura de l'aimer toute sa vie, & il l'assura qu'elle en auroit bientôt des preuves certaines. Lorsqu'on fut retourné chez la Reine, il quitta sa Maitresse, le plus amoureux de tous les hommes.

Il ne put contenir sa joie. Il courut chez Monsieur de

de Guiſe. « Mon cher ami (lui cria-t-il) je vous de-
» mande pardon de vous avoir caché ſi long-temps
» une paſſion qui m'eſt chere. J'aime Mademoiſelle
» de Portien, j'en ſuis aimé, partagez tous mes
» tranſports ». Le Duc de Guiſe reſta immobile à ce
diſcours qui perça juſqu'au fond de ſon ame : il ré-
pondit avec un air glacé aux careſſes du jeune Prin-
ce. « Je m'étois bien apperçu (lui répondit-il) que
» vous aimiez ; mais je ne vous en avois point par-
» lé, parce que je ne veux ſçavoir de mes amis que
» ce qu'ils veulent m'apprendre. Hé bien, Monſieur,
» que prétendez-vous de l'amour de Mademoiſelle de
» Portien ? » Comment (repliqua Monſieur ſurpris
» de cette demande) ce que je prétens ? je prétens
» l'aimer, en être aimé, & devenir le plus heureux
» de tous les hommes. « Penſez-vous donc (ajouta
» Monſieur de Guiſe) trouver dans Mademoiſelle de
» Portien autant de facilité qu'avec Mademoiſelle de
» Châteauneuf ? « J'en ſerois bien fâché (répondit
» Monſieur) je crois que ſa vertu égale ſon mérite,
» & je la compare ſi peu à la Châteauneuf, que je
» compte de l'épouſer ». Ce fut-là un coup de foudre
pour Monſieur de Guiſe. « Croyez-vous (lui dit-il
» froidement) que le Roi ſe trouve de votre ſenti-
» timent, & qu'il n'y ait pas quelque diſproportion
» entre la Maiſon de France & celle de Croy » ? Mon-
ſieur fut choqué de la réſiſtance qu'il trouvoit en ſon
ami ; & prenant tout d'un coup un air de grandeur

qui le fit méconnoître au Duc de Guise. « La Maison
» de Croy, répondit-il, est assez illustre, pour ne
» pas faire rougir celle de France ; & d'ailleurs vous
» devez sçavoir qu'il suffit aux fils de Rois de vou-
» loir s'allier dans une Maison, pour la rendre aussi-
» tôt digne d'eux ».

Monsieur quitta le Duc de Guise presque aussi-tôt. Cette conversation ne refroidit pas peu leur amitié. Monsieur de Guise voyoit par le projet de Monsieur toute l'espérance de son amour évanouie : il n'en aimoit pas moins au fond du cœur.

« Quelle cruelle contrainte ! (s'écrioit-il) j'aime,
» on ignore mon amour ; l'honneur & l'amitié me
» défendent de le découvrir. Je le ferois peut-être
» inutilement ; au milieu de cette gêne il me faut
» feindre de l'amour pour une autre : du moins
» ôtons-nous ce dernier chagrin ; ne voyons plus
» Madame ; j'ai trop de peine à la tromper, & elle
» ne mérite pas de l'être ».

Mademoiselle de Portien s'abandonnoit à l'idée d'épouser le frere d'un Roi, pour lequel elle ressentoit la plus vive tendresse, & qui étoit d'ailleurs le plus digne d'être aimé. Monsieur la voyoit assidument : elle avoit tant de mérite, que tout le monde regardoit sans envie la fortune qui lui étoit destinée.

Monsieur étoit sur le point de faire agréer cette alliance au Roi, lorsque le Prince de Portien tomba

malade, & si dangereusement, qu'on craignit d'abord pour sa vie. Mademoiselle de Portien en fut autant affligée que l'exigeoient l'union & l'amitié qui avoit été entre son frere & elle. On n'oublia aucun des soins qu'on a accoutumé de prendre dans ces occasions pour conserver une vie, où tant de gens s'intéressoient. D'abord on espéra de la jeunesse ; mais la violence du mal l'emporta. Le Prince de Portien connut qu'il falloit mourir, & on l'en avertit : il s'y disposa avec constance ; il fit venir Madame de Portien & sa sœur. « La mort (leur dit-» il d'un ton assez ferme) rompt une union digne » d'une plus longue durée. Votre amitié va être ré-» duite à deux ; que ma mort ne la finisse pas ; ser-» rez-en les nœuds, je vous en conjure : aimez-vous » à cause de moi & à cause de vous-mêmes, & sou-» venez-vous quelquefois de moi ».

Elles fondoient en larmes auprès de son lit, & ne lui répondoient que par des soupirs. Il mourut quelques jours après. Le deuil des deux Princesses fut accompagné d'une longue retraite : elles ne parurent à la Cour que trois mois après la mort de Monsieur de Portien.

Monsieur les avoit quelquefois vues dans leur solitude. La douleur de Mademoiselle de Portien n'avoit pas diminué son amour. Le deuil avoit tellement rehaussé sa beauté, que ce Prince paroissoit impatient de le voir finir. Cette impatience donnoit à la Prin-

cesse une joie sensible. La mort de son frere l'avoit rendue héritiere de tout le bien de sa Maison. Elle n'avoit point quitté Madame de Portien, qui continuoit à vivre avec elle dans une parfaite union.

Monsieur de Guise dévoré par une passion qu'il ne pouvoit vaincre, s'attacha par dépit à Madame, & tâcha par des assiduités forcées à réparer les froideurs qu'il avoit eues pour elle. « Vous revenez à moi » par caprice (disoit cette Princesse). Foible que je » suis, je vous reçois toujours ! Je vous rendrois » plus constant en punissant vos infidélités. Hélas! » vous profitez bien du penchant que j'ai pour vous ».

En ce temps-là, on rapporta au Roi quelques particularités de l'amour de Madame & de Monsieur de Guise, peu favorables à la réputation de cette Princesse. Le Roi étoit fort emporté. Il ordonna sur le champ à Monsieur d'Angoulême d'aller défendre à Monsieur de Guise, de sa part, de voir Madame. Monsieur d'Angoulême n'aimoit pas ce Prince, avec lequel il avoit eu quelque différend; il s'acquitta de cette commission avec joie. « Ne sçavez-vous point (*lui* » dit le Duc de Guise, lorsqu'il la lui exposa) la rai- » son d'un ordre si bizarre ? « Non (lui répondit- » il durement) je sçais seulement que le Roi veut » être obéi, & que vous devez le faire. Cet avis déplut à Monsieur de Guise. « Je sçais aussi-bien que » vous (lui repliqua-t-il) jusqu'où s'étend & mon » devoir & l'autorité du Roi ; & ce n'est pas ainsi

» que les Prédécesseurs de Sa Majesté ont traité mes » aïeux ». Ensuite il lui tourna le dos, & le quitta pour aller voir Madame.

Monsieur d'Angoulême rapporta au Roi la réponse du Duc de Guise, & même l'empoisonna. Le Roi apprit aussi que ce Prince depuis sa défense voyoit Madame plus assidument : alors il entra dans le plus violent courroux. » L'insolent (s'écria-t-il) il mé» prise mes ordres ! Allez (dit-il à Monsieur d'An» goulême) cherchez-le, & le tuez ». Celui-ci se fit un honneur d'exécuter cet ordre. Il résolut de tuer Monsieur de Guise à son avantage.

La Maison de Lorraine apprit la colere du Roi, & fut saisie d'une frayeur mortelle : elle n'avoit jamais eu de Chef d'une si grande espérance. Le Cardinal de Lorraine alla trouver le Roi ; il lui remontra la jeunesse & l'imprudence de son neveu, & le pria de lui pardonner. Le Roi fut d'abord inflexible ; mais enfin l'empressement du Cardinal l'ayant fatigué : « Qu'il » se marie (lui dit-il) il ne peut sauver sa vie qu'à ce » prix ; & je ne lui donne que huit jours pour le » faire ». Le Cardinal promit au Roi que le Duc de Guise obéiroit, & lui fit révoquer l'ordre qu'il avoit donné à Monsieur d'Angoulême.

Mais le Cardinal ne fut pas peu embarrassé à faire résoudre Monsieur de Guise de tenir la parole qu'il avoit donnée pour lui. Outre que son cœur ennemi de la servitude, y repugnoit par hauteur, il ne pouvoit

perdre pour jamais l'espérance de posséder Mademoiselle de Portien. « Moi (disoit-il au Cardinal de Lorraine) j'obéirai servilement à une ordre injuste ?
» il me met donc au rang du reste de ses sujets ?
» Ah ! (s'écrioit-il avec un air furieux) sortons plutôt d'un Royaume, dont il est redevable à la valeur de mes peres, & n'y rentrons que les armes à la main ».

Les raisons du Cardinal fléchirent enfin cet esprit impérieux. Il lui remontra que sa fuite alloit renverser sa Maison ; qu'il alloit détruire en un moment un ouvrage qui avoit coûté un siecle à son pere & à son aïeul; que ses partisans perdroient cœur en ne le voyant plus ; & que s'il vouloit se venger, il ne le pouvoit faire plus surement qu'en demeurant en France ; mais qu'il falloit commencer par obéir.

L'ambition du Duc de Guise, & la pensée cruelle que Mademoiselle de Portien étoit destinée à Monsieur, déterminerent ce Prince à se marier ; mais lorsqu'il voulut choisir une femme, il ne sçavoit sur qui arrêter ses pensées.

« Hélas (disoit-il en lui-même sur toutes celles dont » le Cardinal de Lorraine lui parloit) est-ce-là Mademoiselle de Portien ? » Enfin ce même amour, source de son désespoir, le fit arrêter sur Madame de Portien. « Elle aime Madame de Portien (disoit ce » Prince) elle demeure avec elle, du moins je la » verrai tous les jours jusqu'à ce qu'elle épouse Mon-

» sieur. Je serrerai les nœuds de leur amitié ; je tâ-
» cherai d'en faire rejaillir une partie sur moi ; je la
» verrai enfin, & c'est assez pour un Amant aussi
» malheureux que moi ».

On n'observa pas à ce mariage toutes les formalités que le rang des deux époux auroit demandées. Le terme que le Roi y avoit prescrit, y apporta une précipitation qui redoubla l'embarras de Monsieur de Guise. Le Cardinal de Lorraine parla à Madame de Portien, & la résolut facilement à cette alliance. Quoique le deuil de cette Princesse ne fût pas encore passé, son inclination eut bientôt levé son scrupule. Elle aimoit Monsieur de Guise depuis long-tems : ce qu'elle devoit à Monsieur de Portien, avoit étouffé cette ardeur naissante ; sa mort l'avoit rallumé ; l'occasion se présentoit de la remplir. Elle ne consulta pas trop si l'inclination de ce Prince étoit d'accord avec la sienne : elle se flatta de la mériter. Enfin Monsieur de Guise épousa Madame de Portien.

Mademoiselle de Portien fut présente à ces noces, & Monsieur de Guise y parut dans une tristesse profonde. Elle lui en fit la guerre assez agréablement en lui en demandant la cause. « Ah ! Mademoiselle (lui
» répondit ce Prince) peut-on déguiser son déses-
» poir, lorsqu'on aime tendrement, & qu'on perd
» pour jamais l'espérance de posséder ce qu'on ai-
» me » ? Mademoiselle de Portien s'imagina que ces

paroles se rapportoient à Madame. Cependant le Duc les avoit proférées en la regardant fixement ; & elle avoit cru lire dans ses yeux qu'elle-même y avoit quelque part. Elle rejeta cette pensée ; & une visite qu'elle reçut ce jour-là de Monsieur, l'empêcha d'y faire réflexion.

Madame sentit comme elle devoit, la perte de Monsieur de Guise ; ce n'est pas qu'elle ne reconnût bien qu'il ne l'aimoit plus ; elle n'avoit pas imité son inconstance. Elle l'aima encore tout infidèle qu'il étoit, & quoiqu'elle-même fût destinée à épouser dans peu de jours le Roi de Navarre.

Toute la Cour se disposoit à paroître à cette cérémonie : elle n'avoit jamais été si nombreuse, parce que toute la Noblesse Calviniste, dont le Roi étoit le Chef, y étoit accourue. Madame de Guise & Mademoiselle de Portien y devoient tenir un rang considérable.

Cette derniere demeuroit à l'Hôtel de Guise ; Madame de Guise n'avoit pas voulu qu'elle l'abandonnât ; & Monsieur de Guise avoit eu soin d'obliger Mademoiselle de Portien à y prendre un appartement. On ne se souvenoit pas en France d'avoir vu une alliance contractée sous de si malheureux auspices. Le Roi de Navarre & Madame étoient d'une Religion différente ; ils ne s'aimoient point l'un & l'autre ; leurs humeurs étoient opposées, & de violentes passions les dominoient.

Les suites de ce mariage répondirent à ces funestes

diſpoſitions ; & la nuit de leurs noces, au lieu que l'amour eût du allumer ſes flambeaux, la fureur & la haine y ſubſtituerent les leurs. La Reine Mere avoit fait ſervir leur mariage de ſignal à la plus cruelle action, dont les ſiecles à venir puiſſent conſerver la mémoire. On maſſacra toute la Nobleſſe Calviniſte qu'on avoit invitée à cette cérémonie ſous la foi publique ; & l'on fit imiter cette fureur dans toutes les Provinces. L'Amiral de Coligny fut la plus noble victime qu'on immola dans ce ſacrifice barbare. Ce maſſacre eſt connu dans l'Hiſtoire ſous le nom de la Saint Barthélemi.

Les Calviniſtes devenus furieux avec tant de raiſon, renouvellerent la guerre civile ; & Monſieur, comme Lieutenant Général de l'Etat, fut obligé de marcher pour les détruire. Cet accident chagrina Mademoiſelle de Portien. Monſieur avoit parlé au Roi de ſon mariage, & ce Prince l'avoit approuvé ; mais le temps n'étoit plus propre à des noces.

Toute la France étoit en feu. Monſieur alla prendre congé de Mademoiſelle de Portien. « Je ne ſçais » (lui dit-elle avec tendreſſe) quel noir preſſenti» ment m'agite. Vous partez, je vous perds, je » crains pour votre vie & pour votre cœur ; votre » valeur & l'abſence feront peut-être funeſtes à l'un » ou à l'autre ; je mourrai, ſi l'un des deux arrive. « Je vous ſerois obligé (lui répondit Monſieur) ſi » vous ne craigniez que pour ma vie ; mais vous

» m'outragez en soupçonnant ma fidélité.. Hélas! il
» n'a pas tenu à moi que je ne fusse heureux avant
» cette guerre; & vous connoîtrez par la rapidité
» avec laquelle je vais tâcher de l'éteindre, l'empres-
» sement que j'aurai à vous revoir ».

« Je me flaterai, puisque vous le souhaitez (ré-
» pliqua-t-elle) que vous m'aimerez toujours ; mais,
» mon cher Prince, ménagez une vie si précieuse.
» N'exposez pas à la rage des rebelles le plus pur
» sang de nos Rois : écoutez plutôt votre amour que
» votre courage, vous avez assez acquis de gloire ».

« Je serai victorieux (lui dit-il en la quittant) puis-
» que vous vous intéressez pour moi : continuez, &
» songez que je ne veux vaincre que pour vous ».

Le lendemain Monsieur prit la poste, & alla join-
dre son armée : il acheva dans cette guerre d'acquérir
la réputation du plus grand Prince du monde. Les
rebelles fuirent devant lui ; il emporta leurs plus for-
tes places ; & les accabla dans la Rochelle qu'il assié-
gea par mer & par terre.

Le bruit de ses victoires se fit entendre jusqu'à la
Diette de Pologne, assemblée à Varsovie pour l'éle-
ction d'un Roi. Elle ne crut pas s'en pouvoir donner
un plus grand ni plus illustre. Le Duc d'Anjou fut
élu Roi ; & le Sénat envoya en France une solem-
nelle Ambassade lui porter la Couronne Royale, &
le supplier de venir en prendre possession.

Cette nouvelle causa beaucoup d'émotion à Made-

moiselle de Portien. Sa joie étoit vive, de voir que toute l'Europe reconnoissoit aussi-bien qu'elle, son Amant pour le plus grand des Princes ; mais elle craignoit les suites de cette dignité. Elle sçavoit que les Rois ne suivent que la politique dans leurs alliances. On parloit d'une Princesse de Pologne destinée au Roi élu. Elle eût bien mieux aimé qu'il eût resté Duc d'Anjou.

Elle ne put s'empêcher de marquer son trouble au nouveau Roi. Voici la Lettre qu'elle lui écrivit :

La renommée m'apprend vos triomphes, mon cher Prince, & que la fortune, qui vous a fait naître sans Couronne, a réparé son injustice. Vous êtes élu Roi de Pologne. Hélas ! que deviendrois-je, si dans le tems que tout le monde prend part à votre joie, j'étois destinée seule à m'affliger ? N'étiez-vous pas déja trop grand pour moi ? Je crains les maximes d'une politique fatale qui peut-être vous enlevera à mon amour. Si vous regardez la naissance de la Princesse de Pologne, & si la Couronne qu'on vous offre, est, pour ainsi dire, sa dot, n'ai-je pas perdu pour jamais mon cher Prince ? Il est vrai que si vous consultez l'amour qu'on a pour vous, vous ne serez jamais qu'à la Princesse de Portien, puisque le sien ne peut être égalé par aucun autre, tant il est violent & sincere. Rassurez donc une amante effrayée, & songez que votre retour seul peut produire cet effet. MARIE DE CROY.

Le Roi de Pologne fit réponse à la Lettre de Mademoiselle de Portien le jour même qu'il l'eut reçue. Sa réponse contenoit ce peu de mots.

Puisque ma seule présence peut bannir vos alarmes, Mademoiselle, je vais sacrifier à votre satisfaction les intérêts de mon frere. Je brule d'impatience d'être à vos pieds pour vous jurer que la Couronne de l'Univers ne me détacheroit pas de ma chere Princesse. je l'aime plus que jamais, & je n'accepterai point le Trône qu'on me présente, que pour m'y asseoir avec elle; il ne m'est cher que pour le lui offrir. Bannissez donc votre crainte & redoublez votre amour. Sçachez au reste que vous avez une rivale bien redoutable : elle n'a pas besoin pour vous faire trembler, d'avoir un Sceptre pour sa dot, il est indépendant d'elle; mais en récompense elle n'eut jamais un trait régulier, & elle a cinquante ans.

HENRY.

Le transport de Mademoiselle de Portien en recevant cette Lettre, se peut assez imaginer. Elle aimoit d'inclination le Roi de Pologne, & l'amour de ce Prince ne mettoit point de bornes au sien. Elle ne croyoit jamais voir assez tôt cet Amant bien-aimé.

Lui-même avoit un desir ardent de retourner à Paris. C'est pourquoi il écouta les propositions des Rochelois assiégés; & sa nouvelle qualité de Roi le ren-

dant Médiateur entre le Roi & ces Peuples, il engagea Sa Majesté à leur accorder la paix à de certaines conditions. Il prit aussi-tôt le chemin de la Cour, sans cesse occupé de Madamoiselle de Portien.

Madame de Condé étoit arrivée à Paris depuis la publication de la paix; & le Prince de Condé, son époux, qui étoit en Allemagne, y étoit attendu dans peu de jours. Elle étoit sœur de Madame de Guise; & il étoit peu de Princesses plus touchantes. De grands yeux bien fendus & languissans, un air tendre & un peu mélancolique, lui donnoient un agrément que beaucoup d'enjouement n'eût pu égaler. Le Roi devoit lui donner le bal le jour même que le Roi de Pologne devoit arriver, & toute la Cour y étoit invitée.

Le Roi alla au-devant du Roi de Pologne & l'emmena d'abord au Louvre, d'où après soupé, il le conduisit avec les Reines à l'Hôtel de Condé. Madame de Guise & Mademoiselle de Portien y étoient déja. La joie de cette derniere brilloit dans ses yeux. Le Duc de Guise qui en remarquoit la cause, s'abandonnoit à une tristesse qu'il ne pouvoit vaincre. Les deux Rois entrerent; & le Roi après avoir salué Madame de Condé, la présenta au Roi de Pologne.

Ce Prince ne l'avoit point encore vue. Il demeura interdit en la regardant; & il ne revint de son étonnement que pour admirer la beauté & la grace de cette Princesse. L'air triste & modeste avec lequel elle

le regarda, & de certaines manieres négligées qui lui feyoient infiniment, firent élever un fecond trouble dans le cœur du Roi de Pologne. Il fe fentit agité : fes paroles tremblantes & incertaines le défignerent affez. En un mot, un feul moment rendit ce Prince inconftant. Il fit céder tout ce qu'il avoit vu jufques-là aux charmes de Madame de Condé ; & il fe perfuada que le fouverain bonheur confiftoit à s'en faire aimer.

Mademoifelle de Portien ne fut pas d'abord furprife que le Roi de Pologne s'arrêtât quelque temps avec Madame de Condé ; mais lorfqu'elle vit ce Prince s'affeoir auprès de la Reine avec un air réveur & inquiet, de quelle douleur fut-elle pénétrée ? Elle ignoroit encore tout fon malheur.

Le Roi de Pologne après avoir été quelque temps appliqué à fes nouvelles idées, fe fouvint enfin tout-à-coup que Mademoifelle de Portien étoit-là. Il jeta les yeux fur elle : il crut voir dans les fiens qu'elle s'appercevoit de tous les mouvemens de fon ame. La honte des noms de perfide & de traître, les reftes d'une paffion fi vive quelques momens auparavant, combattirent encore quelque temps fon infidélité. Un regard de Madame de Condé acheva de le vaincre. Il courut fe mettre auprès d'elle : il fit agir fes yeux vifs & perçans, cette converfation tendre & animée ; enfin l'amour a des traits puiffans : Madame de Condé put bien reconnoître celui que le Prince avoit pour elle.

On prit Madame de Condé pour danſer. Le Roi de Pologne jugea qu'il y auroit trop d'incivilité à ne pas ſaluer Mademoiſelle de Portien; elle étoit auprès de Madame de Guiſe. Il s'approcha d'elle, & lui fit un compliment qui ne paſſoit pas la plus exacte civilité. Cette Princeſſe avoit reconnu par ſon attache auprès de Madame de Condé, qu'il étoit changé pour elle.

Sa froideur & l'horreur de cette trahiſon la ſaiſirent: un froid mortel glaça ſes veines. Dans ce moment elle fit un effort ſur elle, au-deſſus de ſa conſtance, & elle voulut répondre avec la même indifférence. La douleur qui ſerroit ſon cœur la trahit. Le Roi de Pologne connut ſon déſeſpoir. On le vint prendre pour danſer. Sa nouvelle paſſion éloigna bientôt de ſa penſée ce ſouvenir triſte & déſagréable.

L'effort que Mademoiſelle de Portien fit ſur elle en cette occaſion, fut ſi violent, qu'il lui penſa coûter la vie. Elle ſortit du bal lorſqu'il fut fini, avec une fiévre brulante qui la mit bientôt en danger. Elle augmenta les jours ſuivans; & l'on ſçut bientôt à la Cour que Mademoiſelle de Portien étoit dangereuſement malade.

Tout le monde devina la cauſe de ſa maladie, & l'imputa au Roi de Pologne; lui ſeul peut-être y penſoit le moins. Il étoit ſans ceſſe chez Madame de Condé: il n'avoit plus d'yeux ni de paroles que pour elle. Ses plaiſirs & ſes affaires lui étoient d'une égale indifférence.

Un infidele ne fut jamais plus feverement puni. Ce n'eft pas que Madame de Condé ne diftinguât les glorieufes qualités du Roi de Pologne ; mais elle fe piquoit de la plus auftere vertu. Elle évitoit le Prince avec foin : elle le voyoit peu feule : elle fuivoit toujours Madame de Condé la douairiere ; enfin elle ne rendoit au Roi de Pologne que ce qu'elle ne pouvoit refufer à fa naiffance & à fa dignité. Cette févérité redoubloit la paffion du Roi de Pologne, & par conféquent fa dureté pour Mademoifelle de Portien. Elle languiffoit toujours entre la vie & la mort, également malade du corps & de l'efprit.

Monfieur de Guife auffi mourant qu'elle, étoit fans ceffe auprès de fon lit. Il l'excitoit à fe guérir par une infinité de raifons. Sa conduite étoit pleine de bonté, de foins & d'empreffement.

Il étoit un jour feul auprès d'elle : « Banniffez (lui » difoit-il) les triftes penfées qui vous dominent : » Ah ! Mademoifelle, c'eft à vous feul à faire des » malheureux ». Elle écoutoit triftement un difcours qui avoit tant de rapport avec fa foibleffe.

Cependant le Roi preffoit fon frere de partir pour fon Royaume. Ce jeune Prince avoit à la Cour une autorité qui faifoit ombre à celle du Roi. Le Roi en étoit jaloux & irrité. Madame de Condé empêchoit, quoiqu'innocemment, le départ du Roi de Pologne. Il eût facrifié mille Trônes au feul plaifir de la voir. « Que fait donc mon frere en France (difoit le Roi

» à la

» à la Reine mere ?)* ne devroit-il pas être parti » pour ses Etats ? qui le retient ? en sçavez-vous la » raison ? « Mais vous-même, Monsieur (répondit » la Reine) d'où vient votre empressement ? ne le » perdrez-vous pas assez-tôt ? « Ah ! qu'il parte (re- » pliqua durement le Roi) ce n'est pas ici la ten- » dresse qu'il faut consulter ; qu'il parte, l'un de » nous deux doit sortir de France ».

La Reine mere craignit les suites de la violence du Roi : elle aimoit tendrement le Roi de Pologne. Elle l'alla trouver & lui déclara enfin qu'il falloit partir. « Hélas (s'écria tristement ce Prince) en quels lieux » me bannissez-vous ? que ferai-je dans ce climat » barbare ? Je ne vous cache point ma foiblesse, je » n'y trouverai pas Madame de Condé ». La Reine ne lui répondit à cela rien autre chose, sinon qu'il falloit partir. « Partez, mon fils, évitez un frere fu- » rieux : allez en Pologne, vous n'y serez pas long- » temps ».

Il se résolut donc à partir, & il alla dire adieu à Madame de Condé. Madame de Guise étoit avec elle, mais elle ne fut pas capable de le contraindre. « On » me force (lui dit-il) de quitter tout ce que j'aime, » pour aller commander à des peuples féroces. Je » part désespéré, & vous augmentez mon désespoir, » car vous ne le partagez pas ».

« Je ne vous avois point encore entendu parler de » la sorte (répondit modestement Madame de Con-

» dé) ; vous me permettrez, Sire, de n'y faire au-
» cune réponse. Je ne suis pas née pour causer le
» désespoir de Votre Majesté, j'en serois véritable-
» ment affligée ; mais elle sçait bien que mon devoir
» ne me permettra jamais de lui donner aucune espé-
» rance. « Il m'en reste pourtant encore (reprit le
» Roi perdant toute considération) ; & sans ce peu
» qui me reste, je ne conserverois pas long-temps
» une vie odieuse ». Il la salua après ce peu de mots
avec un air un peu troublé, & alla donner les der-
niers ordres pour son départ.

Le Roi le pressoit de la maniere du monde la plus dure, & ressentit beaucoup de joie lorsque le jour en fut venu. Enfin le Roi de Pologne partit désespéré de quitter Madame de Condé, & ne songeoit non plus à Mademoiselle de Portien, que s'il ne l'avoit jamais connue.

La jeunesse de Mademoiselle de Portien la rendit presque malgré elle à la vie ; & Monsieur de Guise en ressentit autant de joie, que s'il se fût agi de la sienne propre. Il avoit sans cesse été auprès de cette Princesse : & on l'avoit vu plus ou moins accablé, à mesure que le mal augmentoit ou diminuoit.

Mademoiselle de Portien avoit remarqué ses assiduités, les avoit attribuées à l'amitié dont elle croyoit que ce Prince l'honoroit. Elle avoit jusques-là eu pour lui une estime que peu de gens pouvoient lui refuser. Sa conduite fit naître dans son cœur beaucoup

de reconnoissance : elle quitta enfin le lit. Monsieur de Guise s'en réjouit plus qu'elle:elle lui fit mille remercimens de ses bontés : elle ne cacha pas à Madame de Guise les sentimens qu'elles lui avoient inspirés ; mais elles avoient paru trop vives à cette Princesse. Les soins de Monsieur de Guise avoient à son gré passé les devoirs de l'amitié : il lui sembloit que ce Prince avoit plus d'égard pour Mademoiselle de Portien, que pour elle-même. En effet, il ne sentoit que de l'estime pour Madame de Guise, & il ne pouvoit avoir rien de plus pour elle que de la considération & de l'honnêteté.

Mademoiselle de Portien recouvra sa santé : mais son cœur n'en fut pas plus tranquille. Les cruelles circonstances du mépris du Roi de Pologne, son oubli injurieux, son insensibilité, son indifférence sur une maladie qu'il avoit causée, tout cela y restoit profondément gravé : & pour son malheur tout le mérite de ce jeune Prince paroissoit sans cesse à ses yeux : ainsi elle étoit pâle, languissante, & toujours occupée de ce fatal souvenir. Monsieur de Guise la surprit seule un jour dans cette réverie, étant lui-même devoré d'une passion aussi malheureuse.

« Vous ne ferez point parfaitement rétablie (lui » dit-il, en l'abordant) que vous ne vous abandon» niez à la joie ; cependant je vous trouve presque » toujours triste & inquiéte. « Mes malheurs (ré» pondit Mademoiselle de Portien) vous semblent-

» ils assez légers, pour leur pouvoir faire succéder si
» facilement le plaisir & l'alégresse ? « Hé ! quels si
» grands malheurs (reprit Monsieur de Guise) vous
» ont condamnée à une tristesse éternelle ? «Vous ne
» les ignorez pas (répondit-elle) mais je veux bien
» que vous feigniez de m'en devoir le récit : vous
» avez agi avec moi d'une maniere qui me défend d'a-
» voir rien de secret pour vous. J'ai aimé le Roi de
» Pologne : il m'a laissé croire qu'il m'aimoit : il m'a
» trahie: il m'a abandonnée de la plus effroyable ma-
» niere du monde ».

« Le Roi de Pologne (interrompit le Prince) ne
» se pique pas d'une grande constance, ni dans son
» amour, ni dans son amitié. Il m'a autrefois hono-
» ré de la sienne : il me l'a ôtée avec legereté; &
» après avoir vécu ensemble dans la plus étroite fa-
» miliarité, il me témoignoit assez de froideur, lors-
» qu'il est parti pour la Pologne : mais, Mademoi-
» selle, il faut l'imiter : j'ai retiré mon amitié pres-
» que aussi-tôt qu'il a retiré la sienne, « Ah ! Mon-
» sieur (dit tendrement Mademoiselle de Portien)
» il n'en est pas ainsi en amour. Un ami est foible-
» ment lié : un leger dépit le dégage ; mais qui peut
» bannir une tendresse enracinée ? « Quoi, Made-
» moiselle (repliqua-t-il, avec chagrin) vous aime-
» riez encore le Roi de Pologne, tout infidele, tout
» ingrat qu'il est ? « Hélas (répondit-elle) je n'ose
» l'avouer, ou plutôt il n'y a peut-être que Mon-

» sieur de Guise à qui je le puisse avouer. Je l'aime
» en détestant son infidélité ; mon cœur est ému de
» tendresse & de colere. Je le hais, c'est assez vous
» dire que je n'ai pas cessé de l'aimer. Ne suis-je pas
» la personne du monde le plus à plaindre? « Et moi
» (interrompit le Duc de Guise avec une espece de
» fureur) je suis le plus misérable & le plus désespéré
» de tous les hommes. C'est ce que vous venez de
» me dire qui est la source de mon désespoir. Je vous
» aime à la fureur; je vous ai aimée plutôt que ce
» Prince ingrat. Le respect que je devois à son ami-
» tié m'a imposé silence, lorsque je pouvois parler.
» Un Roi injuste m'a forcé à une alliance que je ne
» souhaitois point. Mon perfide ami m'a oublié, il
» vous a trahie. Je vous aime encore. Je me flatois
» que vous cesseriez de l'aimer; & vous brulez pour
» lui d'une flamme violente! En voila assez pour m'ô-
» ter le peu de raison qui me reste, & pour porter
» mes transports jusqu'à la fureur ».

Ses yeux étinceloient véritablement de colere. Mademoiselle de Portien étoit si étonnée, qu'elle demeuroit immobile sur son siége, pendant que Monsieur de Guise se promenoit à grands pas dans la chambre. Il sortit enfin sans attendre une réponse qu'il sçavoit bien ne pouvoir être avantageuse pour lui.

Mademoiselle de Portien fit alors réflexion sur la conduite de ce Prince: elle s'étonna de n'avoir pas plutôt reconnu une passion qui s'étoit tant de fois

déclarée : elle en vit les suites chagrinantes, les persécutions qu'elle alloit souffrir de ce Prince amoureux, la division qui s'alloit mettre entre elle & Madame de Guise, avec laquelle elle avoit vécu jusques-là comme avec sa sœur.

Pour éviter tant de malheurs, elle crut qu'il étoit à propos de se retirer. La premiere fois qu'elle se trouva avec Madame de Guise, elle lui dit, qu'il y avoit assez long-temps qu'elle l'importunoit : qu'il étoit temps qu'elle se fît une maison & qu'elle demeurât chez elle : même que son amitié n'en seroit ni moins tendre ni moins assidue. Madame de Guise avertit Monsieur de Guise de la résolution de Mademoiselle de Portien. A peine se put-il déguiser devant Madame de Guise. L'idée de ne plus voir Mademoiselle de Portien l'accabla de la plus sensible douleur. Il résolut de ne rien oublier pour la faire changer.

Madame de Guise ne s'étoit pas trop opposée à la résolution que Mademoiselle de Portien avoit prise de sortir de chez elle : quelque modérée qu'elle fût, il y avoit long-temps qu'elle s'appercevoit de l'inclination de Monsieur de Guise pour cette Princesse ; & elle n'avoit pu n'être pas susceptible de jalousie pour un mari qu'elle aimoit éperdument.

Le parti que prenoit Mademoiselle de Portien lui donnoit beaucoup à penser. Elle ne sçavoit, si la vertu ou la raison y avoient part : quel qu'en fût le motif, elle l'approuvoit. Elle étoit occupée de mille

réflexions, un soir qu'elle se promenoit dans le jardin de l'Hotel de Guise, lorsqu'en approchant doucement d'un cabinet assez couvert, elle apperçut au-travers Mademoiselle de Portien qui étoit seule avec Saveuse. Saveuse étoit une fille qu'elle lui avoit elle-même donnée, mais qu'elle croyoit être pour lors beaucoup plus dans les intérêts de sa Maîtresse que dans les siens. Elle se persuada que ce pouvoit bien être-là un rendez-vous que Mademoiselle de Portien eût donné à Monsieur de Guise ; & elle se confirma dans sa pensée, lorsqu'un moment après elle entendit venir quelqu'un par une porte du cabinet, opposée à l'endroit où elle étoit, & qu'elle reconnut que c'étoit en effet ce Prince.

Le hazard avoit pourtant produit seul cette rencontre que Monsieur de Guise souhaitoit avec tant d'ardeur. Il n'apperçut pas plutôt Mademoiselle de Portien, qu'il se jeta à ses pieds. « Je vous ai offensée ; mais je ne me leverai point que vous ne m'en » ayez accordé un généreux pardon. Si je vous ai tenu » un discours trop hardi, songez que j'ai été emporté » par une passion dont je n'ai plus été le maître. Hélas ! du premier moment que je vous ai vue, » je vous ai aimée. La plus respectueuse tendresse » du monde avoit même prévenu l'attache du Roi » de Pologne : songez à la violence que je me suis » faite pour m'imposer silence durant un si long » temps, & si tant de respect ne doit pas faire ou-

» blier un peu de hardiesse ». Madame de Guise étoit pénétrée de ce cruel discours. Elle apprenoit non-seulement que son mari ne l'avoit jamais aimée ; mais encore qu'il l'avoit épousée, prévenu d'une violente passion. Elle écouta les suites de cette conversation toute tremblante & toute consternée.

« Est-ce en continuant à offenser (répondit Ma-
» demoiselle de Portien à Monsieur de Guise) que
» l'on prétend mériter un pardon ? croyez-vous,
» Monsieur, que je ne doive pas trouver aussi étran-
» ge ce que vous venez de me dire, que ce que vous
» m'avez déja dit ? « Que ni l'un ni l'autre ne vous
» déplaise (reprit-il) imposez-moi toute la peine
» que vous croyez qui m'est dûe : mais ne pensez
» point au dessein que vous avez formé de quitter
» Madame de Guise ».

« Je ne le ferai pas (dit Mademoiselle de Portien)
» sans me causer à moi-même une véritable douleur.
» J'aime parfaitement Madame de Guise : je vous
» regardois comme mon ami : il faut que je me pri-
» ve de deux personnes qui me sont cheres ; mais il le
» faut. Quoi resterois-je exposée à vos persécutions?
» Outre que la bienséance ne me permet pas de de-
» meurer chez un Prince qui a osé me déclarer qu'il
» m'aimoit, songez quel cœur vous m'offrez ; son-
» gez que vous êtes engagé pour jamais ; que je
» soupire encore pour un Prince perfide ; que je ne
» me vaincrai jamais sur une passion cruelle née avec

» ma

» ma raiſon ; & que quand tout cela ne ſeroit pas ,
» j'ai toujours regardé Madame de Guiſe comme
» ma ſœur ; que je l'aime avec delicateſſe ; que je
» mourrois ſi je lui cauſois le chagrin affreux de la
» jalouſie. « Ah ! (interrompit Monſieur de Guiſe)
» que vous me ſçavez bien étaler mes malheurs ;
» mais non , vous ne ſerez point importunée de ma
» paſſion , Madame de Guiſe n'en concevra point
» d'ombrage : je me reſtreindrai au plaiſir de vous
» voir. Reſtez ici , vous ſerez toujours la maitreſſe
» d'en ſortir ; mais reſtez-y (ajouta ce Prince , avec
» un air un peu violent) & ne me jetez pas dans
» un déſeſpoir qui me feroit bien faire des extrava-
» gances ».

Mademoiſelle de Portien s'apperçut de la chaleur avec laquelle il avoit prononcé ces derniers mots ; & elle ne jugea pas à propos d'achever de l'irriter. « Souvenez-vous bien (lui dit-elle) de ce que vous
» me promettez , Monſieur , j'aurai cette complai-
» ſance pour votre foibleſſe. Si j'ai lieu de m'en re-
» pentir , ſoyez aſſuré que je ne prendrai point
» d'autre parti pour me ſauver de votre importu-
» nité , que d'en découvrir la cauſe à Madame de
» Guiſe ».

Mademoiſelle de Portien ſe leva après ces paroles, & reprit le chemin de ſon appartement. Madame de Guiſe demeura aſſez ſatisfaite de la vertu de ſa belle-ſœur ; mais ſon cœur fut toujours affligé de la cruelle

pensée qu'elle n'avoit aucune part à celui de son mari.

Depuis ce temps-là, la Maison de Monsieur de Guise fut remplie de chagrin. Ce Prince continuellement gêné dans les honnêtetés qu'il faisoit à Madame de Guise, n'avoit que le plaisir de voir quelquefois Mademoiselle de Portien. Madame de Guise avoit une tristesse languissante. Mademoiselle de Portien crut bien en démêler la cause; mais elle ne lui donna point sujet de l'augmenter. Au contraire, elle redoubloit sa tendresse & ses soins auprès d'elle.

Le Roi de Pologne étoit encore plus malheureux qu'eux. Il se regardoit dans son Royaume comme dans un affreux exil. Il avoit emporté avec lui le portrait de Madame de Condé. Il passoit la plus grande partie des jours & des nuits à le regarder. Il entretenoit dans son cœur un souvenir fatal; & pour rendre sa douleur aussi sensible qu'elle le pouvoit être, les Polonois vouloient lui faire épouser la Princesse de Pologne sœur de leur dernier Roi.

Sa vieillesse, sa laideur, son esprit si opposé à la délicatesse de la belle Princesse de Condé, lui en inspirerent tant d'horreur, qu'il fut un temps à laisser les affaires de son Etat à l'abandon. Il s'enfermoit avec deux ou trois François, ses confidens, dans son Palais. Les pleurs & les soupirs étoient son partage: on étoit quelquefois huit jours sans le voir.

Cependant le Roi Charles IX, peu après son dé-

part, eut une maladie bien considérable. Les politiques s'imaginerent, que la promesse que la Reine mere avoit faite au Roi de Pologne, qu'il reviendroit bientôt en France, avoit beaucoup de part à cette maladie. Quoi qu'il en soit, toutes les marques d'une fin violente l'accompagnerent. Il jettoit le sang par la bouche : il souffroit des tourmens horribles. Enfin ce Roi mourut à la fleur de son âge, laissant aux peuples un regret sensible de la perte d'un Prince, qui sembloit être né le plus grand des hommes.

Comme le Roi ne laissa qu'une fille, le Roi de Pologne étoit son héritier présomptif. La Reine mere se hâta de lui envoyer des Couriers avec ordre de ne point divulguer cette nouvelle, mais de ne l'apprendre qu'à lui-même. Il la reçut comme la nouvelle de la suprême félicité, & il ressentit une joie dont la grandeur ne peut être imaginée. Il tremble déja que la Pologne qui l'adoroit, ne s'oppose à son départ : il hait l'affection qu'ils ont pour lui : il se dérobe la nuit, & fuit comme un criminel jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur les Terres de l'Empereur.

Toute la France attend son Roi avec impatience. Mademoiselle de Portien n'apprend point ce bruit avec tranquillité. Elle aimoit toujours ce Prince : sa tendresse dont sa raison ni sa vertu n'étoient point les maitresses, la flatoit toujours d'un retour. Elle souhaitoit comme les autres, mais par des raisons

plus vives, l'arrivée du Roi. Elle fut cruellement détrompée. Henri III. (c'étoit le nom de ce Prince) arriva dans son Royaume. Toute la Cour fut audevant de lui. Il méprisa tous les honneurs qu'on lui rendit. Ses yeux, ses pensées n'étoient tournées que vers Madame de Condé. Ce qui lui étoit dû, à cause de sa nouvelle élévation, engageoit cette Princesse à quelques complaisances pour lui ; & ces complaisances acheverent de porter sa passion au comble de la fureur.

La Reine mere, aveugle pour tout ce qui regardoit ses plaisirs, le flatoit d'abord dans ses desseins, & lui procuroit mille occasions de voir Madame de Condé ; mais cette Princesse, quoique sensible au fond de son cœur à l'amour d'un si grand Prince, ne contribuoit point à l'entretenir. « Je ne connoîtrai jamais (lui disoit-elle un jour qu'il la pressoit avec tendresse) d'autre passion que celle de mon devoir. Il est vrai que Monsieur de Condé est absent : il a peut-être peu d'attache pour moi ; mais il est mon époux : vous ne sçauriez le devenir : je ne vous aimerai jamais : quand je vous aimerois, je n'aurois point la foiblesse de vous le dire ».

Mademoiselle de Portien ne pouvoit être mieux vengée. A la fin l'amour du Roi devint un désespoir : il résolut de pousser les choses à la derniere extrémité ; & l'on travailla par son ordre à faire rompre le mariage d'entre Monsieur & Madame de Condé. Ce

coup étonna toute la France : l'on en prévit les suites funestes. On se ressouvint qu'un semblable évenement avoit perdu l'Angleterre. Une main habile y sçut pourvoir.

Madame de Condé tomba en langueur : la beauté de cette Princesse s'affoiblit insensiblement. La maigreur & les suites d'une fiévre lente, la changerent entiérement. Le Roi au lieu d'en diminuer sa tendresse, la sentit augmenter, & se fit un mérite de lui faire connoître, que son amour étoit indépendant des caprices de la nature. Il ne quitoit pas le chevet de son lit : il la supplioit de contribuer à sa guérison : il l'y excitoit par l'offre de sa Couronne : il s'écrioit mille fois le jour, qu'il la sacrifieroit volontiers pour la vie de Madame de Condé.

Les transports du Roi ne purent guérir un mal incurable. Madame de Condé se sentoit mourir, & on lui annonça enfin qu'elle devoit s'y préparer. Le Roi fut plus accablé qu'elle de cette nouvelle. « Ne faites » rien d'indigne de vous (lui dit Madame de Con-» dé avec sa douceur ordinaire) vous sçavez bien, » Sire, que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. » Donnez à vos peuples une Reine, sans qu'il vous » en coûte un crime : vous ne m'auriez jamais fait » consentir à le partager avec vous. Ce n'est pas que » je ne fusse touchée de vos soupirs. Ma vertu seule » m'a défendu de vous en faire plutôt l'aveu. Vous

» n'en êtes redevable qu'à ma mort, que je sens bien
» être fort proche.

Le Roi oublia ce qu'il devoit à sa raison & à sa dignité : il se jeta à genoux devant le lit de Madame de Condé. Il prit sa main avec violence ; ses cris & ses plaintes n'avoient point de bornes : on l'arracha d'auprès de la Princesse. Elle expira le lendemain avec une force d'esprit au-dessus de son sexe.

Le Roi fit encore bien des extravagances. Il en prit un deuil aussi grand que bizarre. Son Palais étoit tendu de drap noir. Il ne vouloit être entouré que de tristes objets : les boutons de son habit étoient autant de têtes de mort. On crut que ce Prince autrefois si grand, étoit devenu insensé.

Il se consola enfin, & la Cour reprit insensiblement sa premiere face. Les transports du Roi pour Madame de Condé n'avoient point guéri Mademoiselle de Portien : lorsqu'elle le vit revenu de son espéce de fureur, elle s'imagina que sa premiere tendresse pourroit le ramener à elle. Monsieur de Guise l'appréhendoit lui-même. L'humeur volage du Roi les tira bientôt d'incertitude.

Il devint amoureux de Mademoiselle de Vaudémont. Sa beauté & son humeur avoient assez de rapport avec celles de feue Madame de Condé : on crut que cette idée avoit causé l'amour du Roi. Quoi qu'il en soit, le Comte de Vaudémont honoré par cette recherche, accepta avidement le Trône qu'on offroit à sa fille.

Elle avoit été accordée au jeune Prince de Salins; & l'inclination des deux amans avoit agi de concert avec le projet de Monsieur de Vaudémont : mais il ne les consulta pas, il sacrifia Mademoiselle de Vaudémont à son ambition. Elle monta sur le Trône accablée de douleur & de tristesse; & de quelque grandeur qu'elle fût ensuite environnée, elle regreta toujours le Prince de Salins. Ce jeune Prince parut lui-même à la Cour quelque temps après le mariage du Roi.

Le Roi s'apperçut que la Reine ne le voyoit pas indifféremment. Il perdit insensiblement la passion qu'il avoit eue pour elle; & ne garda que le dehors que tous les Princes ont accoutumé d'observer.

Le mariage du Roi ôta à Mademoiselle de Portien, le peu d'espérance qui lui restoit, & la livra au dépit & à la douleur : mais au milieu de son chagrin, son cœur ne put se détacher du Roi. Elle tâchoit cependant de cacher sa foiblesse, & de faire croire par ses discours à Monsieur & à Madame de Guise, qu'elle n'avoit plus que de l'indifférence pour le Roi.

Mais Monsieur de Guise lisoit dans ses yeux tout ce qui se passoit au fond de son ame; le Roi ne lui avoit rien témoigné de l'ancienne amitié qu'il avoit autrefois eue pour lui. De la froideur d'abord, ensuite tout ce que la jalousie a de plus violent, lui ôterent insensiblement ce qu'il avoit senti autrefois

pour le Roi. Et quoiqu'il ne pût s'empêcher d'avoir une joie parfaite de l'inconſtance du Roi, laquelle lui avoit ôté un rival ſi redoutable, il trouvoit au fond de ſon cœur un mouvement de haine contre lui, d'avoir rendu malheureuſe la plus belle Princeſſe de l'Europe : en effet, elle traînoit une vie languiſſante, & ne pouvoit oublier le Prince qui l'avoit traitée ſi indignement.

Le Duc de Guiſe prévenu de cette haine naiſſante, ne regarda plus le Roi avec les mêmes yeux ; & ſon ambition la ſecondant à proportion, il ne ſongea qu'à s'aggrandir, ſe flatant quelquefois que ce n'étoit qu'en s'élevant qu'il pouvoit affoiblir la paſſion de Mademoiſelle de Portien pour le Roi. Dans cette vue il donna l'eſſor à ſon ambition ; & comme il étoit le plus grand, le plus heureux, & le plus vaillant Capitaine de l'Europe ; que la fortune ſe mettoit de moitié avec lui dans toutes ſes entrepriſes, il fit beaucoup de chemin en peu de temps. Les guerres civiles contre les Calviniſtes lui en fournirent les occaſions. Mille victoires le ſignalerent en France. Il défit Monſieur de Thoré à Dormans ; & une bleſſure qu'il eut à la joue, & qui le fit ſurnommer le balafré, le rendit reſpectable aux peuples, à qui elle ſervoit de témoignage de ſa valeur & de ſa hardieſſe. Son ambition devint bientôt criminelle. Il ſe forma un parti contre le Roi, dont il fut, pour ainſi dire, reconnu le chef. C'étoit la Ligue : elle paroiſſoit

avoir pour but l'extinction du Calvinisme, & n'en avoit en effet point d'autre, que la diminution de l'autorité Royale.

La conduite du Roi facilitoit l'accroissement de ce parti. Les qualités héroïques qu'on avoit d'abord admirées en lui, la valeur, la vigilance, la libéralité, l'éloquence, sembloient avoir fait place au seul amour des plaisirs. Le repos & la tranquillité le charmoient. Ce n'étoit plus ce grand, cet illustre Duc d'Anjou. Il étoit inconstant & inquiet : il affectoit comme les Rois d'Orient de paroître peu en public : au milieu de son repos les difficultés l'effrayoient ; sans cesse entraîné par l'amour dont il avoit épuisé les plaisirs, & n'amassant des trésors que pour les prodiguer à ses favoris.

Au contraire le Duc de Guise étoit généreux, officieux, caressant. Il sembloit à la vérité mépriser l'argent & le donner à pleines mains : cependant il sçavoit ne le distribuer qu'à propos & à des gens qui lui étoient utiles. Son train étoit magnifique, sa table ouverte à tout le monde : il paroissoit souvent en public ; il témoignoit dans les plus grands dangers une parfaite sécurité. Patient à souffrir les injures qu'il ne pouvoit punir, prompt à les pardonner, quand il étoit le maître de se venger ; hardi jusqu'à la présomption, & vaillant jusqu'à la témérité : excité dans le péril même par la propre grandeur du péril.

L'irruption de 50000 Reiſtres en France en faveur des Calviniſtes, acheva de le rendre adorable à tous les François. Il les ſuivit, & les harcela depuis la Lorraine juſqu'en Beauce. Il avoit les deux tiers moins d'hommes qu'eux ; cependant il les défit à Auneau ſi abſolument, que la France ſe vit délivrée de la terreur dont ils l'avoient remplie. Le Duc de Guiſe les vainquit encore dans deux ou trois rencontres ; & il revint à Paris, couvert de lauriers, jouir des fruits de ſes victoires.

Toute la France retentiſſoit de cris de joie. L'on n'entendoit partout que les éloges de ce Prince ; & quoique le Roi eût vaillamment défendu le paſſage de la Loire contre ces fiers ennemis, on enſeveliſſoit ſes exploits dans l'oubli : on ne relevoit que ceux de Monſieur de Guiſe. Le Duc de Parme lui écrivit que lui ſeul en Europe pouvoit être appellé Général d'armée. Le Pape lui envoya une épée comme au défenſeur de la Religion.

Les Partiſans de la Ligue le comparoient à David ; & ſans oſer encore nommer le Roi Saül, ils s'écrioient que le Roi avoit tué mille Reiſtres, mais que Monſieur de Guiſe en avoit tué dix mille.

Cependant comme la haine du Roi & de Monſieur de Guiſe ne paroiſſoit point encore à découvert, & que les progrès de cette campagne avoient été extrêmement avantageux à la France, toute la Cour étoit en joie. Il y avoit un cercle magnifique chez la Rei-

ne ; Mademoiselle de Portien y paroissoit avec éclat. Le Roi s'y rencontra un soir, & en fut lui-même frappé : il se plaça auprès de cette Princesse ; & l'occasion s'étant présentée de lui faire quelques honnêtetés, il s'en acquitta avec quelques marques d'empressement. Mademoiselle de Portien en fut émue, & Monsieur de Guise extrêmement alarmé.

Un évenement fameux signala quelques jours après la générosité du Roi. Henri, Roi de Portugal, mourut ; & faute d'avoir reglé sa succession, il laissa son Royaume exposé à la cupidité de plusieurs concurrens. Don Antonio, neveu de Henri, & le Roi d'Espagne, firent seuls du mouvement. Le premier eut d'abord d'heureux succès ; il fut proclamé Roi, & reconnu non seulement à Lisbonne, mais encore aux Isles Terceres. Le Roi d'Espagne, qui prétendoit que sa naissance n'étoit pas légitime, fit entrer deux armées en Portugal, dont l'une commandée par le Duc d'Alve, défit le nouveau Roi en deux batailles, & le contraignit d'abandonner ses Etats : il se sauva dans un vaisseau avec lequel il aborda à Brest.

Le Roi envoya au-devant de lui Monsieur de Bellegarde ; il ordonna qu'on lui fît par toutes les Villes des entrées conformes au rang qu'il avoit tenu ; & le Roi d'Espagne ayant voulu faire des efforts auprès de lui, pour l'obliger à le chasser de ses Etats, le Roi répondit avec fermeté que son Royaume étoit l'asyle des Princes malheureux, & que si le Roi d'Espagne

n'en étoit pas satisfait, il sçauroit maintenir par ses armes la sureté inviolable de sa Cour.

Le Roi de Portugal arriva à Paris. C'étoit un Prince fort bien fait, & qui étoit encore dans la fleur de son âge. Le Roi le reçut avec une bonté capable de lui faire oublier ses malheurs : on lui fit goûter tous les plaisirs de cette Cour voluptueuse; il n'y vit rien qui l'attachât si étroitement que Mademoiselle de Portien. Il avoit appris que le Roi l'avoit aimée; il s'apperçut que M. de Guise l'aimoit : tout cela ne l'empêcha pas d'abandonner son cœur à son penchant; mais il ne trouva pas Mademoiselle de Portien disposée à l'écouter. A peine s'apperçut-elle de sa passion : elle ne paroissoit que rarement à la Cour. Son cœur n'étoit pas fait pour recevoir de nouvelles impressions; les premieres n'étoient point encore effacées.

Le Roi avoit promis du secours au Roi de Portugal. En attendant qu'il fût en état, il n'oublia rien pour le divertir ; & ce fut pour lui faire voir toute la Cour, qu'il résolut de donner le bal à Madame d'Epernon.

Monsieur d'Epernon étoit Favori du Roi, & avoit tout le mérite d'un honnête homme.

Le Roi n'oublia rien pour rendre ce bal digne de la majesté de sa Cour ; & lui-même y voulut paroître avec toute la galanterie dont il étoit capable.

Toute la Cour s'y trouva, & même la Maison de Guise, quoiqu'elle fût mal avec Monsieur d'Eper-

non. Il eſt vrai que Monſieur de Guiſe & Monſieur d'Epernon étant extrêmement généreux, leur haine n'avoit rien de bas ; ils ne laiſſoient pas de ſe voir & de ſe parler.

Mademoiſelle de Portien y ſuivit Madame de Guiſe ; elle s'étoit parée plus qu'à ſon ordinaire, ſans qu'elle ſçût elle-même la cauſe de ſes ſoins : elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la joie d'aller dans un lieu où le Roi étoit. Quelquefois le ſouvenir du dernier jour qu'elle avoit vu ce Prince, & qu'elle avoit cru lui voir quelque diſtinction pour elle, frapoit ſon idée ; mais un moment après elle éloignoit d'elle cette penſée, & ſe perſuadoit qu'elle conſerveroit un violent reſſentiment de la perfidie de ce Prince.

Le bal commença, & eut bientôt l'éclat que pouvoit produire une ſi belle aſſemblée. Tout le monde avoit les yeux ſur Mademoiſelle de Portien. Sa beauté avoit ce jour-là je ne ſçais quoi d'animé qui la rehauſſoit de beaucoup : elle étoit ſuperbement habillée. Le Roi de Portugal achevoit de ſe perdre auprès d'elle ; & conſidérant la majeſté & la bonne mine du Roi & de Monſieur de Guiſe, il déſeſpéroit de jamais ſurmonter ces deux Amans, & ſoupiroit de ſon amour infortuné.

Monſieur de Guiſe avoit fort bien remarqué ce qu'il y avoit d'extraordinaire dans la parure de Mademoiſelle de Portien ; & ſe reſſouvenant de la jalouſie qu'il avoit eue du Roi la derniere fois que ce Prin-

ce avoit vu cette Princeſſe, il en tira un très-mauvais augure : mais lorſqu'il vit entrer le Roi couvert des plus riches pierreries, avec un air digne en effet de la Couronne, il ſentit croître ſes ſoupçons.

En effet la vue du Roi troubla Mademoiſelle de Portien ; les regards tendres & animés de ce Prince ébranlerent ſon cœur ; elle craignit, & elle ſouhaita ſon approche. Monſieur de Guiſe démêla tout ce qui ſe paſſoit en elle-même ; & la Reine l'ayant pris pour danſer, il alla prendre enſuite Mademoiſelle de Portien, & en la conduiſant vers le lieu où l'on commençoit à danſer : « Je croyois (lui dit-il) n'avoir » plus de malheur à craindre auprès de vous ; mais, » Mademoiſelle, j'en prévois un qui me fait frémir ». La Princeſſe ne lui répondit rien. Ces paroles avoient tant de rapport avec l'état où elle ſe trouvoit pour lors, qu'elles augmenterent ſon trouble. Le Roi remarqua qu'elle danſa avec un air embarraſſé.

Lorſqu'elle eut ceſſé de danſer, elle prit le Roi ; & en même temps ſon viſage ſe couvrit d'une extrême rougeur. Ce Prince la ramena à ſa place ; mais au lieu de prendre une autre Dame pour danſer, il dit à Monſieur d'Epernon de continuer le bal, & revint s'aſſeoir auprès de la Princeſſe. Tout ce que faiſoit le Roi, redoubloit ſon embarras. Ce Prince la regarda avec un air charmant. « Croyez-vous bien, Made- » moiſelle (lui dit-il) que le Roi de Portugal a peu » de part au deſſein de ce bal, & que c'eſt vous ſeule

qui l'avez causé ? Je vous vois si rarement, qu'il n'a pas moins fallu qu'une assemblée aussi générale pour vous tirer de votre retraite : vous laissez trop connoître combien facilement vous oubliez vos amis ».

Dès que le Roi avoit commencé de parler, il avoit pris une grande émotion à la Princesse. Lamour qu'elle avoit pour lui, & l'indignation que son infidélité lui avoit donnée, partageoient ses sentimens. Les dernieres paroles du Roi firent prendre le dessus à son ressentiment.

« Votre Majesté (lui dit-elle avec dépit) a-t-elle » accoutumé de traiter ceux qui sont en ce rang, » ainsi qu'elle m'a traitée ; ou bien a-t-elle formé le » dessein de joindre la plaisanterie à l'infidélité ? « Je » ne sçais point me défendre foiblement (reprit le » Roi) ni m'excuser de mon changement pour Ma- » dame de Condé sur des sortiléges que toute la Cour » lui a imputés : j'aime mieux convenir de bonne » foi que j'ai eu tort, & qu'il n'y avoit rien au mon- » de qui me dût faire oublier Mademoiselle de Por- » tien. Aussi n'ai-je formé la résolution de lui parler » que pour lui en témoigner mon repentir. Je me » flate d'un pardon ; & je prétens le mériter par » toute la tendresse & toute la soumission imagi- » nable ».

Le Roi ajouta beaucoup de choses qui paroissoient fort sinceres ; & il les disoit d'un air capable de per-

ſuader. Il avoit à peine fini, & il en attendoit impatiemment la réponſe, lorſque Monſieur de Guiſe vint bruſquement prendre Mademoiſelle de Portien pour danſer. Il n'y avoit gueres que ce Prince capable d'aller ainſi interrompre le Roi.

Tout le monde s'étoit apperçu qu'il parloit à Mademoiſelle de Portien avec beaucoup d'attache. Monſieur de Guiſe en avoit une jalouſie ſi cuiſante, qu'à peine ſe pouvoit-il contenir. Auſſi lorſque Monſieur d'Epernon, à qui le Roi avoit commandé de continuer le bal, eut danſé avec Madame de Montpenſier, il ſe fit prendre par cette Princeſſe; il la pria inſtamment de ſe mettre auprès de Mademoiſelle de Portien, & d'empêcher que le Roi ne lui parlât. Madame de Monpenſier étoit ſœur de Monſieur de Guiſe: elle ſçavoit aſſez l'intérêt que ſon frere prenoit en cette Princeſſe.

Comme elle adoroit juſqu'à ſes défauts, en même temps qu'il l'eut priſe pour danſer, elle ſe mit en ſa place, ne doutant pas que cette Princeſſe ne revînt s'aſſeoir auprès d'elle.

Mademoiſelle de Portien ne ſçavoit ſi elle étoit bien-aiſe ou fâchée que Monſieur de Guiſe fût venu l'arracher d'auprès du Roi, parce que ſa fierté combattoit toujours ſon amour; mais ce Prince la regardant avec des yeux pénétrés de douleur: « C'eſt donc » en vous faiſant des outrages (lui dit-il) qu'on peut » eſpérer, Mademoiſelle, d'être écouté de vous ».

Ce reproche parut hardi à la Princeſſe ; mais elle n'eut pas la force d'y répondre : elle alla en effet s'aſſeoir auprès de Madame de Monpenſier, qui ne la quitta point le reſte du bal.

Le Roi s'apperçut de la jalouſie de Monſieur de Guiſe ; il y trouva & trop de hardieſſe envers lui, & trop de liberté avec Mademoiſelle de Portien. On lui avoit ſouvent dit qu'il en étoit amoureux. Il commença à s'en appercevoir ; la jalouſie ſe joignant à pluſieurs raiſons d'Etat, il redoubla ſa haine pour ce Prince qu'il avoit autrefois tant aimé.

Le bal finit. Le Roi de Portugal reconduiſit Mademoiſelle de Portien dans le même carroſſe où étoient Monſieur & Madame de Guiſe. Ce Roi s'étoit apperçu de tous les mouvemens de ſes Rivaux : il vouloit ſe détacher d'une paſſion qui ne ſervoit qu'à le tourmenter ; & il ſentoit bien qu'il n'en étoit plus le maître. Monſieur de Guiſe le reconduiſit au Louvre, & ſe retira enſuite à ſon Hotel.

Il apprit que Madame de Guiſe & Mademoiſelle de Portien étoient chacune à leur appartement. Auſſi-tôt pouſſé par je ne ſçais quelle fureur qu'il ne put retenir, il monta à celui de la Princeſſe de Portien. Il heurta à ſa porte avec une émotion extraordinaire ; & il entra avec ce même air après que Saveuſe lui eut ouvert. Mademoiſelle de Portien, qui elle-même étoit aſſez troublée, fut ſurpriſe de le voir : elle lui demanda ce qui l'amenoit dans ſa chambre ſeul, & à une pa-

reille heure. « Je viens, Mademoiselle (lui dit il
» avec un ton également violent & timide) sçavoir
» si je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je
» sors du respect que je vous dois; mais c'est pour la
» premiere fois de ma vie, & vous devez me par-
» donner, si prêt d'en perdre le repos, je manque à
» quelque bienséance. Vous m'aviez dit plusieurs fois,
» Mademoiselle, que vous n'aimiez plus le Roi. Me
» trompiez-vous? vous trompiez-vous vous-même?
» me suis-je trompé aujourd'hui? Je sçavois bien
» que vous ne m'aimiez point; mais j'ignorois que
» vous aimassiez encore un Prince perfide & incon-
» stant ».

Mademoiselle de Portien, quoiqu'étonnée de la hardiesse de Monsieur de Guise, ne laissa pas de trouver dans sa conduite de la sincérité & beaucoup d'amour. Tout cela joint à la répugnance que sa raison lui donnoit contre le Roi, appaisa le mouvement de colere qu'elle avoit d'abord ressenti. Elle prit donc la parole avec assez de douceur.

« Ne faites rien, Monsieur (lui dit-elle) con-
» tre ce que vous vous devez à vous-même. Vous
» ne devez point être ici à l'heure qu'il est; n'au-
» gmentez point les sujets de plainte que Mada-
» me de Guise a contre vous; retirez-vous, & cal-
» mez votre transport. Je vous ai toujours vu de l'a-
» mour pour moi; mais je ne vous en ai jamais fait
» espérer: je vous ai promis de l'estime. Croyez que

» je ne ferai jamais rien qui me rende indigne de la » vôtre ».

Monsieur de Guise voulut répliquer ; mais elle prit aussi tôt un air plus fier, auquel il ne put résister : il sortit. Mademoiselle de Portien passa la nuit dans une cruelle agitation : elle se représenta mille fois l'inclination violente qui l'attachoit au Roi, l'infidélité de ce Prince, son retour qui sembloit avoir quelque chose de sincere, l'austérité de sa vertu, qui lui défendoit d'écouter un Prince qui n'étoit plus à lui.

Monsieur de Guise ne goûtoit pas plus de repos; le souvenir de ce que le Roi venoit de faire, & de la maniere dont la Princesse l'avoit reçu, entretenoit sa violence.

Les dernieres paroles de Mademoiselle de Portien sembloient enfermer un sens avantageux pour lui. Il ne faisoit que de se lever, lorsque Saveuse entra dans sa chambre, & lui apporta un billet de Mademoiselle de Portien. Il fut surpris en le recevant ; il connoissoit assez l'humeur de cette Princesse, pour être persuadé que ce n'étoit pas une faveur. Il craignit d'apprendre en l'ouvrant quelque fâcheuse circonstance. Enfin il y trouva ces paroles :

Je vous ai toujours recommandé, Monsieur, de ne point entretenir une passion à laquelle je ne puis jamais répondre ; & vous m'avez toujours fait voir que votre inclination étoit invincible. L'estime ou la considération

que j'ai eues pour vous, m'ont empêché de m'opposer aux suites de votre amour que j'ai toujours trouvé véritablement accompagné de respect & discrétion. Vous ne pouvez ignorer les raisons qui m'ont défendu de vous permettre l'espérance. Mais j'ai fait réflexion que vous auriez trop à souffrir, si votre cœur étoit agité en même temps de la jalousie & de l'amour. Je vous donnerai l'exemple de vous vaincre : cependant souvenez-vous que je vous défens de me parler de l'un ni de l'autre, jusqu'à ce que je vous aye expliqué plus clairement les sentimens de mon cœur.

MARIE DE CROY.

Monsieur de Guise, après la lecture de ce billet, fut beaucoup plus tranquille qu'auparavant, parce qu'il avoit craint d'y rencontrer quelque chose de plus fâcheux. Il réflechit long-temps sur le sens de toutes les paroles qu'il avoit lues : il ne les comprenoit pas bien ; aussi n'étoient-elles pas fort claires.

Il voyoit bien parmi tout cela qu'on lui ordonnoit de ne plus aimer, & qu'on continuoit à lui défendre l'espérance. C'en eût été assez dans un autre temps pour l'accabler de douleur ; mais depuis quelques jours il étoit jaloux du Roi : on l'assuroit qu'on le délivreroit de cette jalousie : il ne pouvoit être sensible qu'à cette seule joie.

Le Roi passa la nuit bien plus agréablement : il

avoit cru voir dans les yeux de Mademoiſelle de Portien un reſte de ſa premiere tendreſſe ; & découvrant dans cette Princeſſe mille charmes que ſa propre inconſtance lui avoit cachés, il en étoit plus amoureux que dans le temps même qu'il n'étoit que Duc d'Anjou. A peine ſe fut-il habillé avec tout le ſoin d'un homme qui veut plaire, qu'il alla chez Monſieur de Guiſe. Il monta à l'appartement de Madame de Guiſe ; & il la trouva avec Mademoiſelle de Portien. Monſieur de Guiſe averti de l'arrivée du Roi, s'y rendit auſſi-tôt ; il parut chagrin de l'honneur que le Roi lui faiſoit. Mademoiſelle de Portien étoit extrêmement enjouée ; elle recevoit avec gaieté les honnêtetés du Roi ; ce Prince les lui prodiguoit : leurs yeux ſe rencontroient ſans ceſſe. Monſieur de Guiſe oublioit la Lettre qu'il avoit reçue de Mademoiſelle de Portien, & étoit dans un véritable déſeſpoir.

Le Roi fit partie avec les Princeſſes d'aller ſe promener ce jour-là à Saint-Cloud : il ſortit enſuite de chez Monſieur de Guiſe, qui fut obligé de reconduire le Roi juſqu'au Louvre.

Lorſque Monſieur de Guiſe fut de retour chez lui, il tâcha de parler à Mademoiſelle de Portien ; mais comme elle s'en doutoit, elle affecta de ne point quitter Madame de Guiſe, juſqu'à ce qu'on montât en carroſſe pour Saint-Cloud. Depuis elle fit toujours enſorte qu'il ne pût avoir d'occaſion de lui parler ; &

lorsqu'elle se retiroit le soir dans son appartement, elle donnoit ordre dès la premiere antichambre, qu'on dît qu'elle reposoit.

Le Roi mena les Reines à Saint-Cloud, & y traita toute la Cour avec la magnificence qui lui étoit naturelle. On vit là des arbres verds au milieu de l'hiver, des promenades exemtes des rigueurs de la saison, & le soir un bal où rien ne manquoit de tout ce que le luxe peut exiger. Le Roi par sa belle humeur en inspira à toute la Cour. Là il ne paroissoit pas que la France fût agitée d'aucune division ; & chacun sembloit goûter les plaisirs dans toute leur pureté. Monsieur de Guise étoit le seul qui n'avoit point de part à cette félicité publique : il voyoit le Roi & Mademoiselle de Portien dans une parfaite intelligence ; il accusoit cette Princesse de perfidie. On ne peut dire combien il ressentoit de haine contre le Roi.

Ce Prince étoit animé par l'espérance que Mademoiselle de Portien lui laissoit concevoir. Il avoit eu souvent des occasions de lui parler sans être entendu que d'elle seule. Il lui avoit juré qu'il l'aimeroit toute sa vie ; il lui avoit demandé pardon de son infidélité ; il lui en avoit témoigné un repentir sincere ; il l'avoit suppliée d'exiger de lui tous les témoignages de sa passion qu'elle pouvoit desirer ; & il avoit accompagné ces protestations de tout l'agrément qu'il avoit accoutumé de donner à ses paroles, & des charmes inséparables de sa conversation.

Mademoiselle de Portien avoit paru l'écouter avec bonté : elle avoit semblé ajouter foi à tout ce qu'il lui avoit dit. Ses yeux mêmes donnoient de temps en temps des marques de joie ; & quoiqu'elle n'eût point fait de réponse avantageuse au Roi, elle avoit reçu les témoignages de son amour avec des manieres toutes semblables à celles qu'on emploie pour ramener un Amant infidéle.

Monsieur de Guise qui y étoit le plus intéressé, ne perdoit aucune de ses démarches ; mais elle l'évitoit avec un soin surprenant. Elle changea tout d'un coup de conduite : elle qui menoit une vie retirée, affecta de sortir presque tous les jours, d'aller dans tous les lieux où elle croyoit trouver le Roi. Madame de Guise agissoit comme de concert avec elle : elle se flatoit que Monsieur de Guise cesseroit d'aimer Mademoiselle de Portien, si elle continuoit à le mépriser en écoutant la passion du Roi. Durant quinze jours ce Prince la vit au bal, à la comédie, à toutes les parties que le carnaval excite, & que le Roi faisoit naître avec des soins qui irritoient Monsieur de Guise, & qui mettoient sa patience à la derniere épreuve.

Un jour que Madame de Guise étoit sortie, & que Mademoiselle de Portien étoit seule dans son appartement, Monsieur de Guise résolut absolument de la voir. D'un autre côté la crainte de lui déplaire, & même de s'exposer à de nouveaux refus, combattoient sa résolution : elle auroit peut-être été vaincue, lors-

que Saveuse sortit de chez Mademoiselle de Portien, & vint prier Monsieur de Guise de sa part de la venir trouver dans sa chambre. Ce Prince fut pénétré de surprise & de joie : il ne répondit pas un mot à Saveuse ; & il la suivit jusques dans la chambre de Mademoiselle de Portien, avec qui Saveuse resta.

Il la trouva assise dans un fauteuil auprès du feu, & il y avoit une chaise auprès d'elle, apparemment destinée à Monsieur de Guise. Ce Prince ne fut pas plutôt en présence de Mademoiselle de Portien, qu'il se jetta à ses pieds. « Souffrez que je meure, Mademoi» selle (lui dit-il) ou que je ne sois plus le témoin » des bontés injustes que vous avez pour le Roi ». Mademoiselle de Portien lui commanda de se lever, & l'obligea de s'asseoir.

« J'aurois lieu de me plaindre (lui dit-elle) du » peu de confiance que vous avez eue en moi ; mais » je veux bien attribuer votre impatience à votre » amour, & vous la pardonner. Ecoutez-moi donc ; » Monsieur, tranquillement, & connoissez combien » votre jalousie a eu peu de fondement ».

« Ne doutez pas que je ne m'en sois apperçue ; » mais j'avois mes desseins ; je les ai exécutés. Je » vous cacherois vainement le secret de ma vie ; je » vous en ai parfaitement instruit. J'ai aimé le Roi » dès que j'ai commencé à connoître la raison ; il y » a répondu d'abord avec toute la tendresse que je » pouvois desirer. Il m'a oublié avec la même faci-

» lité,

» lité ; il m'a préféré Madame de Condé. J'ai res-
» senti cette injure mortelle avec toute la douleur
» dont une Princesse fiere & tendre peut être capa-
» ble ; & son mépris m'a été sensible d'autant plus
» long-temps, que je n'ai pu m'en venger. Son in-
» constance ou sa bizarrerie m'en procure aujour-
» d'hui l'occasion : il m'a paru que ses premiers feux
» se rallumoient ; qu'il me regardoit avec des yeux
» favorables. J'ai secondé son dessein, au lieu de m'y
» rendre contraire ; j'ai échauffé ses desirs ; j'ai bien
» voulu lui laisser croire que j'ajoutois foi à ses dis-
» cours. Il m'aime ; je ne vous dirai point que je ne
» l'aime plus ; je n'en sçais peut-être rien moi-mê-
» me ; mais il m'a fait autrefois un affront mortel ;
» & je n'ai tâché de le ramener à moi, que pour lui
» faire sentir que je ne lui avois jamais pardonné ».

» Je suis résolue de faire succéder les plus cruels
» mépris aux espérances que je lui ai permises ; j'ai
» bien voulu vous en avertir. Ces mépris seront sans
» doute suivis de l'oubli : je prétens me vaincre &
» bannir de mon cœur le penchant que j'y sens pour
» le Roi ; mais ne vous flatez pas, Monsieur, quand
» je serois assez heureuse pour l'oublier, qu'un autre
» y trouve place. Je vous estime, je vous honore ;
» mais je ne puis vous aimer. Il faut que de votre
» côté vous tâchiez aussi à m'oublier ; que le cœur de
» l'un & de l'autre jouisse enfin de quelque tran-
» quillité.

« Ne croyez pas, Mademoiselle (interrompit » Monsieur de Guise) que je cesse jamais de vous » aimer : mais pourquoi vous obstinez-vous à me le » défendre ? Vous ai-je aimée avec espérance ? vous » ai-je importunée de mes desirs ? les froideurs de » votre cœur & votre prévention pour un autre, » m'ont-ils jamais rebuté ? Permettez, permettez » que je vous aime ; ne favorisez plus seulement un » Prince qui est indigne que vous l'aimiez, puisqu'il » a pu cesser une fois de vous aimer ».

« Mais quel est le but de votre amour ? (reprit Ma» demoiselle de Portien) n'êtes-vous pas attaché » pour jamais à Madame de Guise ? Nous sommes » liées d'une amitié étroite : elle est veuve de mon » frere ; elle connoît votre passion, pourquoi ne » voulez-vous pas l'éteindre ? « Ne me pressez point » inutilement (répondit Monsieur de Guise) vous » ne me vaincrez jamais. Haïssez le Roi ; accor» dez-moi votre amitié ; souffrez que je vous aime ; » c'est tout ce que je vous demande ».

« Je ne vous répons point de haïr le Roi (dit » Mademoiselle de Portien) ni je ne vous permets » point de m'aimer ; mais soyez sûr que le Roi me » trouvera autant opposée à ses nouvelles ardeurs, » que je lui paroissois favorable : pour mon amitié, » elle est due à votre mérite ; & je vous l'accorde» rai de bon cœur, pourvu que vous ne demandiez » jamais d'amour. « Je ne vous demanderai jamais

» que ce que vous voudrez m'accorder (reprit le » Prince) & cette amitié m'eſt ſi précieuſe, que je » ſacrifierai ma vie pour la conſerver ». Mademoiſelle de Portien ſe leva auſſi-tôt, & Monſieur de Guiſe ſe retira.

Ce Prince reçut de cette converſation une joie & une tranquillité d'ame qui le changea entierement. Cet éclairciſſement le rendit l'homme du monde le plus heureux ; & il ſe flatoit que Mademoiſelle de Portien viendroit un jour à l'aimer. Cependant le Roi n'avoit jamais tant aimé Mademoiſelle de Portien ; & cherchant tous les jours de nouvelles occaſions pour la voir, il inventa lui-même un ballet, qui fut danſé dans la ſale du Louvre par quatre hommes & quatre femmes, & tellement rempli de galanterie & de nouveauté, que les plus vieux Courtiſans ne ſe ſouvenoient pas d'avoir rien vu de pareil ſous le regne du Roi Henri II. qui avoit eu du goût pour ces ſortes de divertiſſemens.

Le Roi étoit l'un des quatre, & avec lui le Prince Dauphin, Monſieur de Rhetel, & Monſieur de Nemours. La Reine menoit auſſi les Dames, & avoit choiſi pour danſer avec elle, Mademoiſelle de Nemours, Madame de Luxembourg, & par un excès de complaiſance pour le Roi, Mademoiſelle de Portien. Il n'y avoit point eu depuis long-temps un ſpectacle plus ſuperbe ; & il ne manquoit que Monſieur de Guiſe, pour qu'il fût compoſé des Princes les

mieux faits de la Cour. Le Roi s'étoit flaté d'y trouver plusieurs momens où il pourroit entretenir Mademoiselle de Portien, & avoit pour cet effet ménagé plusieurs repos, où il devoit se trouver seul auprès d'elle ; mais il fut bien surpris des manieres qu'elle affecta avec lui ; elle ne sortit pas du respect le plus profond ; elle feignit de n'entendre rien de tout ce qu'il lui disoit : ses regards étoient glacés, & ses froideurs si outrées, que le Roi en fut démonté.

Il n'eut plus cette grace ni cet air qui dans ces momens le distinguoient des autres Princes ; & pour comble d'infortune, Mademoiselle de Portien, qui ce jour-là avoit paru d'une beauté incomparable, alla joindre après le ballet Monsieur & Madame de Guise, & eut pour ce Duc des distinctions qui lui firent bientôt oublier le dépit que le Roi lui avoit fait, de ne le pas mettre de cette fête.

Le ballet finit, & le Roi vit sortir Mademoiselle de Portien avec toute la douleur d'un Amant désespéré. Il ne sçavoit à quoi attribuer ce changement ; il examina sa conduite, & il ne se trouva coupable d'aucune chose depuis qu'il étoit retourné à cette Princesse. Il y étoit véritablement retourné de bonne foi.

La Reine, pour laquelle il avoit senti au commencement de son mariage une passion vive, ne lui inspiroit plus que de l'estime ; & il regardoit comme le plus grand des malheurs, de n'être pas aimé de Ma-

demoiselle de Portien. Le lendemain il alla à l'Hotel de Guise, & il trouva Monsieur de Guise avec elle. La joie qui brilloit dans les yeux du Prince, & le froid que lui témoigna Mademoiselle de Portien, fit entrevoir au Roi une partie de la vérité; il fut convaincu ce jour-là de la passion de M. de Guise pour cette Princesse; & en tira sur le champ la conséquence que ce Prince en étoit aimé. La jalousie succéda à la douleur, ou plutôt s'y joignit, & causa beaucoup d'altération dans l'esprit du Roi.

Comme il bruloit d'impatience de parler à Mademoiselle de Portien, il tâcha de s'en procurer le moyen; & tout d'un coup s'étant retourné vers Monsieur de Guise: « J'avois promis à la Reine (lui dit-» il) de diner avec elle; & nous devions ensuite » aller jouer chez Monsieur de Rets; cependant » Monsieur de Bellegarde m'a engagé à une partie » qui ne me permettra pas de me rendre au diner de » la Reine. Je vous prie d'aller dégager ma parole; » vous me ferez même plaisir, si vous voulez diner » avec elle, & la conduire chez Monsieur de Rets. » La Reine ma mere doit s'y trouver, & il y aura un » fort gros jeu. Le Comte de Hohenloë (c'étoit un » Allemand qui paroissoit depuis peu à la Cour) ne » refuse aucun parti ». Monsieur de Guise se troubloit à mesure que le Roi lui parloit, parce qu'il étoit combattu du desir de s'excuser auprès du Roi, ce qui ne pouvoit manquer de lui attirer quelque brusquerie.

Il devinoit aiſément le deſſein du Roi, il connoiſſoit l'aſcendant de ce Prince ſur Mademoiſelle de Portien, il trembloit à la ſeule penſée qu'elle alloit avoir une converſation avec lui : cependant ne trouvant aucune excuſe raiſonnable, & n'étant pas en état d'offenſer le Roi impunément, il partit ; mais il laiſſa voir au Roi tout ſon deſeſpoir.

Le Roi reſta ſeul avec Mademoiſelle de Portien, ſi troublé, qu'il fut quelque temps à ſe remettre. « Par » où me ſuis-je attiré (lui dit-il enfin d'une voix » foible) le traitement que vous me fîtes hier, Ma» demoiſelle, & que vous me faites encore aujour» d'hui ? Suis-je devenu plus criminel ? Vous auroi» je offenſée ſans m'en être apperçu ? Expliquez» vous, & ne me laiſſez pas dans l'état du monde » le plus cruel. « Je ne ſuis point changée à votre » égard (lui répondit la Princeſſe) & je ne crois pas » avoir donné à Votre Majeſté aucun ſujet de ſe » plaindre ; mais vous-même aviez-vous reçu de » moi quelque injure, lorſque vous me quittâtes » pour Madame de Condé ? « Je vous entens (reprit » le Roi avec un air aſſez fier) mon exemple vous » autoriſe à changer, & Monſieur de Guiſe profitera » de mon inconſtance ».

« Je ne comprens pas bien ce que veut dire Vo» tre Majeſté (ajouta Mademoiſelle de Portien d'une » maniere aſſez ſéche) je lui ai déja dit que je n'a» vois point changé de conduite à ſon égard ; & je

» n'ai apporté l'exemple de Madame de Condé, que
» pour faire voir a Votre Majesté, quand je ferois ca-
» pable de n'avoir pas la même conduite, que cela pour-
» roit arriver, sans qu'on en eût de fort bonnes rai-
» sons. « Aviez-vous oublié (repliqua le Roi) depuis
» un mois que je vous vois avec assiduité, que j'avois
» autrefois aimé Madame de Condé? Que signifie
» ce nouveau reproche? Vous ne m'entendez que
» trop, Mademoiselle : j'ajouterai qu'il est quelque-
» fois dangereux d'imiter toutes les circonstances;
» mais puis-je vous parler à cœur ouvert, & de vo-
» tre côté.... « Je n'ai point d'autre secret à dire à
» Votre Majesté (interrompit Mademoiselle de Por-
» tien) & je la supplie de ne m'en point dire; car je
» me suis repentie de les avoir entendus dans un
» temps où je pouvois les entendre, & présente-
» ment cela m'est défendu ».

Madame de Guise arriva sur ces entrefaites, & le Roi ne voulut pas continuer devant elle une conversation qui l'aigrissoit. Il quitta les Princesses dans un véritable désespoir; il demeura persuadé que Mademoiselle de Portien aimoit Monsieur de Guise. La haine qu'il commençoit de ressentir contre ce Prince, redoubla; & s'étant mêlée à l'intérêt d'Etat, qui déja l'avoit éloigné de ce Prince, il vint à le haïr autant qu'il l'avoit aimé autrefois.

Le Roi de Portugal convaincu que Mademoiselle de Portien aimoit le Roi, & qu'elle étoit aimée de

Monsieur de Guise, avoit cessé de la voir sans pourtant cesser de l'aimer. Il avoit travaillé avec application à l'armement que le Roi lui avoit fait préparer à Brest. Le Roi lui donna le Maréchal de Strozzi pour commander cette flotte : elle étoit composée de trente gros vaisseaux, & de dix mille hommes de combat.

Le Roi de Portugal se flatoit avec ce secours de remonter encore une fois sur le Trône. Lorsqu'il fut prêt de partir, il vint prendre congé de Mademoiselle de Portien. Elle ne s'attendoit pas à un pareil adieu. « Je me suis apperçu (lui dit-il avec une timidité respectueuse) que je vous ai souvent importunée : peut-être n'avez-vous pas démêlé la cause de mon importunité ; j'ose vous la découvrir, Mademoiselle, dans l'état où je suis. Je vais reconquérir un Royaume, ou mourir : si je réussis, l'amour d'un Roi qui vous offrira son Trône, n'aura rien de honteux pour vous ; si j'y péris, ma mort effacera le souvenir que vous pourrez avoir d'une flamme désagréable. Après cela je ne vous dirai point que je vous aime, vous n'en pouvez douter ; mais je vous prierai de ne rien répondre de fâcheux à un Prince qui peut-être vous parle pour la derniere fois de sa vie ».

Mademoiselle de Portien fut étonnée de la déclaration du Roi de Portugal : elle ne lui répondit rien de positif ; elle lui souhaita un heureux succès, le remercia de sa générosité, & s'excusa d'y répondre sur

la néceſſité qu'il auroit d'élever ſur le Trône une Princeſſe qui pût l'y ſoutenir. Ce Roi partit le lendemain pour Breſt, & s'embarqua quelques jours après avec Monſieur de Strozzi.

Cependant Monſieur de Guiſe s'eſtimoit le plus heureux de tous les hommes. Le déſeſpoir du Roi, dont il voyoit tant de marques, lui donnoit une joie ſenſible. Mademoiſelle de Portien lui avoit raconté la converſation qu'elle avoit eue avec ce Prince. Il s'établiſſoit entr'eux une eſpece de confidence qui avoit bien des charmes pour Monſieur de Guiſe. Il étoit tous les jours avec une Princeſſe qu'il adoroit : elle permettoit qu'il l'en aſſurât quelquefois ; & bien qu'elle parût fort éloignée de répondre à ſa paſſion, il ſe flatoit de ſurmonter ſa répugnance.

Il tâchoit de ſe rendre agréable aux yeux de cette Princeſſe, il avoit pour elle tous les ſoins des Amans les plus tendres ; & il ne ſe pouvoit pas que tous ces empreſſemens joints au reſpect qu'il gardoit ſans ceſſe auprès d'elle, ne fiſſent dans ſon cœur une profonde impreſſion. Madame de Guiſe commença à ſe perſuader que Mademoiſelle de Portien ne ſe défendoit plus avec tant de ſéverité contre Monſieur de Guiſe.

La conduite de Mademoiſelle de Portien n'affoiblit point la paſſion du Roi. Il fit encore quelques efforts pour lui parler, & la ramener à lui ; mais il reconnut avec douleur qu'elle le fuyoit avec une obſtination invincible. Les égards qu'elle témoignoit pour

Monsieur de Guise, & qu'elle affectoit quelquefois de faire paroître aux yeux du Roi, & les regards passionnés de Monsieur de Guise, firent bientôt passer en fureur le désespoir du Roi. Cependant il ne put haïr Mademoiselle de Portien ; & toute sa haine se tourna contre l'Amant.

La Cour s'apperçut de l'éloignement que le Roi & Monsieur de Guise avoient l'un pour l'autre : leurs ennemis communs les irriterent encore ; & dans la disposition où ils se trouverent, il ne se pouvoit pas que leur animosité n'éclatât bientôt d'une maniere funeste.

Le Duc de Joyeuse avoit été tué à la bataille de Coutras, & avoit laissé vacans la charge d'Amiral & le Gouvernement de Normandie. Monsieur de Guise avoit demandé au Roi la charge d'Amiral pour le Maréchal de Brissac, qui étoit étroitement attaché aux intérêts de la maison de Lorraine ; mais qui d'ailleur avoit beaucoup de naissance & de mérite.

Le Roi voyoit bien qu'il auroit beaucoup de peine à refuser cette grace aux services de Monsieur de Brissac, appuyés de la demande de Monsieur de Guise ; mais il ne pouvoit se résoudre à rendre si puissant un partisan de la Ligue. L'hiver se passa dans cette incertitude ; mais la jalousie le détermina, & il fut ravi d'avoir cette occasion de mortifier Monsieur de Guise ; non seulement il refusa de donner cette charge à Monsieur de Brissac, mais encore il chercha pour la rem-

plir, le plus mortel ennemi de Monsieur de Guise ; c'étoit Monsieur d'Epernon. Le Roi le fit recevoir Amiral ; & pour désesperer son Rival, il lui donna encore le Gouvernement de Normandie, quoique Monsieur d'Epernon en eût plusieurs autres, & qu'il fût comblé des bienfaits du Roi.

Monsieur de Guise en ressentit une douleur qu'il eût fait éclater, si en la dissimulant, il n'eût cru pouvoir se venger plus surement. Il reconnut fort bien que la jalousie du Roi lui avoit attiré cette disgrace : il alla trouver Mademoiselle de Portien pour se plaindre & se consoler avec elle. Elle le reçut avec plus de bonté qu'à son ordinaire.

Le chagrin qu'il recevoit à son occasion, faisoit partager sa douleur à la Princesse. Ces manieres firent oublier à Monsieur de Guise cet affront : il s'estima heureux qu'il lui eût procuré cet avantage ; il ne résolut pas moins de s'en venger ; il réunit ses amis ; il renouvella ses intelligences avec les Puissances étrangeres ; & il sentoit que de jour en jour il devenoit & plus amoureux & plus ambitieux.

Le printemps qui approchoit, l'obligea de quitter Paris. Il prit congé de Mademoiselle de Portien, la conjura de persévérer dans les sentimens qu'elle avoit pour le Roi, & dans l'amitié qu'elle lui avoit promise. Il lui jura qu'il l'aimeroit éternellement, & qu'il feroit ensorte de rendre sa passion légitime. Mademoiselle de Portien ne comprit pas le sens de ces dernie-

ses paroles : cependant Monsieur de Guise partit, & se rendit à Nancy, où tous les Princes de sa Maison devoient se rendre pour recevoir ses ordres.

Le lendemain qu'il fut parti, Saveuse vint trouver Mademoiselle de Portien. Cette fille étoit la confidente de Madame de Guise & de Mademoiselle de Portien; mais Monsieur de Guise l'avoit entierement mise dans ses intérêts : Madame de Guise s'en étoit apperçue, & avoit vécu avec elle d'une maniere plus réservée. Saveuse s'étoit entierement attachée à Mademoiselle de Portien. En entrant dans la chambre de Monsieur de Guise, elle avoit trouvé sur sa table ses tablettes qu'il avoit apparemment oubliées : la curiosité les lui fit ouvrir ; mais elle y trouva des choses si importantes pour Mademoiselle de Portien, qu'elle courut trouver cette Princesse, & lui porta ces tablettes.

Mademoiselle de Portien fit quelque difficulté de les prendre : elle crut que c'étoit quelque galanterie de Monsieur de Guise ; mais Saveuse l'ayant assurée du contraire, elle les examina.

Elles pouvoient bien passer pour un présent de ce Prince magnifique. La couverture en étoit d'or pur; d'un côté on voyoit gravé au naturel François Duc de Guise, pere de Monsieur de Guise; de l'autre côté on avoit gravé au milieu la bataille de Dreux gagnée par cet invincible Prince ; & aux quatre coins les quatre célebres Villes de Metz, de Calais, de Thion-

ille, & d'Orleans, dont il avoit fait ou soutenu les éges : l'un des quatre auroit suffi pour immortaliser n Prince. Il avoit défendu Metz contre Charles-Quint qui l'assiégeoit avec cent mille hommes; il voit pris Calais, la seule Ville qui restoit en France aux Anglois; Thionville avoit été aussi sa conquête; enfin Orleans étoit sur le point de la devenir, lorsqu'un parricide affreux l'enleva à sa partie.

Les tablettes se fermoient avec deux agrafes de diamans : Mademoiselle de Portien les ouvrit; mais quel fut son étonnement, lorsque sur le revers du portrait de feu Monsieur de Guise, elle trouva le sien peint avec les plus vives couleurs, & si parfaitement ressemblant, que personne ne l'eût pu méconnoître? Sa surprise redoubla infiniment, lorsqu'elle remarqua qu'on lui avoit mis sur la tête une couronne : cette couronne paroissoit d'une main moins habile; & au commencement de la premiere feuille des tablettes, elle lut ces mots qu'elle reconnut pour être écrits de la main de Monsieur de Guise.

« Marie de Croy, Reine de France ».

Elle ne comprit pas ce qu'ils pouvoient signifier. Une secrette frayeur s'empara de son ame; elle tourna en tremblant ces tablettes où elle trouva des choses terribles. A la seconde feuille elle lut ce qui suit, toujours écrit de la main de Monsieur de Guise.

« Généalogie de Henri de Lorraine Duc de Guise, » issu de mâle en mâle de Charles Duc de Lorraine,

» fils de Louis IV. Roi de France ».

« Décisions des Jurisconsultes de Strasbourg, qui » prouvent qu'après le sixiéme degré il n'y a plus de » parenté ».

« Application de cette décision à Messieurs de » Bourbon & au Roi ».

« Ces trois pieces sont dans une cassette de mon » cabinet ».

La Princesse lut ce qui suit dans la quatriéme.

« Comparaison de Childeric III. & de Charles de » Lorraine avec Henri III. Roi de France ».

» Excommunication du Roi de Navarre & du Prin» ce de Condé ».

« Ligue faite pour le soutien de la Religion Ca» tholique, où ont signé. . . .

« Traité fait avec Sa Majesté Catholique, qui doit » me fournir 500000 livres par mois deux ans du» rant ».

« Ces Originaux sont dans la même cassette ».

Dans la cinquiéme feuille.

« Noms des seize Capitaines de Paris, & ce qu'on » peut assembler de monde en huit jours ».

Dans la sixiéme feuille.

« Généalogie des Maisons de Lorraine & de Cle» ves, par lesquelles on connoît que Monsieur & » Madame de Guise sont parens du trois au qua» triéme degré ».

« Décisions de la Cour de Rome, qui dissolvent

» les mariages faits du trois au quatriéme degré ».

« Monsieur le Cardinal d'Ossat aura soin de cette » dissolution ».

« Généalogie de la Maison de Croy ».

« Exemple des mariages dissous pour cause de pa» renté entre Rois ou Princes souverains, au nombre » de cent quatre ».

« Tout cela est dans ma cassette ».

Voilà tout ce que contenoient ces tablettes. Mademoiselle de Portien en resta si effrayée, qu'elle fut long-temps sans dire un seul mot à Saveuse qui n'étoit gueres moins étonnée qu'elle. La Princesse voyoit que Monsieur de Guise formoit trois projets également criminels. Le premier, de détrôner le Roi pour se mettre en sa place ; le second, de répudier Madame de Guise ; le troisiéme, de l'épouser elle-même. Tant de choses se présentoient à son imagination, que sa raison n'avoit pas le temps de les discerner.

Sa passion pour le Roi qu'elle croyoit ne plus aimer, & dont son cœur cependant conservoit un tendre souvenir, lui donna d'abord de la frayeur pour la grandeur du péril qu'il couroit : ensuite elle est flatée par la fortune qui l'attend. Sa vertu surmonte ces deux idées : elle blâme dans son cœur le dessein de Monsieur de Guise ; mais elle n'en résout pas moins de garder fidélement son secret. Pour l'espérance du Trône, elle la rejette comme un crime ; & le reste du penchant qu'elle conservoit pour le Roi,

[illegible] pas peu à prendre une résolution digne [illegible]. Elle fut long-temps cruellement agi[illegible] enfin, & chassa bien loin d'elle la [illegible] une Couronne qu'elle ne pouvoit [illegible] complice d'un crime qui lui [illegible].

[illegible] en arrivant à Nancy, s'apper[illegible] ses lettres; il frémit en le re[illegible] chez lui, Madame [illegible]; quel effet eussent-[illegible]? Si le hazard les lui [illegible] être parvenues jusqu'au [illegible] attendre? Dans cette [illegible] prendre la poste au Che[illegible] ordre de n'oublier [illegible] de Guise pour les chercher, [illegible] les plus secrets où Madame [illegible]. Il les lui dépeignit [illegible] aisément; & il lui [illegible] qui regardoit Ma[illegible] n'ignoroit presque pas [illegible].

[illegible] bien de la crainte où [illegible]: aussi avoit-elle fait [illegible] pour l'avertir que ses ta[illegible]. Il arriva comme le [illegible] partir. La Lettre que Mon[illegible] de cette Princesse, empêcha le

Chevalier

Chevalier de partir. Voici ce qu'elle lui écrivoit :

Savenſe m'a remis entre les mains, Monſieur, des tablettes qui vous appartiennent. Comme leur perte pourroit vous inquiéter, j'ai cru que je devois vous en donner avis : je vous les aurois envoyées, ſi j'euſſe cru qu'elles ſe puſſent confier en d'autres mains que les vôtres : au reſte, ſi elles ſont ſérieuſes, ce que je ne ſouhaite pas, il me ſemble que vous portez trop loin votre vengeance ; & je vous prie très-humblement d'y faire réflexion. Pour l'autre projet, je ne veux point l'envisager : ſi ſans conſulter mon honneur & le vôtre, vous avez été capable de le former, ne ſoyez pas étonné, ſi je vous dis que je ne vous dois plus ni amitié ni eſtime. Si vous faites quelque cas de l'une & de l'autre, éloignez de votre penſée un deſſein honteux à votre gloire. Je mourrois plutôt que d'y entrer en aucune maniere.

MARIE DE CROY.

Monſieur de Guiſe reçut moins de joie d'avoir recouvert ſes tablettes, qu'il ne reſſentit de douleur de la Lettre de Mademoiſelle de Portien. Il étoit vrai que ſon ambition & ſon amour étant parvenues juſqu'à une violence qui lui ôtoit une partie de ſa raiſon, il avoit réſolu de ſatisfaire l'une & l'autre en détrônant le Roi, & en répudiant Madame de Guiſe. Quelque difficiles que paruſſent ces deux projets,

Monsieur de Guise étoit comme assuré de les surmonter.

Il étoit à la tête d'un parti qui l'assuroit de tous les Catholiques ; & les traités cités dans ses tablettes, lui devoient fournir de l'argent & des hommes autant qu'il en auroit besoin. Il étoit le plus grand Capitaine de l'Europe, estimé des gens de guerre, idolâtré des peuples. Le Roi par son malheur autant que par sa faute, leur étoit devenu odieux. Ils l'accusoient de fausse dévotion, & il n'avoit point d'enfans qui fussent le soutien de sa puissance.

Le Roi de Navarre étoit Calviniste ; le Pape l'avoit excommunié. Les Catholiques le regardoient avec horreur : ils croyoient que le Roi le favorisoit. Une partie de l'effroyable haine qu'ils portoient au Roi de Navarre, étoit passée au Roi. Ainsi Monsieur de Guise se flatoit de ne pas trouver de grands obstacles à détrôner le Roi ; & il étoit sûr, lorsqu'il regneroit, de faire bientôt dissoudre son mariage avec Madame de Guise, dont il destinoit la place à Mademoiselle de Portien.

Il récrivit à cette Princesse ; il la supplia de suspendre son ressentiment jusqu'à son retour ; il l'assura qu'il n'y avoit pas dans ses desseins tant d'injustice qu'elle se l'étoit imaginé, & que si elle vouloit se souvenir sans cesse de l'injure mortelle que le Roi lui avoit faite, elle n'auroit pas tant de facilité à ôter son estime & son amitié à un Prince qui l'adoroit.

Cependant il continua de prendre à Nanci ses dernieres mesures pour commencer l'année prochaine à exécuter ses ambitieux desseins ; & le Duc de Bouillon étant mort dans ce temps-là, sa ville de Sedan lui parut une place dont il devoit s'assurer pour introduire les Allemans en France. Il fit donc valoir quelques prétentions qu'il avoit sur les Etats de ce Prince ; en peu de jours il se rendit le maître des principales villes.

Les seize Capitaines qu'il avoit mis dans Paris, lui acquéroient de jour en jour un nombre prodigieux de créatures. Le Roi fut informé de leurs brigues, sans sçavoir positivement que Monsieur de Guise fût l'ame de leurs entreprises. Il résolut de punir ces rebelles, & il fit venir des troupes pour soutenir son autorité.

Tout Paris fut ému de leur approche. Les Partisans de Monsieur de Guise prévirent le dessein du Roi ; ils le manderent à Monsieur de Guise, & lui marquerent en même temps que cette Ville puissante, qui semble donner le branle au reste du Royaume, alloit lui échaper, s'il ne venoit lui-même la défendre. Ce Prince fut surpris d'une nouvelle si fâcheuse.

Il n'étoit point en état de commencer la guerre, & il voyoit ses mesures rompues : cependant comme il lui étoit de la derniere importance de conserver Paris, il en prit aussi-tôt le chemin. Il étoit accompagné seulement de quatre à cinq cens Gentilshom-

mes ; mais il donna des ordres ſecrets à deux mille hommes de ſon parti , de ſe rendre dans cette Ville, par des chemins différens , à petites troupes , & avec des habits ordinaires.

Le Roi ſçut la marche de Monſieur de Guiſe , & s'imagina qu'il vouloit s'oppoſer au deſſein qu'il avoit de réduire les Pariſiens. Il lui envoya Monſieur de Belliévre lui défendre d'entrer dans Paris. Monſieur de Guiſe fut fort embarraſſé : il prévit combien ſa lenteur lui alloit attirer de malheurs : cependant il répondit à Belliévre qu'il avoit des affaires à communiquer à Sa Majeſté , qui ne lui permettoient pas de ſuſpendre ſa marche ; qu'il retournât trouver le Roi, & que ſi Sa Majeſté perſiſtoit dans la même réſolution , il lui en donnât avis le lendemain. Monſieur de Guiſe prévoyoit ce qui arriva. Le Roi commanda à Belliévre de défendre plus expreſſément au Prince de venir à Paris : mais ce Miniſtre mit ſes Lettres à la poſte. Monſieur de Guiſe feignit de ne les avoir pas reçues , & partit de Soiſſons où il étoit , avec ſept gentilshommes ſeulement.

Le Roi avoit choiſi le lendemain pour faire entrer ſes troupes dans Paris. Cette ville étoit remplie de frayeur & de crainte : chacun croyoit déja la voir teinte de ſang , chacun ſe croyoit du nombre des proſcrits. L'arrivée de Monſieur de Guiſe en changea entierement la face : cette nouvelle ſe répandit d'un bout à l'autre de la Ville en un inſtant. L'air reten-

tit des cris de joie : tout le monde s'empresse à voir celui qu'ils appellent leur Libérateur.

La majesté du triomphe n'eut jamais l'agrément de l'entrée de Monsieur de Guise dans Paris. Il fut obligé de mettre pied à terre ; & il marcha au milieu de ses amis avec un air plein de confiance, mais éloigné de l'orgueil. Le peuple battoit des mains : les plus emportés se mettoient à genoux devant lui, & crioient : *Vive Guise*. Une Damoiselle qui le voyoit passer d'une fenêtre où elle étoit, lui cria, en tendant les mains : *Généreux Prince, puisque tu es ici, nous sommes tous sauvés*. Lui de son côté semble répondre aux marques de leur tendresse. Il salue celui-ci : il regarde cet autre favorablement : des yeux, des mains, de la tête, il satisfait tout le monde.

Au bruit de ces acclamations, il arrive à l'Hotel de Guise. Madame de Guise étoit à Joinville depuis quelques jours avec Madame de Nemours. Une legere indisposition avoit retenu Mademoiselle de Portien à Paris. L'absence de Madame de Guise ne déplut pas au Prince. Il alla saluer Mademoiselle de Portien, qui étoit seule avec Saveuse.

« Comment faut-il que je m'adresse à vous ? (lui » dit ce Prince en la regardant avec une tendresse » infinie) Est-ce comme un homme que vous n'es» timez plus ? est-ce comme un malheureux à qui » même le Trône seroit inutile pour gagner votre » cœur ? « Vous êtes le maître de ma réponse (lui

» répondit Mademoiselle de Portien) si vous faites
» quelques cas de mon estime, il ne tient qu'à vous
» de la conserver. « Ah ! Mademoiselle (reprit
» Monsieur de Guise) à quel prix la mettez-vous ?
» ne puis-je la garder sans vous perdre ? mon cœur
» doit-il souhaiter sans cesse ? serois-je si malheureux
» du côté de l'amour, quand mon ambition est sur
» le point d'être remplie ? Je le vois bien, Made-
» moiselle, vous aimez encore le Roi. Si vous ne l'ai-
» miez pas, pourriez-vous refuser la main d'un Prin-
» ce qui vous adore, pour qui vous avez de l'ami-
» tié, & qui ne souhaite la grandeur que pour la
» partager avec vous ? que trouvez-vous de si ex-
» traordinaire dans la dissolution de mon mariage ?
» est-ce la premiere fois qu'on a desuni deux cœurs
» mal assortis ? Madame de Guise . . . . « N'en par-
» lons plus, Monsieur, si vous voulez que je conti-
» nue à vous voir (interrompit Mademoiselle de
» Portien) ôtez-vous de l'esprit ce dessein bizarre.
» Madame de Guise est ma belle sœur, c'est mon
» amie ; quand elle n'auroit pas ces deux qualités,
» jamais je n'accepterois une place remplie par une
» autre, & qu'on ne peut lui ôter sans crime. « Ne
» croyez pas, Mademoiselle, (reprit Monsieur de
» Guise) qu'il y ait du crime, souffrez . . . . « Je
» sçais qu'il y en a (interrompit encore Mademoisel-
» le de Portien) toute votre éloquence ne me per-
» suadera pas le contraire. Ne m'en parlez jamais

» Monsieur, ou vous m'obligerez à faire un aveu à » Madame de Guise, qui seul pourroit me mettre en » repos de votre poursuite. Déja mon cœur s'aigrit, » notre amitié s'altere; si vous m'aimez, contentez- » vous-en, & ne me rendez pas odieux un Prince » qui mérite d'être estimé de toute la terre». Elle lui tendit la main en disant ces paroles, avec beaucoup de bonté.

Monsieur de Guise la baisa avec transport: « Ai- » dez-moi donc à me vaincre, Mademoiselle (lui » dit-il) que votre vertu soutienne la mienne : que » la tendresse de votre amitié flate un peu ma pas- » sion : songez qu'on ne peut pas d'abord quitter une » espérance qu'on avoit conçue comme la seule féli- » cité de sa vie. « J'y consens, Monsieur (répondit » Mademoiselle de Portien) ayez pour Madame de » Guise tous les égards dûs à son mérite & au rang » qu'elle tient auprès de vous : je vous en tiendrai » compte, cet effort est digne de vous ».

Ils parlerent ensuite des troupes qui étoient aux portes de Paris, & que le Roi vouloit y faire entrer. Monsieur de Guise lui avoua qu'il étoit résolu de s'y opposer; qu'il alloit trouver le Roi, & qu'il se flatoit de l'en empêcher par ses raisons. Mademoiselle de Portien lui dit qu'elle le trouvoit bien hardi d'aller au Louvre après les défenses que tout le monde sçavoit bien que le Roi lui avoit faites d'entrer à Paris. Là-dessus elle lui parla du dessein qu'il avoit du dés

trôner ce Prince : elle le pria d'en bien peser l'injustice & les difficultés. Elle ne s'y arrêta pas fort longtemps, parce qu'elle s'apperçut que Monsieur de Guise s'irritoit, & qu'il attribuoit ce qu'elle lui disoit à l'inclination qu'elle avoit pour le Roi. Elle le quitta donc, afin de ménager son esprit sur lequel elle crut avoir assez gagné.

Monsieur de Guise mangea à la hâte, & monta en carrosse pour aller au Louvre. La Reine mere lui avoit mandé de la prendre. Il fut donc trouver cette Princesse. Elle monta en chaise : Monsieur de Guise marchoit à côté d'elle à pied, & le chapeau sous le bras. Ses carrosses & ceux de la Reine suivoient. Tout le peuple avoit les yeux sur ce Prince, & marquoit sa joie & son emportement par des cris qui retentissoient jusqu'au Louvre.

Le Roi avoit été frapé jusqu'au vif lorsqu'on lui avoit appris que Monsieur de Guise étoit arrivé à Paris malgré ses ordres. On ne pouvoit pas être plus mal disposé à son égard que l'étoit ce Prince : jaloux de Monsieur de Guise jusqu'à la fureur : ayant reçu depuis quelques jours de nouvelles rigueurs de Mademoiselle de Portien : cherchant les occasions d'abaisser son rival, il vient se livrer entre ses mains, coupable du crime irrémissible d'avoir desobéi à son Roi.

Aussi le Roi ne consultant que sa fureur, assembla son conseil en tumulte, pour délibérer ce qu'il y avoit

à

à faire dans cette occasion. Belliévre y exposa les ordres qu'il avoit portés lui-même à Monsieur de Guise, & qu'il lui avoit réitérés par deux lettres écrites coup sur coup.

Le Duc d'Epernon, homme févere & ennemi de Monsieur de Guise, conclut le premier qu'il falloit l'arrêter; & le Roi approuvant son avis, entraîna tout le monde dans ce sentiment. L'ordre en fut donné à du Guast Capitaine des Gardes, à un certain signal que le Roi devoit donner; & le Roi lui commanda de le tuer, s'il faisoit résistance: mais on n'avoit pas pris garde, en tenant ce conseil dans une chambre joignant la sale du Louvre, que cette sale étoit remplie de Princes & de Princesses. La Princesse de Lorraine attachée aux intérêts de Monsieur de Guise, avoit vu le Roi altéré. Elle se coula adroitement proche le lieu du conseil, & en entendit assez pour trembler du destin de ce Prince.

La Reine mere & Monsieur de Guise entrerent au Louvre. Lorsque Monsieur de Guise fut passé, on voulut refermer la porte. Saint Paul, Capitaine des Gardes du Prince, frémissant du danger que son Maître alloit courir, met son épée entre la porte, & la poussant avec violence, entre dans la cour du Louvre, suivi de quelques Gentilshommes & de vingt des Gardes du Duc, en disant avec assez de hardiesse: *La scéne ne se jouera pas sans nous.*

Monsieur de Guise suit la Reine, & entre dans la

sale. La Reine l'y laisse, & va trouver le Roi. Alors la Princesse de Lorraine aborde Monsieur de Guise, & lui apprend ce qu'elle a entendu. Ce Prince la remercie avec sa civilité ordinaire; & s'enflammant par la grandeur du péril, il retrousse son manteau sur le bras gauche, & met la main droite sur son épée, résolu de vendre chérement sa vie, & même d'aller droit attaquer le Roi. Saint-Paul s'étoit glissé dans la sale; Monsieur de Guise lui fait signe de l'œil de s'approcher.

Peu après le Roi vient, suivi de la Reine mere, de Monsieur d'Epernon, de Belliévre, de du Guast, & de cinquante de ses gardes. Il aborde Monsieur de Guise avec un air furieux : ce Prince le salue profondément. « Comment (lui dit le Roi) avez-vous osé » au préjudice de mes ordres, venir dans une ville » dont je vous avois défendu l'entrée » ? Monsieur de Guise lui répondit avec une fermeté modeste, que ces ordres dont il lui parloit, lui étoient inconnus. » Belliévre (reprit le Roi) ne vous les a-t-il pas portés? »

» Il est vrai, Sire (dit Monsieur de Guise) qu'il me » les a exposés à Soissons; mais je le priai de faire » de très-humbles remontrances à Votre Majesté, » sur ce que j'avois à lui communiquer; & il me » promit si Votre Majesté persistoit dans les mêmes » sentimens, de me les faire sçavoir le lendemain». Là-dessus Belliévre prend la parole, lui demande s'il ne lui a pas écrit deux fois. Monsieur de Guise

assure qu'il n'a reçu aucune lettre : la contestation dura quelque tems entr'eux.

Pendant ce tems-là le Roi chancele, & ne sçait ce qu'il doit faire. Il voit bien à travers les défenses de Monsieur de Guise, qu'il est coupable. Il le hait. Il sçait qu'il aime Mademoiselle de Portien : il l'en croit aimé : du Guast attend l'ordre fatal. D'un autre côté, les réponses soumises de Monsieur de Guise, l'incertitude de son crime, l'idée d'une guerre effroyable que sa mort va exciter, le souvenir d'une amitié tendre dont il l'a autrefois honoré, suspendent sa colere & calment son ressentiment.

Sur ces entrefaites, on vient avertir la Reine mere, que le peuple ayant appris que la vie de Monsieur de Guise étoit exposée, s'assembloit dans les rues, & éclatoit en menaces : que Saint-Paul à un certain signal devoit être appuyé de trente amis de Monsieur de Guise. Cette Princesse, qui voit le Roi balancer, & qui craint les suites d'un coup si funeste, tire le Roi à part, lui donne avis de ce qu'elle vient d'apprendre, & acheve de l'appaiser.

Le Roi prend un air plus serein, & reçoit les excuses de Monsieur de Guise. Il le mene dans les Tuileries, où il lui confie le dessein qu'il a de faire sortir de Paris les étrangers qui le remplissent. Monsieur de Guise tâche de l'en détourner ; mais songeant sans cesse que sa vie est à la disposition du Roi, il ne s'y oppose que foiblement. Le Roi l'exhorte à y contribuer avec lui, & le congédie.

Lorſque Monſieur de Guiſe fut ſorti du Louvre, il s'étonna de ſon imprudence; & moins ſenſible au repentir du Roi, qu'irrité des préparatifs de ſa mort, il en médita une furieuſe vengeance. Il courut à l'Hotel de Guiſe; & abordant Mademoiſelle de Portien: « Vous aviez raiſon, Mademoiſelle (lui dit-il) de » me ſolliciter pour le Roi. Le perfide avoit donné » l'ordre pour m'aſſaſſiner; je ne dois ma vie qu'à » l'amour du peuple. Sans doute que par ma mort on » vouloit ſe défaire d'un rival d'amour, plutôt que » d'ambition; peut-être êtes-vous fâchée que le ha» zard ne vous ait pas délivrée d'un Amant impor» tun ». Mademoiſelle de Portien s'irrita du diſcours de Monſieur de Guiſe: il étoit dur; & lorſque la premiere chaleur de ce Prince fut paſſée, il lui en demanda pardon.

Cependant Mademoiſelle de Portien lui voulut faire remarquer qu'il regardoit l'action du Roi d'un mauvais côté; que ce Prince avoit eu un juſte ſujet de s'offenſer; & que Monſieur de Guiſe étoit redevable de ſa vie à ſa bonté: il ne put goûter ces raiſons; & il joignit au deſir de s'élever celui de ſa vengeance.

Le lendemain à peine le jour paroiſſoit, que le Roi fit entrer dans Paris les compagnies des gardes Suiſſes & Françoiſes pour arrêter dans les maiſons ſuſpectes les étrangers & les gens de guerre qu'il ſçavoit bien qui s'y étoient coulés. Monſieur de Guiſe avoit prévu toutes ces démarches. Ses émiſſaires

avoient fait entendre aux principaux Bourgeois, que le moment étoit venu qu'on les alloit sacrifier au parti Calviniste, détruire la Religion Catholique, & perdre les Princes de la Maison de Lorraine. Aussitôt les plus zélés prennent feu.

Au seul nom de Monsieur de Guise, chacun s'arme, & s'oppose aux recherches des Commissaires du Roi. Monsieur de Guise lui-même, suivi d'une foule prodigieuse de Noblesse, se trouve à la tête d'un corps de deux mille hommes, invincible par son Chef & par son courage. Le menu peuple apprend que ce Prince est dans ses intérêts; il se souleve d'un commun accord, tend les chaînes, & barricade les rues. Monsieur de Guise voit avec transport que les efforts du peuple sont au-dessus de ses espérances; il se retire à l'Hotel de Guise, & laisse à Monsieur de Brissac la conduite de l'entreprise.

Jamais on ne vit tant de valeur d'un côté, ni tant de frayeur de l'autre. Les troupes du Roi sont repoussées & battues partout. Les Suisses qui avoient percé jusqu'à la Cité, sont presque tous assommés; le reste se jete à genoux, crie misericorde, vive Guise; le brave Saint-Paul enferme huit compagnies des gardes au milieu de ses troupes; les barricades se poussent de rue en rue. Monsieur de Brissac, à qui le Roi avoit reproché qu'il n'étoit bon ni sur terre ni sur mer, lui mande insolemment qu'il a trouvé son élement, qu'il est bon sur un pavé. Le respect dû à la

Majesté Royale se perd & s'évanouit. Monsieur de Brissac investit le Louvre par trois côtés. Les barricades s'étendent jusqu'à cinquante pas du Louvre. Un Bourgeois fait reculer la premiere sentinelle.

Le bruit court d'un bout de Paris à l'autre que le Louvre est investi ; que le Roi ne peut échaper ; il parvient jusqu'aux oreilles de Mademoiselle de Portien. Alors cette Princesse, qui croyoit depuis long-temps ne plus aimer ce Prince, se sent pénétrée de douleur & de crainte du danger qui le menace : elle se flate que la pitié y a part elle seule ; mais les mouvemens de son cœur lui font sentir qu'elle est excitée par une passion plus forte ; elle apprend que Monsieur de Guise est dans la cour de son Hotel ; elle a envie de lui parler ; elle s'approche de la fenêtre, & le voit en effet qui marche à grands pas comme un homme agité, & méditant un grand projet.

Sur ces entrefaites, elle voit arriver Monsieur de Brissac ; ses yeux étinceloient de joie. « Vous êtes le » maître du Roi & du Louvre, Monsieur (lui dit- » il) donnez vos derniers ordres. « Huit compagnies » des gardes sont enfermées par Saint-Paul : je me » charge (ajouta-t-il en baissant la voix) de vous » répondre de la personne du Roi ». Il continua de lui parler tout bas. Dans ce moment Mademoiselle de Portien envoie prier Monsieur de Guise de venir lui parler. Un moment plus tard elle l'eût manqué.

Il obéit aveuglément, & vint trouver cette Prin-

cesse avec cette soumission qu'il lui avoit toujours témoignée : « Hé bien, Monsieur(lui dit-elle avec un air » assez fier) vous allez assiéger le Roi dans son Lou- » vre ; vous allez vous assurer de lui ; peut-être faire » servir sa mort au superbe dessein que vous avez con- » çu : rien ne vous arrête-t-il dans ce moment ? « Rien , Mademoiselle (lui répondit Monsieur de » Guise) que la cruelle pensée que vous refusez ce » Trône où je vais monter ; & que ma joie sera com- » battue sans cesse par la douleur de ne pouvoir être » uni à vous. « Moi (reprit la Princesse) je voudrois » un Trône de la main d'un perfide, qui va la tremper » dans le sang de son Roi , qui usurpe la Couronne » d'un Prince son ami , son parent , son bienfacteur, » son Roi enfin , & un Roi qui ne porte pas ce nom » indignement ? « Je n'ai jamais douté (dit Mon- » sieur de Guise) que vous n'aimassiez le Roi. Vous » m'avez voulu faire croire en vain que votre ar- » deur étoit refroidie. Cependant elle vous a trahie ; » & moi qui n'ai jamais cessé de vous aimer , voilà » ma récompense. Pour répondre cependant en peu » de mots à vos reproches , ce Roi , mon bienfac- » teur , donna hier l'ordre de ma mort ; & vous » connoîtrez par la suite qui de nous deux doit por- » ter la Couronne plus justement & plus digne- » ment ».

« Vous suivez trop facilement de méchans conseils » (ajouta la Princesse) craignez qu'il ne vous soit plus

» aisé de perdre un Prince surpris, que de gagner un
» grand Royaume. Pour l'estime & de vos amis & des
» gens de bien, je vois bien que vous n'y prétendez
« plus. Après une telle perfidie, permettez que je retire
» la mienne, & même que je vous évite la vue d'une
» Princesse qui ne peut que blâmer une action si in-
» juste. Je suis originaire de Flandres, je m'y en re-
» tourne : puissai-je être partie d'hier ! Adieu, Mon-
» sieur, souvenez-vous seulement que la gloire & la
» vertu doivent être plus recommandables à un grand
» Prince, qu'une Couronne ». Elle le voulut quitter
après ces mots ; mais Monsieur de Guise l'arrêtant :
« Que me dites-vous, Mademoiselle ? (s'écria-t-il)
» vous voulez me punir si cruellement ? vous vous
» intéressez jusques-là pour mon Rival ? Ah ! vous
» ne partirez point. « Userez-vous aussi de violence
» à mon égard (reprit fierement Mademoiselle de
» Portien) & suis-je ici votre prisonniere » ?

Monsieur de Guise fut terrassé de ces paroles. « Ah !
» Mademoiselle (lui dit-il) me prenez-vous pour un
» barbare ? oubliez - vous que je vous adore ? « Si
» vous m'aimez (dit Mademoiselle de Portien) que
» je le connoisse aujourd'hui. Sauvez le Roi, n'at-
» tentez point à ses jours ni sur sa liberté. « Que je
» sauve mon Rival ! (repliqua Monsieur de Guise) ne
» sera-ce point pour vous que je le sauverai ? non,
» je n'y puis consentir. Quoi ! dois-je tout faire pour
» vous, & ne ferez-vous rien pour moi ? « Hélas !

» (répondit Mademoiselle de Portien avec un soupir, le premier auquel Monsieur de Guise eût eu part) je ne puis rien faire pour vous ».

« N'ai-je pas assez fait de ne plus aimer un Prince » que j'adorois, & qui étoit revenu à moi de bonne » foi? « Vous pouvez m'aimer (ajouta Monsieur de » Guise) aimez-moi ; & disposez de ma vie. « Je » vous le promets (répondit Mademoiselle de Portien) une action si héroïque va faire naître dans » mon cœur de la reconnoissance. Je serai sensible à » tant de services; mais, Monsieur, ne me demandez rien de plus. Madame de Guise est liée à vous » pour jamais, ne parlez point d'un divorce qui » m'outrage. « Hé bien (reprit Monsieur de Guise) » il faut donc se rendre? disposez du Roi & de Royaume. Vous me tromperez ; l'amour du Roi vous » fait faire une promesse que vous ne tiendrez point ».

« Je la tiendrai (interrompit Mademoiselle de Portien) j'oublierai le Roi, je n'aimerai que vous, je » ne vous quitterai jamais. Raccommodez-vous » avec ce Prince, laissez-le regner le reste de sa » vie. Si vous avez des prétentions sur la Couronne » de France, à la bonne heure, assurez-vous-les ; » faites que sa succession vous appartienne. Disposez » tout pour monter sur le Trône après sa mort; mais » ne l'avancez pas. C'est la derniere pensée que je » donnerai à ce Prince : votre gloire y est autant intéressée que sa vie ».

Monsieur de Guise lui obéit ; & avec l'étonnement de tout l'Univers, il alla dégager les compagnies des gardes que Saint Paul tenoit investies, & il les renvoya au Roi. En même temps il écrivit à la Reine mere qu'il n'étoit point l'auteur de la révolte des Parisiens, & qu'il la supplioit de parler au Roi en leur faveur, offrant de faire cesser le désordre.

Mais la frayeur étoit si grande au Louvre, & il étoit si facile à Monsieur de Guise de s'en rendre maitre, qu'on n'ajouta aucune foi à sa Lettre.

Le Roi crut qu'il vouloit l'amuser, & il assembla son Conseil assez à la hâte. Les plus braves excitoient le Roi à se servir de la force, & à entrer dans Paris avec ce qu'il avoit de gens de guerre, l'épée d'une main, & le flambeau de l'autre. Mais les plus sages remontrerent le peu de secours que pouvoit donner une poignée de soldats déja battus & étonnés, contre cinquante à soixante mille hommes : ils ajouterent que la personne du Roi étoit en la disposition du Duc de Guise, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, si on vouloit la mettre en sureté.

Lorsqu'on eut ouvert les yeux au Roi sur le péril qu'il couroit, la crainte de tomber entre les mains du Duc de Guise qu'il avoit voulu faire mourir le jour d'auparavant, lui fit précipiter son départ. Il se sauva à la hâte dans le jardin, suivi de quelques Seigneurs & de peu de soldats : de-là il se rendit aux Feuillans, & passa à côté de la Porte de Nesle.

Ce fut un ſpectacle bien ſurprenant, que de voir ce oi jusques-là toujours ſuivi d'une Cour pompeuſe, ir à cheval de la Ville capitale de ſon Royaume, au ilieu de quelques ſoldats étonnés ſans Officiers, & ans le plus grand déſordre du monde. A la Porte e Neſle il fut reconnu par un corps d'arquebuſiers ue les rebelles y avoient mis. Ces inſolens firent une écharge ſur le Roi ; & la populace en vint juſqu'à e point d'effronterie, de le ſuivre avec des cris d'indignation & de fureur.

La vîteſſe du cheval du Roi l'empêcha de tomber entre les mains de ces furieux ; & il arriva enfin à Saint-Cloud. Là ſe tournant vers Paris avec des yeux enflammés : « Superbe Ville (s'écria-t-il) jamais je » ne rentrerai dans tes murs que par la breche » Il ſe rendit le lendemain à Chartres : cependant Monſieur de Guiſe reſta le maître de Paris ; & cette grande Ville ſe trouva dans un auſſi profond repos, que ſi elle n'eût point chaſſé ſon Roi de ſon propre Palais.

La guerre civile ſuivit ce fatal évenement, & elle découvrit la foibleſſe & l'impuiſſance du Roi ; plus des deux tiers de la France ſe déclara pour Monſieur de Guiſe. Le Roi ignoroit quelle protectrice la fortune lui avoit deſtinée. C'étoit Mademoiſelle de Portien : elle preſſoit Monſieur de Guiſe de lui tenir ſa parole ; de jour en jour elle lui témoignoit de nouvelles bontés. Ce qu'il avoit fait pour elle, s'il n'avoit pu introduire de l'amour dans ſon cœur, y avoit fait

place à une reconnoiſſance ſi forte, qu'elle approchoit beaucoup de cette paſſion. Lorſque les affaires de la Ligue floriſſoient davantage, Monſieur de Guiſe conſentit à la paix. Le Roi fut obligé d'oublier le ſanglant outrage des barricades; le nom & la majeſté de Roi lui reſta; mais la plus grande partie de l'autorité paſſa à Monſieur de Guiſe. Le Roi le nomma Généraliſſime; on donna à ſon parti des Villes de ſureté; & les Etats généraux furent convoqués à Blois, où Monſieur de Guiſe avoit ſa partie faite, pour faire déclarer le Roi de Navarre inhabile à ſuccéder au Roi.

Il s'agiſſoit de regler l'entrevue du Roi & de Monſieur de Guiſe. Chaque parti craignoit leur reſſentiment; cependant comme le Roi étoit à Chartres, il paroiſſoit à propos que le Duc de Guiſe l'y allât trouver. Ce Prince n'en fit aucune difficulté; comme il ſe reconcilioit de bonne foi avec le Roi, il ſe perſuada que ce Prince en faiſoit de même; il alla donc à Chartres.

Il eſt vrai qu'il y fut ſuivi de toute la Nobleſſe de ſon parti, & d'une ſi prodigieuſe quantité d'amis, que le Roi n'eût pas pu l'inſulter impunément. Monſieur de Guiſe ne ſe trompoit pas: le Roi lui avoit pardonné; l'amour du repos plus fort en lui que la vengeance, & ſa propre généroſité, lui avoient fait prendre cette réſolution. Tout le monde reconnut bien qu'ils agiſſoient ſincerement. Monſieur de Guiſe

aborda le Roi avec un air noble & foumis tout enfemble ; il le falua profondément.

Le Roi avec un vifage riant embraffa Monfieur de Guife ; il l'affura qu'il n'avoit rien fur le cœur contre lui ; il lui promit de s'abandonner deformais à fes confeils ; il le combla de careffes & de bienfaits. Monfieur de Guife de fon côté jura au Roi une obéiffance éternelle, & lui parla avec une entiere foumiffion. La Cour fe rendit à Chartres où les plaifirs la fuivirent ; mais la vue de Mademoifelle de Portien ralluma les feux du Roi.

Le péril où il avoit été depuis qu'il ne l'avoit vue, de perdre la vie & l'Empire, l'avoit empêché de donner fes penfées à fon amour. Il en fentit le retour avec douleur, parce que cette Princeffe parut extrêmement éloignée de lui, & entirement attachée à fon Rival. La jaloufie fe mit encore entre eux, leur haine fe réveilla. Elle les accompagna à Blois, où le Roi & toute la Cour fe tranfporterent, à caufe des Etats généraux, dont l'ouverture étoit marquée au 15 de Septembre.

Quoique ces Etats fuffent de la derniere importance pour le Roi, puifqu'on y avoit pris des mefures infaillibles pour rabaiffer fon autorité, & affurer fa fucceffion à Monfieur de Guife, il fe trouva tout occupé de fa paffion. Les froideurs de Mademoifelle de Portien, qui fembloient aller jufqu'au mépris, ne lui laiffoient pas affez de liberté d'efprit, pour

prendre ſoin de ſes affaires ; il étoit tourmenté de toutes les fureurs de la jalouſie. Il tenta pluſieurs fois de parler à cette Princeſſe en particulier ; mais il n'y put jamais réuſſir ; il ne la vit qu'en public, toujours fiere, toujours avec lui dans une froideur qui le glaçoit.

Il ne doutoit pas que Monſieur de Guiſe ne fût la cauſe du changement de Mademoiſelle de Portien : il ignoroit cependant le ſecret de leur intelligence ; il bruloit de le ſçavoir ; il en cherchoit depuis long-temps les moyens. Il s'en étoit expliqué au Baron de Lux, jeune Gentilhomme qui paroiſſoit depuis peu à la Cour, & qui avoit autant d'adreſſe que d'eſprit. Il s'étoit attaché au Roi avec une aſſiduité qui avoit plu à ce Prince : il avoit été le témoin de tous les chagrins que l'amour de Mademoiſelle de Portien lui avoit donnés.

Il n'aimoit pas d'ailleurs Monſieur de Guiſe, de qui il prétendoit n'avoir pas été reçu comme il devoit l'être ; & ce fut autant pour ſatisfaire ſa propre vengeance, que pour remplir la curioſité du Roi, qu'il gagna un Valet de chambre de Monſieur de Guiſe. Ce domeſtique manquoit également d'eſprit & de conduite, & Monſieur de Guiſe ne l'avoit gardé que par une ſuite de cette bonté qu'il avoit pour tout le monde. Du Lux le trouva mécontent, fomenta ſon mécontentement, & commença par lui donner dix mille livres : c'en fut aſſez pour gagner ce ſerviteur infidéle.

De Lux lui fit entendre qu'il s'agissoit d'une affaire de galanterie ; que le Roi & Monsieur de Guise aimoient la même personne, & que s'il pouvoit découvrir où ce Prince mettoit ses Lettres, & les dérober, on offroit de lui faire tenir cent mille livres en quelque Ville de l'Europe qu'il voudroit choisir.

Le Valet de chambre accepta avidement la proposition : il s'attacha à observer dans quel endroit de son cabinet Monsieur de Guise mettoit ses Lettres ; & ayant remarqué qu'un jour qu'il en reçut une d'un homme inconnu, il l'avoit mise en une petite cassette qui étoit sous son lit, il revint trouver de Lux, & lui promit de lui apporter cette cassette un certain jour. Ce jour-là ce Valet de chambre se trouva assidument au coucher du Prince ; & ses compagnons l'ayant malheureusement laissé seul, il prit la cassette lorsque Monsieur de Guise commençoit à dormir ; & par un escalier dérobé, il la porta droit à la chambre du Roi, qui étoit logé dans le Château aussi-bien que Monsieur de Guise, mais dans l'appartement du Roi Louis XII.

Le Roi attendoit avec impatience l'arrivée de ce Valet de chambre. Son cœur fut agité d'un mouvement extraordinaire, lorsqu'il lui remit cette cassette entre les mains ; par une négligence insuportable elle n'étoit point fermée à clef : le Roi l'ouvrit avec précipitation.

Ces magnifiques tablettes lui fraperent la vue ; il

examina peu le dehors, & il trouva au-dedans ce portrait superbe de Mademoiselle de Portien couronnée en Reine de France : il la regarda avec indignation ; mais de quels mouvemens de colere, de fureur & de rage se trouva-t-il transporté, lorsqu'il lut les funestes projets que l'amour & l'ambition avoient fait tracer à Monsieur de Guise. Ils étoient si épouvantables, que le Roi n'y ajouta aucune foi : il les prit pour des inventions d'un esprit ambitieux, mais chimérique. La suite le détrompa bien cruellement ; il trouva dans la cassette tous les originaux dont les tablettes n'avoient fait qu'un extrait.

Le Roi vit des choses qui le firent frémir ; le Duc de Guise lui parut le plus perfide de tous les hommes. Il ne douta pas que Mademoiselle de Portien ne fût de concert avec lui pour un projet qui devoit la couronner : il fut long-temps sans avoir la force de parler ; à la fin rompant le silence avec un air terrible : « Traître (s'écria-t-il) sont-ce-là les suites de » cette reconciliation qui paroissoit si sincere ? Après » que tu m'as chassé indignement de la Ville Capi- » tale de mes Etats, tu brules encore de l'ardeur de » regner, & tu ne peux l'éteindre que dans mon » sang ; les honneurs & les bienfaits ne la peu- » vent assouvir. Il ne te manque plus que le vain » nom de Roi ; tu l'estimes assez pour l'acheter aux » dépens de ton honneur. Et vous, perfide Princes- » se, indigne de mon affection, le scélérat vous a

donc

» donc corrompue ? il doit vous couronner : votre » honneur a été le prix de ce Trône imaginaire ».

Il se promenoit à grands pas, & n'étoit occupé que de sa douleur. Monsieur d'Epernon & le Maréchal d'Aumont étoient arrivés depuis qu'il avoit commencé de se plaindre, sans qu'il s'en fût apperçu. Enfin il sortit un peu de cette violente douleur ; il regarda ses amis. « Tenez (leur dit-il) voilà le » salaire des bienfaits des Rois ». Il leur fit ensuite examiner tous ces papiers qu'ils lurent avec frémissement : il leur demanda leur avis. Ils convinrent tous qu'il se falloit défaire d'un Prince si criminel ; mais comme son appartement étoit rempli de plus de cinq cens Gentilshommes, & que Blois renfermoit plus de dix mille de ses créatures, ils jugerent à propos de n'y pas employer la violence, mais de l'attirer avec adresse. Pour cet effet on ordonna au Valet de chambre que de Lux avoit d'abord enfermé dans un cabinet éloigné de la chambre du Roi, de reporter au même endroit la cassette.

On lui donna des billets de change sur Londres pour cinquante mille livres, & on lui en promit pour les autres cinquante mille livres, s'il étoit assez heureux pour remettre la cassette dans la chambre de Monsieur de Guise sans qu'on le découvrît. Ce malheureux risqua une seconde fois sa vie pour achever sa fortune : il rentra assez heureusement chez Monsieur de Guise.

Ce Prince se levoit assez matin; & comme l'on étoit en hiver, le Valet de chambre entra dans sa chambre plus matin qu'à son ordinaire. Il s'étoit chargé de l'éveiller; il remit auparavant la cassette sous le lit, puis tira le rideau du Prince. Ainsi la négligence de Monsieur de Guise, & la confiance qu'il avoit en ses gens, firent exécuter si facilement un projet de cette importance.

Le soir de ce jour même, Madame de Guise alla seule chez la Reine; & Monsieur de Guise entra dans l'appartement de Mademoiselle de Portien. Ils étoient l'un avec l'autre dans la plus étroite confidence, soit que la reconnoissance eût agi sur le cœur de cette Princesse, soit que la constance de Monsieur de Guise l'eût vaincue. Elle ressentoit en le voyant cette agitation qu'il lui avoit autrefois demandée avec tant d'empressement : elle obligeoit ce Prince à vivre avec elle dans les regles de la plus austere sagesse : c'étoit plutôt une amitié épurée, que ce qu'on appelle amour; mais cette amitié étoit vive, tendre, animée. Elle l'obligeoit d'avoir de grands égards pour Madame de Guise : enfin cette Princesse mettoit un frein à l'humeur bouillante de Monsieur de Guise; elle regloit son ambition, & modéroit le cours de son emportement.

Il lui apprit que les Etats suivoient ses seules impressions; qu'il avoit fait mettre à la tête de leurs cahiers, que le Roi de Navarre seroit déclaré inhabil

à succéder au Roi. « Cette déclaration (ajouta-t-il) » m'applanit le chemin du Trône : vous refusez, » Mademoiselle, de vous y asseoir avec moi, vous » n'en regnerez pas moins. Je ne m'applaudirai de » mon autorité, que pour vous en faire hommage. » La santé du Roi est chancelante : il vivra, puisque » vous l'avez ordonné ; mais je n'oublierai rien pour » lui succéder. « Ne regnez-vous pas déja (lui ré» pondit Mademoiselle de Portien) toute la France » fléchit sous vos loix ; on s'accoutume déja à vous » obéir. Mais, Monsieur, qu'avez-vous fait de ces » tablettes que je vous ai rendues ? votre intérêt » m'oblige de vous les demander : votre impruden» ce les a composées. Songez que votre gloire & ma » vertu y sont intéressées ».

Monsieur de Guise lui avoüa qu'il les avoit encore ; il les lui donna ce soir même. Elle en brula tous les feuillets, & biffa la couronne qu'il avoit mise sur son portrait.

Cependant le Roi ne consultant plus que sa rage & son désespoir, assembla son Conseil secret pour y résoudre la maniere dont il feroit mourir Monsieur de Guise.

Monsieur d'Epernon & le Maréchal d'Aumont lui conseillerent de le faire arrêter, de soutenir toujours le caractere de Roi, & de lui faire faire son procès dans les formes. Rambouillet & Beauvais Nangis répondirent qu'on ne pouvoit suivre ce premier

conſeil, ſans expoſer la Monarchie à un renverſement général. Ils demanderent fierement où ſeroient les Juges qui procéderoient contre Monſieur de Guiſe, dans un temps où toute la France étoit corrompue, ſi le crime n'étoit pas avéré, & s'il y manquoit quelque preuve. Ils finirent en diſant qu'il falloit commencer par tuer le Duc de Guiſe, & que ſon procès ſuivroit ſa mort.

La Roi n'étoit guéres en état d'abandonner ſa vengeance aux longueurs d'une chicane, dont le projet recevoit de grandes difficultés. Il ſe déclara pour le ſecond parti; & ne ſuivant que les tranſports de ſa fureur, il s'enferma avec deux ou trois de ſes plus confidens ſerviteurs, & y marqua le ſecond jour d'après celui-là, pour le jour de la mort de ſon ennemi.

Quelque ſecret que le Roi eût eu deſſein d'apporter à ſa réſolution, l'ayant communiquée à ſon Conſeil, elle ne fut pas long-temps ſans ſe répandre dans ſa Cour. La Princeſſe de Lorraine en apprit quelques particularités; & auſſi-tôt elle en donna avis à Monſieur de Guiſe. Il eſt incroyable le nombre de gens qui vinrent trouver ce Prince, & qui l'aſſurerent que le Roi avoit de funeſtes deſſeins contre lui.

Mais le nombre de ces gens, auſquels il n'y avoit nulle apparence qu'on eût confié ce ſecret; les différentes circonſtances qu'ils lui rapporterent; le pouvoir exceſſif où il étoit monté, qui faiſoit fléchir le

Cour devant lui ; le nombre prodigieux d'amis qu'il avoit à Blois, capables d'y détruire la puissance du Roi ; le profond secret qu'il croyoit avoir employé dans ses négociations ; enfin sa conscience qui ne lui reprochoit aucune entreprise sur la vie du Roi : tout cela le frapa d'un tel aveuglement, qu'il méprisa tous les avertissemens qui lui vinrent. Il les prit pour les derniers efforts du Roi de Navarre, qui tâchoit à l'éloigner de la Cour ; il plaignit sa foiblesse, & se confirma dans le dessein de pousser à bout son entreprise.

Dans le train heureux de ses affaires, il paroissoit à ses amis beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire ; & même il tâchoit à faire passer en eux une partie de son enjouement. Eux au contraire, se trouvoient dans un assoupissement qui leur paroissoit d'un mauvais augure. Il leur raconta le nombre d'avis qu'il avoit reçus ; il plaisanta sur l'air différent avec lequel ces timides amis s'étoient expliqués.

Il étoit l'heure du diné, & l'on se mit à table. Madame de Guise, le Cardinal de Guise, frere de Monsieur de Guise, Mademoiselle de Portien, & l'Archevêque de Tours, dinoient avec ce Prince. En prenant sa serviette, il trouva un billet dessous : « Nouvel avis (dit-il au Cardinal en souriant :) En même temps il l'ouvrit, & y lut ces mots : *Si vous ne vous sauvez, on vous jouera un mauvais tour.* Toute la compagnie ne répondit point à l'enjouement

de Monsieur de Guise. Il en railla ; & s'étant fait apporter une écritoire, il écrivit au-dessous de l'avis ces deux mots : *On n'oseroit.* Il le jeta ensuite sous la table, & continua en dinant à plaisanter sur l'étonnement que tout le monde faisoit voir.

Après diné Monsieur de Chiverni vint voir Monsieur de Guise. Les Princesses se retirerent, & l'on parla de quelques affaires qui devoient être traitées le lendemain au Conseil ; Chiverni dit que c'étoit le dernier jour du Conseil, parce qu'en effet les fêtes de Noël approchoient, & que le Roi avoit promis de les expédier.

Cette visite de Chiverni fut un coup de l'adresse du Roi, qui fit sçavoir à Monsieur de Guise par une voie non suspecte, qu'on termineroit le lendemain des affaires où ce Prince prenoit beaucoup de part, afin qu'il ne manquât pas de se trouver au Conseil. En effet Monsieur de Guise résolut d'y aller du matin, & le dit à Monsieur le Cardinal & à l'Archevêque de Tours, qui promirent de s'y rendre.

Lorsque Monsieur de Chiverni fut sorti, le Cardinal dit à Monsieur de Guise, que la diligence du Roi lui étoit suspecte, & que s'il l'en vouloit croire, il n'iroit point au Conseil le lendemain. Monsieur de Guise répondit en riant, s'il avoit été gagné par ses ennemis, s'il souhaitoit comme eux, que les affaires qui s'y devoient traiter, s'y terminassent à leur avantage. Monsieur de Lyon fut du sentiment de Mon-

ſieur de Guiſe : le Cardinal n'oſa pas inſiſter.

Monſieur de Guiſe ſoupa chez le Duc d'Elbeuf. En arrivant chez lui, Saveuſe le pria de la part de Mademoiſelle de Portien de monter à ſa chambre. Il trouva cette Princeſſe alarmée : « Calmez mon effroi, Monſieur (lui dit-elle) & n'allez point chez » le Roi ; quelque ami infidéle vous a trahi. Ce Prince ſçait peut-être vos premiers deſſeins, & il ignore les ſeconds. Il y a huit jours que nous ne l'avous vu, il eſt irrité contre moi ; il vous croit la cauſe de mes froideurs : n'allez point chez le Roi, » je vous en conjure. « Que ne dois-je point, Mademoiſelle (répondit Monſieur de Guiſe) à votre crainte obligeante ? que me peut-il arriver de fâcheux, puiſque vous vous intéreſſez pour moi ? banniſſez votre appréhenſion ; depuis que j'ai vaincu le Roi dans votre cœur, il ne m'eſt plus redoutable ; votre pitié lui laiſſe le Trône, demain je l'aſſure à ma poſtérité ».

« Au reſte, s'il faut parler ſérieuſement, je crois » ne devoir rien craindre de lui ; il m'a paru à Chartres parfaitement reconcilié ; ſi je l'ai trouvé ici plus froid, la jalouſie nourrit cette froideur ; je » ne le crois point capable d'un grand crime. « Je ne ſçais, Monſieur, quelle ſecrette frayeur me tourmente (reprit Mademoiſelle de Portien) je n'ai point de raiſon pour trembler, cependant je tremble. Ne pouvez-vous différer ce Conſeil à un

» autre jour? « Je ne le puis, Mademoiselle (ré-
» pondit le Duc de Guise) sans perdre le fruit des
» plus longues & des plus heureuses négociations,
» & même sans m'exposer à tout perdre. Vous le
» connoîtrez par cette Lettre du Roi d'Espagne que
» j'ai reçue ».

Il lut en même temps à Mademoiselle de Portien ce qu'elle contenoit.

J'apprens, mon cousin, que vous persistez dans la résolution de n'entreprendre rien contre la personne du Roi mon frere, & je vous loue de votre générosité. Tout ce que je vous ai promis, s'exécutera exactement. De votre côté ne manquez à rien. Je compte qu'avant Noël vous ferez rendre la Déclaration qui ôtera au Prince de Bearn une succession qui vous est destinée: c'est en la supposant rendue que mon armée entrera dès le mois de Janvier dans la basse Navarre, pour affoiblir votre ennemi. Vous toucherez, quand vous voudrez, les fonds nécessaires à votre entreprise.

MOI LE ROI.

Mademoiselle de Portien reconnut véritablement par la lecture de cette Lettre la nécessité qu'il y avoit que Monsieur de Guise se trouvât au Conseil le jour suivant. Ainsi elle ne lui dit plus rien pour l'en dissuader. « Allez donc, Monsieur (lui dit-elle) je veux

» bien.

» bien condamner ma timidité ; & je m'estime heu-
» reuse qu'elle vous serve de preuve de mon amitié.
« Vous me la devez, Mademoiselle, cette amitié
» (répondit Monsieur de Guise) ou plutôt vous me
» devez quelque chose de plus ; puisqu'il n'y a que
» cela qui puisse répondre à une passion comme la
» mienne ».

« Laissons (reprit Mademoiselle de Portien) un
» nom qui me choque. Je souhaite de vous voir ;
» j'appréhende de vous perdre ; je vous estime & je
» vous admire. Mon cœur s'émut en vous voyant ;
» vous seul l'occupez ; n'êtes-vous pas satisfait de ses
» sentimens ? « Oui, Mademoiselle (s'écria Mon-
» sieur de Guise) il ne manque rien à mon bonheur ;
» & j'estime plus ces sentimens que la Couronne de
» l'Univers ».

« Je les aurai toute ma vie pour vous (ajouta cette
» Princesse) & je suis fâchée que vous ne soyez plus
» en état de m'attacher plus étroitement à votre de-
» stinée ». Monsieur de Guise fut transporté de joie ; il prit la main à la Princesse, & la baisa mille fois. Elle le fit enfin sortir ; mais son cœur sembloit le retenir : elle le vit aller le plus loin qu'elle put ; & lorsqu'elle l'eut perdu de vue, une secrette & inconnue douleur lui fit verser un torrent de larmes.

Monsieur de Guise se retira à son appartement. On lui rendit cinq billets qui tous lui donnoient avis que le Roi projettoit quelque exécution funeste contre

lui. Ce Prince fut fatigué de l'importunité de tant d'avis, il les jeta au feu de dépit ; & s'étant couché, le souvenir des bontés de Mademoiselle de Portien le fit endormir agréablement.

Le Roi étoit bien éloigné de passer la nuit si tranquillement. Plus le moment approchoit, qui devoit assouvir sa vengeance, plus il se trouvoit rempli d'irrésolution & de crainte. Ce n'étoit pas l'innocence de Monsieur de Guise qui combattoit sa passion ; il le croyoit le plus traître & le plus perfide de tous les hommes ; mais il envisageoit les suites de sa mort, & il en prévoyoit de funestes.

La puissance formidable de son parti, dont il auroit à soutenir la fureur, alarmoit son ame accoutumée à tout sacrifier au repos & au plaisir. Il avoit quelquefois la foiblesse de penser à Mademoiselle de Portien. Quelle haine s'alloit-il attirer ? comment soutiendroit-il les regards de cette Princesse, après avoir donné la mort à son amant ? Quelquefois la lâcheté d'un assassinat lui faisoit honte ; mais il ne restoit pas long-temps dans cette disposition.

« L'infidèle (s'écrioit-il) il attend donc ma mort » pour monter sur le Trône ? il n'a respecté ni son » Roi ni son ami. L'honneur que j'ai fait à sa niéce, » en la couronnant Reine, ne l'a point arrêté ; il » brûle d'une ambition sacrilége ; il est altéré de mon » sang ; il m'a ôté le cœur d'une Princesse que j'a» dorois, il l'a corrompue en lui offrant mon Empi-

» re & ma vie : ils comptent les momens que je ref-
» pire. Va donc, traître, va regner aux enfers; tu as
» trop abufé de ma facilité ».

Il paffa la plus grande partie de la nuit dans ces violens tranfports. Sur les deux heures après minuit il fe coucha ; mais les bouillons de fa colere l'agitant avec trop de fureur, il fe leva, & refta jufqu'à quatre heures à fe promener en robe de chambre. Alors il donna les derniers ordres pour la mort de Monfieur de Guife.

Dès le commencement des Etats craignant quelque confpiration, il avoit fait bâtir autour de fa chambre des cellules pour y placer fes gardes. De fa chambre au côté droit, on entroit dans fon cabinet par une allée qui conduifoit à la porte ; & au côté gauche de fa chambre étoit une galerie par laquelle on pouvoit venir de la fale dans la chambre du Roi. Depuis deux jours le Roi avoit condamné la porte de fon cabinet, & avoit fait faire une autre entrée fi étroite, qu'on n'y pouvoit paffer que de côté.

Le Roi alla lui-même fuivi d'un Page, & tenant une bougie à la main, prendre vingt-un des quarante-cinq gardes qui étoient toujours auprès de fa perfonne : ces quarante-cinq étoient une garde nouvelle que Monfieur d'Epernon avoit introduite pour la fureté du Roi.

Ils étoient choifis parmi les plus braves Soldats de France, & l'Europe n'auroit pu trouver leurs pareils

en valeur, en adresse, en intrépidité ; sur-tout ils étoient dévoués au Roi, jusqu'à affronter une mort certaine au moindre de ses ordres. Ils n'avoient rien à desirer de ce Prince pour la libéralité & la confiance. Il ne falloit pas des hommes moins hardis pour attenter sur la vie d'un Prince qui passoit pour un second Alexandre.

Lognac étoit leur Capitaine. C'étoit un Seigneur de Guienne, que le Roi avoit fait premier Gentilhomme de sa Chambre, & que des intérêts particuliers rendoient encore ennemi de Monsieur de Guise. Le Roi conduisit chacun de ces vingt-un soldats dans une des cellules de sa chambre, & les y enferma à clef. Sur les six heures on vint lui dire que les quatre cens Suisses de ses gardes & deux compagnies des gardes Françoises s'étoient rendues dans la cour du Château. Alors le Roi tira les vingt-un des quarante-cinq de leurs cellules, & les rangea dans sa chambre.

Il leur dit en peu de mots que le Duc de Guise abusant du pouvoir qu'il lui avoit confié, & tournant contre lui-même les bienfaits dont il l'avoit comblé, conspiroit contre sa vie ; qu'il n'avoit pas de moindre objet pour son ambition que le Trône ; mais que si leur fidélité ne le trompoit point, son insolence auroit un autre prix. Il leur ordonna, lorsqu'il paroîtroit, de le tuer ; & il distribua à onze d'entr'eux des poignards à deux tranchans qu'il leur fit cacher sous leurs casaques : il laissa ceux-là dans sa chambre ;

& il mit les dix autres à l'entrée de ſon cabinet. On n'y pouvoit aller qu'en levant la tapiſſerie.

Lognac étoit avec eux, & ils avoient tous l'épée nue à la main : jamais on n'avoit pris tant de précautions pour la mort d'un ſeul homme. Le Roi entra enſuite dans ſon cabinet ; mais ſi agité, que ſon étonnement lui avoit changé le viſage.

Sur les huit heures Monſieur de Guiſe s'éveilla. Un de ſes Valets de chambre lui dit que le Roi l'avoit envoyé demander, & qu'il y avoit près de deux heures que Monſieur le Cardinal & Monſieur de Tours étoient au Conſeil. Monſieur de Guiſe s'habilla auſſi-tôt avec aſſez de précipitation, & alla au Louvre ſuivi ſeulement d'un Page. A peine fut-il entré, qu'on ferma les portes du Château. Il monte l'eſcalier, & il arrive dans la ſale où étoit le Conſeil. Là tout d'un coup ſes yeux s'ouvrent ; il ſe voit ſeul au milieu de ſes ennemis, & n'apperçoit que des viſages ſéveres, que des créatures du Roi.

L'obſcurité du jour qui étoit fort ſombre, quoiqu'il fût plus de huit heures & demie, contribue à augmenter ſa frayeur : tant d'avis qu'il a reçus, & qu'il a mépriſés, lui repaſſent devant les yeux. Il lui prend une ſueur froide dont il eſt tranſi ; il demande du feu ; & pendant qu'on lui en allume, il envoie ſon Page chercher un mouchoir.

Le Page rencontre Mademoiſelle de Portien qui alloit faire un dernier effort auprès de Monſieur de

Guiſe. Monſieur de Retel, ami de cette Princeſſe, & qui ſçavoit l'intérêt qu'elle prenoit à ce Prince, venoit de lui écrire des circonſtances terribles de la réſolution du Roi. Elle n'eut pas plutôt appris du Page ce qu'il demandoit, qu'elle écrivit ſur un morceau de papier ces mots : *Sauvez-vous, ou vous êtes mort.* Elle le noua dans un coin du mouchoir, & ordonna au Page de ſe hâter de le porter à ſon Maître. Ce fut inutilement ; perſonne ne ſortoit plus du Louvre, ni n'y entroit.

Une foibleſſe ſuccéda à la ſueur de Monſieur de Guiſe. Un Page du Roi lui apporta des brugnons confits. Peu après Revole, Valet de chambre du Roi, lui vient dire que le Roi eſt dans ſon cabinet, & qu'il le demande. Alors Monſieur de Guiſe bannit ces vaines terreurs qui ſont venues le ſaiſir ; il s'arme d'un courage invincible, & ſuit Revole. Il grate à la porte de la chambre du Roi ; l'Huiſſier ouvre, le Prince entre, on referme la porte. Les onze des quarante-cinq le ſaluent profondément, & le conduiſent comme par honneur juſqu'à la porte du cabinet du Roi ; & tout prêt de lever la tapiſſerie, quatre d'entr'eux tirent leurs poignards, ſe jettent ſur ce Prince, & l'en frapent, l'un dans la gorge*, l'autre dans les jambes, celui-ci au dos, cet autre au côté.

Il eſt certain que ſi ce Prince eût pu ſeulement tirer ſon épée, il auroit fait une longue réſiſtance ; mais un des quarante-cinq ſe jeta d'abord deſſus.

Malgré cela, Monsieur de Guise les écarte, les traîne, les secoue; & sans jeter un seul cri de foiblesse, fait tout ce qu'une valeur désespérée peut entreprendre; mais le nombre des assassins, & leurs coups redoublent: il en reçoit plusieurs de mortels; en vain traîne-t-il ces assassins d'un bout de la chambre à l'autre, il va tomber aux pieds du lit du Roi; il s'écrie: *Roi perfide*! & meurt quelques momens après.

Cependant Lognac étoit sorti du cabinet, & le Roi ayant appris qu'il étoit mort, en sortit lui-même. Il vit ce redoutable Rival nageant dans son sang; sa contenance étoit encore fiere. Le Roi assouvit ses yeux de ce spectacle: « Voilà (dit-il en lui-même) » ce superbe Monarque; voilà l'époux de Mademoi» selle de Portien ».

Les suites de cette mort sanglante que le Roi avoit prévues, repasserent encore dans son imagination. Tout Blois se trouva dans une consternation, un tumulte & un désordre épouvantable; tout retentissoit de cris, de lamentations. Le Roi avoit donné des ordres pour arrêter toute la famille de Monsieur de Guise. Et en effet Monsieur le Cardinal, Monsieur de Tours, Monsieur de Joinville, & plusieurs autres amis ou parens de ce Prince furent arrêtés; plusieurs se sauverent. Madame de Guise & Mademoiselle de Portien furent de ce nombre.

Quoiqu'après les avis que Mademoiselle de Portien

avoit reçus, elle dût s'attendre à cette funeste nouvelle, cependant elle s'y trouva si sensible, que sa constance ne fut pas capable de la supporter. Son cœur fut d'abord saisi, tous ses sens perdirent leur usage, elle s'évanouit. Madame de Guise étoit en un état peu différent : elle adoroit ce Prince, & avoit souffert avec une constance héroïque la passion qu'elle lui avoit reconnue pour Mademoiselle de Portien.

Le Comte de Villars, ami de Monsieur de *Guise*, ne fut point si accablé en apprenant la mort du *Duc*, qu'il ne songeât aussi-tôt à le venger. Il vint pour cet effet chez Madame de Guise ; il la trouva avec Mademoiselle de Portien, & il les fit mettre dans un carrosse qu'il avoit tout prêt, avec lequel il s'éloigna de Blois, & arriva peu de jours après à Paris.

La vengeance du Roi ne s'éteignit pas dans le sang de Monsieur de Guise ; il y ajoûta la mort de Monsieur le Cardinal ; puis il fit bruler leurs corps, & jeter leurs cendres au vent. Cette conduite acheva de mettre le feu dans le Royaume. L'ombre de Monsieur de Guise le fit révolter si absolument, qu'il n'en demeura pas la sixiéme partie fidéle au Roi. Paris se répandit en injures & en invectives effroyables ; il s'alluma la plus affreuse guerre civile, dont l'Europe ait conservé la mémoire. Monsieur de Mayenne, frere de Monsieur de Guise, se déclara son vengeur. La France fut un théâtre de sang & d'horreur.

Le Roi fut obligé d'implorer le fecours du Roi de Navarre, qu'il avoit jufques-là traité en ennemi. Ce fecours fut fi puiffant, qu'il rendit le Roi maître de la campagne, & qu'il fe difpofa d'affiéger Paris, la tête & le centre de la rebellion. Madame de Guife & Mademoifelle de Portien s'y étoient retirées : la derniere vivoit dans la retraite & dans la folitude. La mort de Monfieur de Guife étoit fans ceffe préfente à fa mémoire ; fes bontés, fa tendreffe, touchoient encore fon cœur. Elle fe reprochoit quelquefois de n'avoir pas inftruit le Roi de l'innocence de fes deffeins.

Elle apprit qu'il alloit affiéger Paris. L'idée de tomber entre fes mains, lui parut une difgrace affreufe : elle difpofa tout pour fon départ, & réfolut de fe retirer aux Pays-Bas. La mort de Monfieur de Guife lui avoit rendu le Roi odieux. Elle prit congé de Madame de Guife, & partit pour Bruxelles : elle ordonna à un Gentilhomme d'aller trouver le Roi, & de lui rendre une Lettre qu'elle lui écrivoit. Lorfqu'elle fut arrivée à Bruxelles, elle fe condamna à une éternelle folitude. Jamais l'image de Monfieur de Guife ne put fortir de fa mémoire.

Cependant le Roi affiégea Paris, & prit fon quartier à Saint-Cloud. Son armée étoit fort puiffante ; & il efpéroit de réduire en peu de jours cette orgueilleufe Ville. Il fe flatoit d'y rencontrer Mademoifelle de Portien : il n'eût pas moins eftimé cette conquête

que celle de son Royaume. Il songeoit aux moyens de l'appaiser ; & il étoit des momens où il espéroit qu'elle se trouveroit innocente des projets ambitieux de Monsieur de Guise.

Un jour qu'il étoit profondément occupé de ces pensées, en se promenant dans le jardin de Saint-Cloud, il crut voir dans un enfoncement un homme qui l'observoit. Il s'approcha pour connoître s'il se trompoit. En s'avançant il se sentit saisi de frayeur ; & lorsqu'il fut dans une distance raisonnable, les traits, la taille, & l'habillement de Monsieur de Guise lui fraperent l'imagination. Il lui sembla qu'il le voyoit il recula quelques pas en arriere ; mais cette figure avançant à mesure, le confirma dans la pensée que c'étoit l'ombre de Monsieur de Guise : ses sens furent glacés à cette vue. Il sembloit que cette ombre tenoit un poignard à la main ; & Roi crut le reconnoître pour un de ceux qu'il avoit distribués aux quarante-cinq.

Il jeta un cri ; alors l'ombre s'approchant, le regarda d'un œil foudroyant, & lui dit : *Tu mourras ainsi.* Elle disparut à ces mots, & les cris du Roi attirerent Monsieur d'Epernon, qui trouva le Roi à demi évanoui. Ce Prince lui raconta ce qu'il croyoit avoir vu, & lui avoua qu'il lui en restoit au fond du cœur une frayeur qu'il ne pouvoit vaincre.

Le lendemain le Gentilhomme de Mademoiselle de Portien lui apporta la Lettre qu'elle lui écrivoit. La

Roi la reçut avec étonnement ; & l'ayant ouverte, voici ce qu'il y trouva :

Vous serez surpris sans doute, lorsque vous recevrez cette Lettre ; mais ce sera la derniere fois que vous entendrez parler de moi. Je suis de votre Royaume, dont vous avez banni la tranquillité en bannissant la justice. Vous voyez bien que je veux parler de la mort de Monsieur de Guise. Vous l'avez immolé à vos soupçons ; je ne sçais si c'est à votre jalousie, ou à votre politique, Quelque fondement qu'ils ayent eu, ils n'en étoient pas moins injustes. Il m'a aimée, je n'en disconviendrai pas ; & son amour fait ma gloire ; mais je n'y ai répondu que conformément à ma vertu & à ma naissance. Cependant si j'avois dû aimer quelqu'un, ç'eût été ce généreux Prince. Il a commencé à m'aimer avant que je connusse l'amour ; & ni les mépris ni une autre passion dont j'ai été prévenue, n'ont jamais pu le rebuter. Pour vous, qui vous êtes signalé à mon égard par votre inconstance, jugez quelle différence il y a eu entre sa tendresse & la vôtre. Cependant mon cœur, qui ne se laissoit pas gouverner par la raison, penchoit de votre côté plutôt que du sien : vous avez dû vous en appercevoir, ingrat que vous êtes. Si j'ai paru m'attacher à lui dans la suite, c'est que j'étois plus sûre au fond de m'en défendre ; & tout éloigné que vous étiez de moi, vous étiez peut-être encore le plus fort. Pour les desseins de Monsieur de Guise, ils n'étoient point criminels. Votre

vie lui a toujours été sacrée ; & je sçais surement qu'il a été une occasion, où il vous a laissé le Trône & le jour. Vous l'en avez dignement récompensé ; vous avez cru de legeres apparences que vous n'avez pas pris la peine d'approfondir. Il y aura presse à se faire aimer de vous, puisque vous traitez ainsi vos maitresses & vos amis. Votre cruauté ne vous en a plus laissé. Pour moi je ne veux être au rang ni des uns ni des autres ; & je ne vous aurois pas écrit cette Lettre, si je n'eusse cru devoir l'éclaircissement que je vous donne, à la mémoire du plus grand & du plus généreux Prince *du monde.*

MARIE DE CROY.

Les reproches de cette Lettre toucherent vivement le Roi. Il fit chercher le Gentilhomme pour sçavoir de lui où étoit Mademoiselle de Portien, & peut-être pour lui écrire ; mais on ne le trouva plus : sa fuite le laissa dans un chagrin & une inquiétude mortelle. « Pourquoi (s'écria-t-il) m'êtes-vous venu » troubler ? je vous croyois ingrate & criminelle ; je » croyois Monsieur de Guise perfide & ambitieux. » Vous m'assurez que vous m'avez toujours aimé, » & qu'il n'a jamais conspiré contre ma vie ; bien » plus je la lui dois, si je veux vous en croire. Ah ! » que ne me laissiez-vous dans mon ignorance. Je » ne me reprocherois pas une injustice si effroyable. » Mais que dis-je ? (reprenoit ce Prince troublé)

» n'ai-je pas lu les traités criminels, dont le moin-
» dre est digne du supplice ? Ah Dieu ! s'il s'étoit re-
» penti, quels remors ne sentirois-je point ? puissé-
» je ne l'éclaircir jamais » !

Il passa tout le jour dans ces inquiétudes. On venoit en vain lui apprendre que la réduction de Paris étoit infaillible, il y paroissoit indifférent. La nuit fut encore plus triste pour lui ; il ne fut occupé que de Monsieur de Guise. Les premieres années de sa vie, qu'il avoit passées avec lui dans la plus étroite amitié, rappelloient sa tendresse pour ce Prince.

La générosité avec laquelle il avoit dégagé ses gardes aux barricades ; cette paix qu'il avoit faite avec tant de facilité, lorsque la Ligue étoit triomphante ; enfin la bonne foi avec laquelle il étoit venu se livrer entre ses mains dans le Château de Blois ; tout cela sembloit lui ouvrir les yeux, & lui montrer l'innocence de ce Prince.

Il se leva le matin dans ces transports, résolu à quelque prix que ce fût, de sçavoir où étoit Mademoiselle de Portien, & de s'instruire plus particuliérement de la conduite de cet infortuné Prince. L'amour y agissoit bien de moitié, pour revoir cette charmante Princesse. Malgré lui il fut obligé de donner quelques momens au soin de ses affaires. On lui dit qu'il y avoit un Religieux qui vouloit lui parler, & qui avoit quelque chose à lui proposer de la part de Monsieur de Harlay, Premier Président & secret serviteur du Roi. Le Roi le fit entrer.

Ce Religieux ne voulut lui parler qu'en secret: la Guesle, Procureur Général, lui dit de parler haut, & qu'il n'y avoit-là que des serviteurs du Roi ; mais le Moine s'étant opiniâtré à ne rien dire, le Roi fit retirer la Guesle & Monsieur de Bellegarde. Alors le Moine s'approcha ; & tirant de sa manche un couteau à deux tranchans, il l'enfonça dans le *ventre du Roi*. Ce Prince infortuné fit un cri ; & ayant retiré le couteau, il en frapa l'assassin, qui fut aussi-tôt mis en pieces par quelques-uns des gardes du Roi.

Sa Majesté se trouva blessée à mort, & se prépara à mourir avec constance. Le souvenir de la mort de Monsieur de Guise lui causa les plus cuisans repentirs. Il mourut le lendemain ; & le malheureux Duc de Guise se trouva vengé dans l'année même de sa mort.

Mademoiselle de Portien apprit peu de jours après la mort du Roi. Toute prévenue qu'elle étoit de son crime, elle ne put s'empêcher d'y être sensible : elle passa le reste de sa vie dans la douleur & dans l'affliction, ausquelles les suites d'une passion malheureuse l'avoient de bonne heure accoutumée.

FIN.

